

SYRIE

Christine Delpal
Marc Carbonare



Damas
Alep
Euphrate
Palmyre
Krak des Chevaliers
Désert de Syrie
Lac Asad



La Manufacture La Manufacture La Manufacture La Manufacture La Manufacture

Le Guide de
LA SYRIE

© VILO / LA MANUFACTURE, 1998.

LE GUIDE DE LA SYRIE. I.S.B.N. 2 7191 0370 5.

Dépôt légal 2^e trimestre 1999.

VILO, 25, rue Ginoux - 75015 Paris - Tél: 01 45 77 08 05 - RCS Paris B 393 330 022.

Collection dirigée par Jean-Michel Renault. Tél: 04 67 02 66 02.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction, même partielles, des textes, photos, cartes et dessins réservés pour tous pays.

Le Guide de la
SYRIE

texte et photos

Christine Delpal
Marc Carbonare

La Manufacture

Sommaire

INTRO : 10

Voyage aux sources de l'humanité.

HISTOIRE 16

Repères chronologiques. « Il était une fois entre le Tigre et l'Euphrate... » la révolution néolithique. La révolution urbaine - les cités-États et l'Empire mésopotamien. Les Araméens. Les Perses. La Syrie à l'époque hellénistique et romaine. Une synthèse Orient - Occident. La Syrie à l'époque byzantine. De l'Empire omeyyade aux Ottomans. La Syrie à l'époque ottomane. Du royaume arabe à l'indépendance. La Syrie indépendante.

ÉCONOMIE 40

SOCIÉTÉ 60

ITINÉRAIRES 94

Portrait géographique. Damas. Le sud de Damas, la région du Hauran : Bosra Al Sham ; As'Sweida ; Qanawat ; Shahba ; Le plateau du Golan-Qunaytra. Palmyre, le désert : Qasr el Kheir el Gharbi ; Palmyre-Tadmor ; le château arabe de Fakhar ed Din ; La source d'Efqa ; Qasr al Hayr Ash Sharqi. La vallée de l'Euphrate : Deir ez Zor ; Mari - Tell Hariri ; Dura Europos ; Halabiyeh - Zalabiyeh ; Ar'Raqqa ; Rasafeh - Sergiopolis ; le barrage du lac Assad ; Qala'at Jabar. La Djézireh : Tell Brak ; Qamishli ; Aïn Diwar ; Ras el Aïn ; Qala'at Najm. Alep. La région d'Alep : Qala'at Sama'an - Saint Siméon ; Cyrhus - An'nabihuri. Au sud d'Alep : Ebla ; Maarat al Numan ; Sergilla ; Al Bara ; Qalb Loze. Le littoral méditerranéen : Lattaquié ; Ugarit - Rass Shamra ; Rass el Basit - Kassab ; Qala'at Salh ed Din ; Jableh ; Qala'at al Marqab ; Tartous ; Arwad ; Amrit ; Safita - Chastel Blanc ; Krak des Chevaliers - Qala'at el Hosn ; le couvent Saint-Georges. La vallée de l'Oronte : Misyaf ; Apamée ; Qala'at Sheizar ; Hama ; Qasr Ibn Wardan ; Homs. Les villages chrétiens au nord de Damas : Deir Mar Moussa ; Maaloula ; Seydnaya.

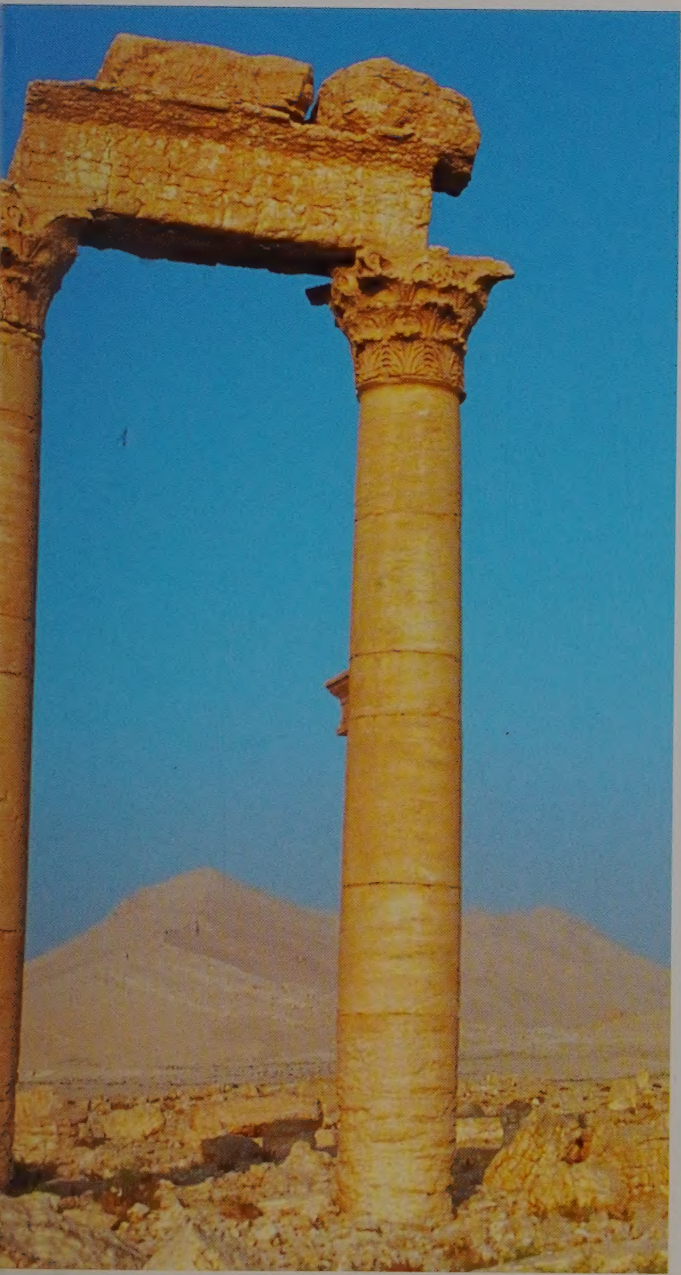
SYRIE PRATIQUE : 270

Le départ. Quand partir ? L'arrivée à Damas. Monnaie et change. Quelques adresses à Damas. Se déplacer en Syrie. Hébergements et restaurants. Achats.

LES AUTEURS : 282

INDEX : 284







Le guide de la Syrie Le guide de la Syrie Le guide de la Syrie





Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.



INTRODUCTION

*Voyage aux sources
de l'humanité*

Le guide de la Syrie

Syrie Le guide de la

Voyage aux sources de l'humanité

« Je réprouvais jadis mon semblable
dès lors que ma religion différait de
la sienne,

Mais mon cœur désormais s'approprie toute forme,

Enclos où paissent les gazelles,
cloître où se tiennent les profès,

Temple adonné aux idoles, Ka'ba
où tournent les pèlerins,

Tables de la loi de Moïse, livre
du Coran,

Je professe le culte de l'amour,
je vais là où se dirigent ses cortèges,
L'amour seul est mon culte et
ma foi ».

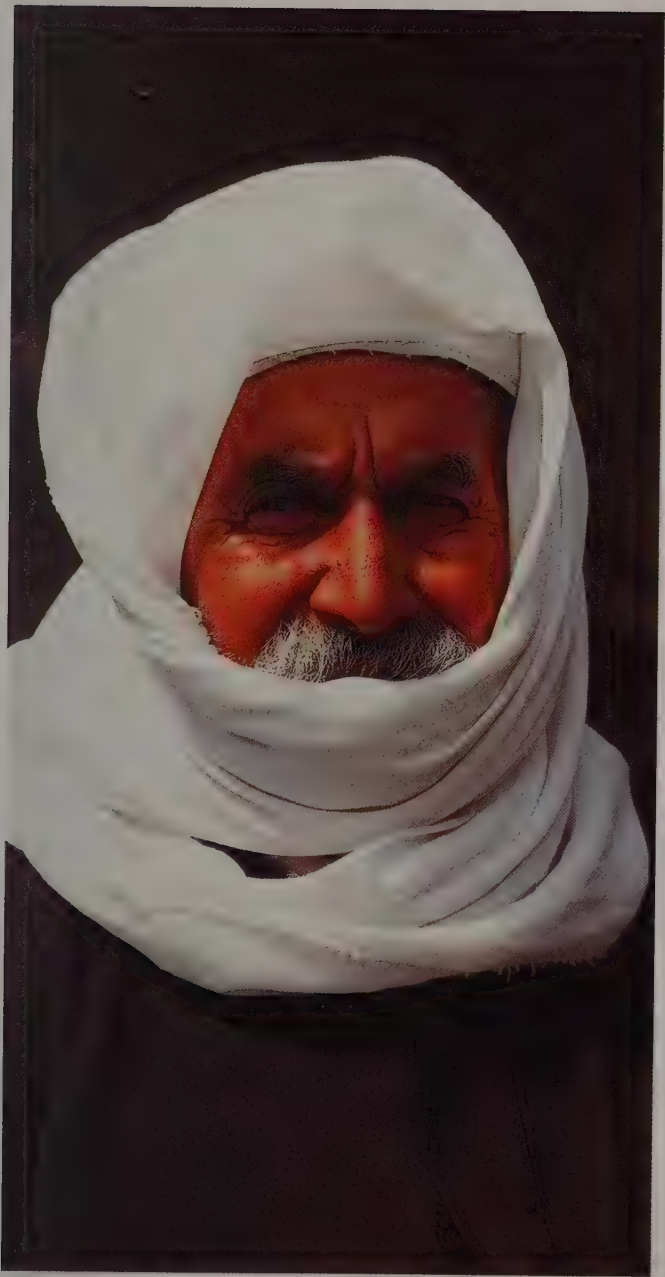
Ce poème de Ibn Arabi (1165-1240), un
des plus grands penseurs et mystiques du
monde arabe, dont le mausolée se trouve
à Damas, témoigne de la vertu de cette

terre syrienne fière d'une culture singulière et ouverte à la diversité. Imprégnée par le sens de la continuité, elle se souvient... L'aventure de la civilisation y esquisse ses premiers pas et voit naître les premières tentatives de l'homme pour féconder la terre et interroger le ciel. Située entre Méditerranée et Mésopotamie, la Syrie fut certes convoitée mais si richement fertilisée par les vagues successives des civilisations qui l'ont parcourue, qu'elle nous ouvre l'horizon, non seulement de l'histoire de cette région, mais de l'humanité.

Ici, l'homme a tenté de soumettre la nature et l'agriculture est née. Il a désiré incarner sa pensée et la transmettre, il a créé les écritures les plus anciennes et inventé l'alphabet. Les villes de Syrie, qui se vantent d'être les plus vieilles du monde, portent la trace de l'épaisseur du temps et de cette nécessité de l'échange qui relie les hommes et les conduit à définir des lois.

La Syrie ressemble au livre de la Création. Plus de 70 équipes d'archéologues, syriennes et étrangères, effeuillent le sol syrien de ses temps successifs et travaillent à nous en rapporter le récit. Les musées du pays recèlent des œuvres de tous âges révélant la nécessité pour les peuples de représenter leurs mythes et de célébrer la beauté. A la Haute Antiquité et aux grands empires mésopotamiens et perses succèdent les périodes hellénistique puis romaine, tandis que la Syrie élabore une civilisation originale à la







convergence de toutes ces influences. Les royaumes araméens diffusent leur langue comme principal vecteur d'une culture spécifique. Ce sera elle qui, près d'un millénaire plus tard, sera parlée par le Christ pour transmettre son message. Palmyre, cité caravanière surgie du désert, resplendit sous la conduite de la reine Zénobia. Aux temps de la splendeur de Byzance, la Syrie prospère et accueille nombre de chapelles et de croyances. Avec la dynastie Omeyyade, elle devient le centre du premier empire de l'âge d'or de l'Islam. Damas, au cœur d'une oasis où l'eau fertilise une terre généreuse, symbolise le paradis pour les poètes et les voyageurs en visite sur cette terre sainte. Une véritable liberté d'inspiration favorise la naissance de l'art islamique, ainsi que les réalisations des grands bâtisseurs de villes qui ont marqué la civilisation arabo-musulmane. La pensée est féconde, les savants font progresser la science. Sur la "route de la soie", Alep, 3^e ville du vaste Empire ottoman, étend la renommée de ses artisans et de ses marchands aux confins des territoires de la Sublime Porte. Sous la bannière de l'Islam, les différentes confessions cohabitent et font affaire. La Syrie moderne porte l'espoir de l'unité arabe alors que le partage entre les grandes puissances a amputé le pays d'une grande partie de ses frontières historiques. La Syrie est aujourd'hui au cœur de l'échiquier stratégique du Moyen-

Orient. Forte de ses réalisations qui ont permis un réel développement économique, elle affronte les enjeux de l'avenir. Ce volontarisme très actif lui permet l'invention d'une synthèse originale entre l'adaptation à la modernité et la permanence d'une culture héritée du passé. La tradition tisse la trame de la vie quotidienne où culture et art de vivre ne font qu'un. Vivre en bonne compagnie, en savourant les douceurs que la nature nous a léguées, n'est-ce pas la base d'une réelle sagesse? Une sociabilité inépuisable ainsi qu'un passé cosmopolite ont forgé une hospitalité où le voyageur a sa place. L'hôte offrira ce qu'il a de mieux, l'occasion du partage étant le lieu où se manifeste la valeur d'une personne. Les réitérations de bienvenue jalonnent la route de l'étranger tandis que le parcours s'accompagne de la découverte de tous ces visages aux histoires multiples... et c'est un peu plus de nous-mêmes que nous découvrons dans ce voyage aux sources d'une civilisation commune.

Ci-dessus : peinture sur bois et mosaïque .

A droite : de nombreuses équipes d'archéologues, syriennes et étrangères, effeuillent le sol syrien de ses temps successifs et nous en rapportent l'histoire.



page
13







SYRIE

**Repères
chronologiques.**

**La révolution
néolithique.**

**La révolution
urbaine, les cités-
États et l'Empire
mésopotamien.**

Les Araméens.

Les Perses.

**L'époque hellénistique
et romaine.**

L'époque byzantine.

**De l'Empire
omeyyade**

aux Ottomans.

L'époque ottomane.

**Du royaume arabe
à l'indépendance.**

**La Syrie
indépendante.**



Repères chronologiques

X^e - VIII^e millénaires av. J.-C. : premiers établissements sédentaires sur l'Euphrate - Révolution agricole du néolithique

Env. 3300 - IV^e millénaire : révolution urbaine

3500 - 1600 : royaume d'Ebla

Vers 2300 : Sargon fonde l'Empire de Sumer et d'Akkad et conquiert Mari et Ebla

III^e millénaire : royaume de Mari

II^e millénaire : royaume d'Ugarit, invention de l'alphabet

1800 - 1770 : Shamshi-Adad I fonde l'Empire d'Assyrie

1610 - 1580 : les Hittites détruisent Alep et prennent Babylone

Vers 1200 : invasion des Peuples de la mer, destruction d'Ugarit

XI^e - VI^e siècle : dominations successives des empires mésopotamiens

I^{er} millénaire : royaumes araméens

547 av. J.-C. : conquête perse

333 av. J.-C. : victoire d'Alexandre à Issos qui lui ouvre les portes de la Syrie

312 av. J.-C. : la Syrie est gouvernée par les Séleucides - Antioche est la capitale

64 av. J.-C. : la Syrie devient province romaine

244 - 249 apr. J.-C. : Philippe l'Arabe est empereur de Rome

257 - 273 : Zénobie fonde à Palmyre un empire auquel mettra fin Aurélien

395 - 634 : la Syrie est une province byzantine suite au partage du monde romain entre empire d'Orient et d'Occident

531 - 579 : les Sassanides en Syrie

614 : dynastie des Sassanides qui transforment la Syrie en satrapie perse

632 : mort du prophète Mohammed

20 août 636 : conquête définitive de la Syrie par les Arabes

660 - 750 : califat omeyyade - Damas capitale du 1^{er} empire arabo-musulman

750 - 1258 : califat abasside - La Syrie devient une province de l'Empire

969 : les Fatimides conquièrent la Syrie

1071 : défaite de Byzance. Les Turcs seldjoukides s'installent en Syrie

1096 : première croisade

14 juillet 1099 : prise de Jérusalem et fondation des royaumes francs par les croisés

1154 : Nur al-Din s'empare de Damas et réunit la Syrie

1174 - 1260 : les Ayyoubides gouvernent l'Égypte et la Syrie.

4 juillet 1187 : défaite des Francs à Hattin en Palestine. Prise de Jérusalem par Salah al-Din (Saladin) qui reconquiert les places fortes des Croisés

1260 - 1516 : victoire des Mamelouks sur les Mongols, ils établissent leur autorité depuis l'Égypte

1401 : invasion de Tamerlan. Les Mongols mettent à sac Damas et Alep.

1516 - 1918 : la Syrie appartient à l'Empire Ottoman.

1799 : échec de Bonaparte en Palestine

1832 : Ibrahim Pacha s'empare de la Syrie et de l'Égypte

1841 : les puissances européennes imposent le retrait des troupes égyptiennes

1860 : incidents sanglants entre druzes et maronites au Liban - Massacres de chrétiens par des musulmans à Damas.

1914 : les Ottomans sont alliés de l'Allemagne.

1918 : Fin de la domination ottomane.

1920 : Faysal élu roi par le Congrès national syrien. Les Français écrasent les troupes syriennes à Maysalun. Début du mandat français

1925 : révoltes contre la puissance mandataire

1938-39 : cession par la France à la Turquie du Sandjak d'Alexandrette

1941 : fin officielle du mandat français

1943 : Choukri al-Kouatli est élu président de la République

1945 : bombardement de Damas par l'armée française. Départ des Français.

1958 - 1961 : union avec l'Égypte au sein de la République Arabe Unie

1963 : révolution baassiste

1967 : guerre des Six-Jours. Le Golan est occupé par Israël.

1970 : arrivée au pouvoir de Hafez al-Assad.

1973 : guerre d'Octobre avec Israël.

1976 : engagement dans la guerre du Liban.

1980 - 1981 : rupture des relations diplomatiques avec l'Irak

1982 : insurrections à Hama

1990 : la Syrie s'allie aux Américains pendant la guerre du Golfe

1991 : 3^e réélection de Hafez al-Assad

1994 : rencontre entre Clinton et Assad dans le cadre des négociations de paix au Proche-Orient

1996 - 1997 : les négociations entre la Syrie et Israël, à propos du Golan, piétinent.

"Il était une fois... entre le Tigre et l'Euphrate..." la révolution néolithique

Les plus anciennes traces d'activités humaines en Syrie remontent à un million

logiques recouverts par les eaux du barrage du lac Assad sur l'Euphrate. Elles révèlent l'apparition des premiers villages vers 10 000 av. J.-C. La fin des temps glaciaires, marquée par un réchauffement mondial du climat et l'humidification de la zone du Croissant Fertile, ont permis l'émergence de céréales sauvages et donc l'installation de l'homme dans un environnement aux ressources diversifiées. Au cours d'une lente évolution, ces premiers sédentaires vont expérimenter l'agriculture, développer de nouveaux outils ainsi qu'une architecture villageoise faite de maisons rondes avec des lieux de stockage pour les denrées. A partir du VIII^e millénaire, grâce à des recherches sur le site de Mureybet (moyen Euphrate), on a pu mettre en évidence des représentations



d'années, elles proviennent de la vallée du Nahr el Kebir et de l'Oronte. L'homme est arrivé tôt, venant du sud de l'Afrique en suivant les passages naturels de la côte. Il s'est ensuite déplacé, il y a environ 400 000 ans pour occuper la vallée de l'Euphrate. Depuis, la Syrie montre une occupation humaine sans discontinuité. L'homme paléolithique fonde son économie sur la chasse et la cueillette, se déplaçant au gré des variations saisonnières. Des fouilles ont été menées depuis près d'un siècle, particulièrement par la Syrie dans les années 70, dans le cadre d'une campagne de sauvetage des sites archéo-

en terre cuite des deux symboles de la période néolithique : la Déesse-Mère et le Taureau. Autour de 6 000 ans av. J.-C., les agglomérations sont en plein essor, l'élevage se généralise. La région de l'Euphrate, berceau d'une économie de production, devient aussi un centre de diffusion de cette culture des confins du Taurus à la Méditerranée. Le processus hérité des millénaires précédents s'achève et fonde "la révolution néolithique" caractérisée par la vie en village, la domestication des plantes et des animaux, le développement de la pierre polie, la pratique d'un culte aux divinités...

La révolution urbaine- les cités-États et l'empire Mésopotamien

Les Sumériens

Les premières traces de hiérarchisation de l'architecture révèlent une évolution de l'organisation sociale et prépare l'essor d'une civilisation où naissent la ville, l'État et l'écriture. Les cités d'Eridu et d'Uruk en Mésopotamie sont les scènes principales de cette révolution au début du Ve millénaire. Les Sumériens créent un immense réseau d'échanges constitué de cités-États et exportent leur civilisation en utilisant l'Euphrate comme principale voie de pénétration. Parmi les éléments spécifiques, on retrouve dans le plan d'habitation une pièce destinée aux réunions de la communauté, une résidence d'apparat comportant un trône, des entrepôts dont l'accès est contrôlé. L'art de bâtir intègre des éléments de décor en mosaïque de terre cuite. La production de jetons d'argile, symboles des biens échangés (ancêtres des cailloux et du "calcul") ainsi que de sceaux garantissant le scellement de portes et de jarres ont donné lieu à l'élaboration d'un art à la stylisation originale.

Les cités de Mari et d'Ebla

La découverte des sites de Mari et d'Ebla identifie cette région, non seulement

comme avant-poste entre Sumériens et Égyptiens, mais comme le siège d'un développement autonome d'une riche culture urbaine administrée par des scribes. La cité de Mari est fondée alors qu'elle se trouve dans la steppe quasi désertique. Les prospections menées dans l'ensemble de la vallée de l'Euphrate et du Khabur ont révélé un système complexe de canaux utilisés pour l'irrigation mais surtout pour la navigation, assurant à la cité des ressources par sa position de contrôle du trafic fluvial entre la fertile plaine mésopotamienne et le piémont du Taurus. La richesse de la production artistique et architecturale rend compte de la splendeur et de la puissance de cette période de son histoire. A cette époque où l'artisanat de Syrie a connu un raffinement sans égal, les sculptures de Mari se distinguent par la variété des attitudes et la finesse des détails. Destinées à être utilisées comme ex-voto dans les temples, elles représentent le dédicant en attitude de prière, les mains jointes sur le devant du corps. Alors que Mari règne sur le moyen Euphrate, le royaume d'Ebla domine la Syrie occidentale. Les recherches menées à Ebla sont d'une grande importance pour la connaissance des villes du III^e millénaire. Elles aboutissent, en 1975, à l'extraordinaire découverte épigraphique rendant Ebla célèbre dans le monde entier. Plus de 15 000 tablettes d'argile des archives du palais royal permettent de restituer la

Ebla : le temple dédié à la déesse Ishtar.



succession des événements politiques et militaires de la région, d'établir la longue liste des rois d'Ebla, de repérer les contacts économiques. Il semble que la plupart des contacts s'établissent avec la Mésopotamie par les bassins des principaux affluents de la rive gauche de l'Euphrate. Sa position, ses campagnes plusieurs fois victorieuses contre Mari, en fait une rivale des cités sumériennes.

L'empire mésopotamien

Sargon d'Akkad (2340-2284 av. J.-C.) unifie toutes les cités-États de Sumer et se lance dans une expédition vers l'ouest. On émet l'hypothèse de sa responsabilité dans les destructions des palais de Mari et d'Ebla. A la chute de son empire, la Mésopotamie traverse une période de troubles de plusieurs décennies d'où émerge la cité-État de Lagash. Les rois de la troisième dynastie d'Ur réussissent à unifier à nouveau la Mésopotamie du Sud vers 2100 av. J.-C., rayonnant pendant cent ans avant de tomber aux mains des sémites Amorites, peuples semi-nomades venus de la steppe syrienne. L'Empire d'Ur est partagé entre plusieurs souverains régionaux, il établit sa capitale à Babylone. Les nouveaux princes recueillent l'héritage culturel de Sumer et d'Akkad et reprennent le programme royal précédent : assurer la protection et la prospérité à leurs sujets. La dynastie amorite atteint son apogée avec Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.). Mais

lorsque les Hittites, installés en Anatolie centrale attaquent le Sud jusqu'à Babylone, les Amorites ne peuvent pas s'y opposer. Les Hurrites assurent cependant la protection aux Syriens pendant deux siècles à partir du bassin du Khabur. Au milieu du XV^e siècle av. J.-C., le royaume hurrite, le Mitani, s'étend du Zagros à la Méditerranée, ainsi que le long de l'Euphrate jusqu'au royaume de Terqa. Il rencontre la zone d'influence égyptienne au royaume d'Ugarit et au sud-ouest autour de l'Oronte sous protectorat. Après de dures luttes, un traité garantit l'équilibre des pouvoirs restés stables jusqu'au XII^e siècle : les Assyriens installent un gouverneur en Djéziré, les Hittites font d'Alep leur métropole religieuse et placent leur empire sous protectorat, se liant avec les rois indigènes. Ils leur interdisent toute politique extérieure indépendante et les obligent à verser un tribut annuel en échange de fournitures de troupes et l'agrandissement de territoires. L'Égypte, elle, gère sa zone en colonie d'exploitation ; des membres de dynasties locales devant témoigner leur fidélité au pharaon en vivant près de lui. Babyloniens, Égyptiens, Chypriotes, Assyriens, Hittites étaient présents dans toutes les grandes villes, donnant un caractère cosmopolite et éclectique à la vie intellectuelle et artistique de la fin du millénaire.

Le palais Riyaï.





P. J. Maillard

La naissance de l'alphabet

Tablette en écriture cuneiforme - Ebla

C'est l'exhumation des vestiges du tell de Ras Shamra, sur la côte méditerranéenne, qui nous fit découvrir Ugarit, capitale d'un royaume canaanéen florissant au II^e millénaire. En plus du témoignage sur l'urbanisme et la civilisation d'une cité de l'âge du bronze, les fouilles ont livré des centaines de tablettes qui sont les plus anciennes traces d'un système révolutionnaire d'écriture : l'alphabet. Alors que l'écriture syllabique nécessitait l'utilisation d'une centaine de signes et l'écriture idéographique ou logographique (un signe pour un mot) des milliers, l'alphabet n'en comporte que trente. Il permet ainsi une véritable démocratisation de l'écriture et met fin au privilège de la caste des scribes. Dans ce système très simple, pour la première fois purement phonétique, le son de chaque lettre est isolé. Seules sont notées les consonnes qui donnent le sens au mot, les voyelles servent à son analyse grammaticale et peuvent être énoncées à la lecture. Ce système est d'ailleurs toujours en usage dans les langues sémitiques : arabe, syriaque et hébraïque. La plupart des lettres restent proches de leur origine pictographique. Par exemple la lettre "b" est la première lettre de "bêt" qui signifie maison et sa forme se rapproche du plan d'une maison ; le "a" noté "alef", qui signi-

fie bœuf, a grossièrement la forme d'une tête de bœuf. Les lettres ont d'ailleurs gardé le nom de l'objet qu'elles représentaient à l'origine. L'alphabet emprunté par les Grecs est devenu : alpha, bêta, gamma, delta... il est à l'origine de toute la tradition européenne tant latine que cyrillique, tandis que l'alphabet araméen a donné naissance à tous les alphabets sémitiques. Avant l'adoption du système phonétique de la langue locale, toute la correspondance internationale du royaume d'Ugarit était rédigée en akkadien sur des tablettes d'argile, c'était alors la langue diplomatique. Mais c'est dans leur propre langue que les Ougaritains ont transcrit leurs mythes, en particulier les textes célèbres du cycle du dieu Ba'al, ainsi que les textes administratifs internes au royaume. La conservation des écritures est remarquable grâce au système des tablettes d'argile imposées par les Mésopotamiens face aux régions sous influence égyptienne qui faisaient usage de supports périssables comme le papyrus ou les tablettes de bois. Au cours du I^{er} millénaire, l'usage de l'écriture se répand au Proche-Orient et l'iconographie fait place à l'inscription pour le marquage des sceaux. La langue assyrienne, ne s'étant pas adaptée à l'alphabet, disparaît au début de notre ère.

Les Araméens

Au début du X^e siècle, les Araméens, nomades sémites, ancêtres et cousins des patriarches bibliques, fondent leurs royaumes de la Haute Djéziré jusqu'aux régions les plus occidentales de la Méditerranée, le long des flancs orientaux des chaînes côtières. Partout ils introduisent leur langue et l'alphabet créé au millénaire précédent, mettant fin au vieux système d'écriture. Les fouilles de tell Halaf, vestige de l'ancienne cité de Guzana, ont mis à jour une statue de basalte d'un dynaste local portant la première inscription bilingue assyro-araméenne ainsi que la plus ancienne inscription araméenne datant du IX^e siècle. L'iconographie, sculptée à plat sur les murs du palais, évoque l'épopée sumérienne de Gilgamesh, la plus ancienne du monde, qui conduira celui-ci, né d'un mortel et d'une déesse, à la quête de l'immortalité.

Mais le nouvel empire assyrien tente de soumettre les royaumes araméens les uns après les autres tandis qu'ils sont menacés, au nord, par les Hittites. Certains d'entre eux se verront imposer le paiement d'un tribut sous le règne d'Assurnasirpal II, puis de Salmanazar III, avant que leur résistance ne soit brisée par la puissance et la détermination assyrienne qui, sur la route du Tigre à la Méditerranée, visait à s'assurer la route de l'ouest. La Bible évoque certains épisodes des démêlés entre le royaume de Damas et ses voisins comme Israël et Juda. Le Livre des Rois donne à plusieurs reprises le titre de "roi d'Aram" au roi de Damas. Au nord de la Beqqa (dans l'actuel Liban) se trouvait le royaume d'Aram-Sobah que la Bible mentionne parmi les ennemis de Saül. David défait le roi de Sobah autour de 1000 av. J.-C. C'est pourtant depuis Sobah que commence l'ascension du royaume araméen de Damas et le déclin du royaume davidéen. La fin du règne d'Hazaël, vers 805, après avoir maintenu sa pression sur le royaume de Samarie et sa suprématie sur l'Aram méridional, coïncide avec la réapparition de l'Assyrie. L'emprise de celle-ci sera totale lors de la prise de la Samarie en 721 av. J.-C. Puis, affaibli par des troubles internes, l'Empire assyrien se termine

avec la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor en 587 av. J.-C. et l'hégémonie de Babylone.

Les Perses (539-333 av. J.-C.)

Une longue période de déclin voit les populations soumises aux lourds tributs et impôts des souverains assyriens puis babyloniens, aux réquisitions en hommes, denrées et argent, et aux déportations. Cette époque est suivie par l'arrivée des Perses au pouvoir et par un retour à la paix. Cyrus s'empare de Babylone en 539 av. J.-C., la Syrie tombe aux mains du vainqueur et entre dans le vaste Empire perse. Intégrée à l'Administration achéménide, elle constitue une satrapie avec les régions voisines. Même si les pouvoirs locaux sont partiellement maintenus (des royaumes phéniciens sont restaurés avec une certaine autonomie : Tyr, Sidon, Byblos), cela n'empêche pas l'étroite surveillance de la région côtière qui représente une zone stratégique et fournira une grande partie de la flotte des rois achéménides. Le littoral, plus ouvert aux influences extérieures, notamment égyptiennes et occidentales, contribue au nouvel art phénicien qui se constitue au cours de l'époque perse, alors que la culture écrite babylonienne, traditionnelle en Syrie intérieure, s'y est maintenue.

La Syrie à l'époque hellénistique et romaine

La dynastie séleucide

Le morcellement politique ainsi que la faiblesse de l'Administration perse aboutit à la débâcle de son armée en 333 av. J.-C. à Issos, près de l'actuel golfe d'Alexandrette. Alexandre-le-Grand franchit les portes de la Syrie et s'empare des trésors de Darius. Son idéal politique d'une fusion entre Orient et Occident ne trouve guère d'écho auprès de ses généraux, qui, à sa mort en 323 av. J.-C., se partagent son empire et créent leurs propres royaumes, les entraînant dans des luttes sanglantes. Au cours d'un second partage de l'empire, négocié en 321,



la Syrie échoit à Séleucos. Il organise son empire, de l'Indus à la Méditerranée, en trois États : les royaumes séleucide, lagide et macédonien. Au cours des deux siècles suivant, dix-huit rois se succèdent et la Syrie est secouée par plusieurs guerres entre Séleucides et Lagides. Ces derniers contrôlent la Syrie méridionale jusqu'à l'arrivée de Antiochos II. Entre-temps, Antiochos I (280-261), le nouveau monarque, est le promoteur d'une gigantesque politique urbaine. Il fonde soixante-dix villes nouvelles formant un réseau de villes-garnisons ; de centres administratifs et commerciaux répondant à des fonctions complémentaires. Les quatre principales forment le "tetrapoli" : Antioche, la nouvelle capitale ; Séleucie-de-Piérie, l'actuelle Suweida ; Laodicée-sur-Mer, aujourd'hui Lattaquié et Apamée. Antiochos II allait mourir empoisonné, après un complot. Le royaume séleucide connaît un renouveau sous Antiochos IV (175-164 av. J.-C.). L'Égypte est attaquée et la capitale lagide, Alexandrie, assiégée jusqu'à ce qu'il rencontre Rome en marche vers l'Orient, contraignant le vaillant Séleucide à rejoindre son royaume. L'Empire séleucide a déjà perdu la Perse avec l'avènement de la dynastie parthe en 250 av. J.-C. et a abandonné l'Asie Mineure au roi de Pergame : ainsi amputé, il est d'autant plus affaibli. Vers 85 av. J.-C., les Nabatéens s'emparent de Damas puis le roi d'Arménie, Tigrane, envahit la Syrie.

La présence romaine

La désagrégation politique de l'État séleucide conduit Pompée à occuper la Syrie. En 63 av. J.-C., il entre à Damas et occupe Jérusalem, allié de Tigrane contre les Parthes. Conscients de l'importance stratégique de la Syrie pour leur avancée

vers l'est, les Romains la placent sous la dépendance directe de Rome jusqu'au partage de l'empire en 359 apr. J.-C., date à partir de laquelle elle dépendra de Byzance. Plus d'une centaine de gouverneurs de la Syrie se sont succédés à l'époque romaine.

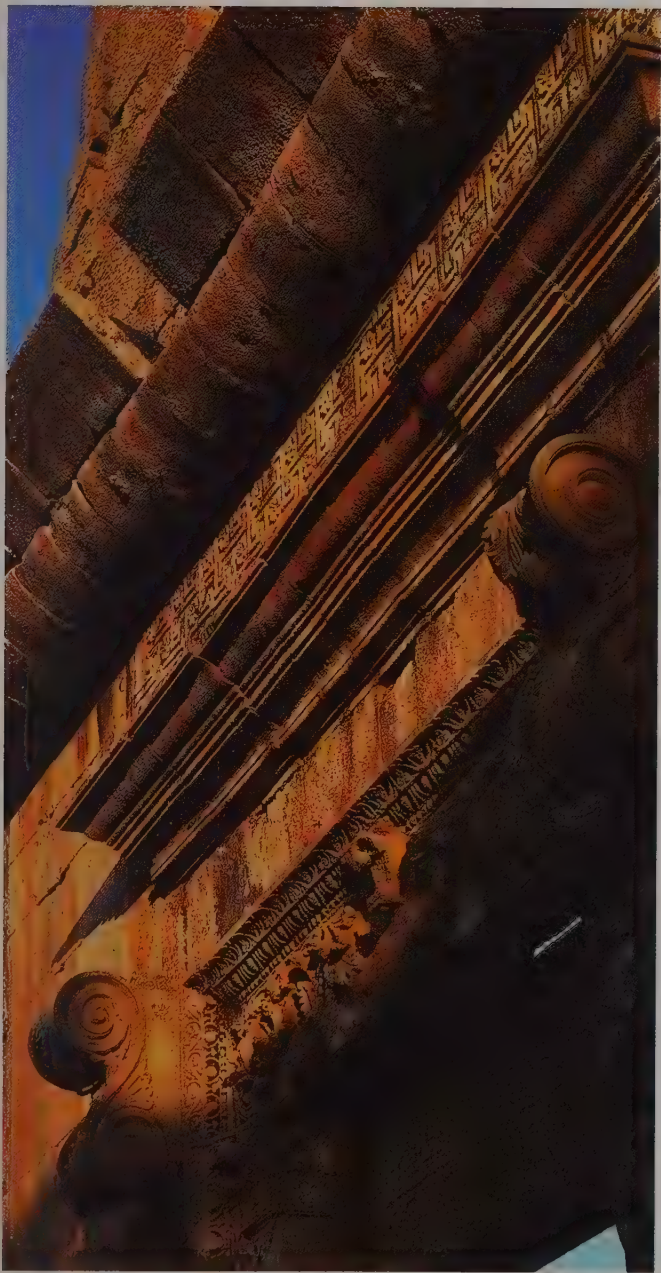
Trajan parachève la main-mise de Rome sur le Proche-Orient, en 106 apr. J.-C., il annexe le royaume nabatéen de Pétra organisé en "provincia arabia" dont la capitale devient Bosra. Elle connaît une grande prospérité sous le règne d'Hadrien (117-138 apr. J.-C.). Il donne le titre de métropole à Damas, célèbre pour son sanctuaire et ses fabriques d'armes. Sous le règne de Marc-Aurèle, la Syrie s'étend au-delà de l'Euphrate. Sous la dynastie sévérienne, la constitution de Caracalla, en 212 apr. J.-C. offre la citoyenneté romaine à tous les habitants de la Syrie, et une campagne contre les Parthes étend la frontière jusqu'à la Mésopotamie. Sous l'aigle impériale, plusieurs Syriens accèdent au trône d'empereur : Elagabal (218-222), auparavant prêtre du Soleil à Emèse (actuelle Homs) ; Alexandre Sévère, son cousin (222-235), Philippe l'Arabe (244-249), natif de Shahba, petit bourg du sud de Damas baptisé alors Philippopolis. L'échiquier politique voit l'arrivée de la dynastie des Sassanides. Venus d'Iran, ils lancent plusieurs attaques contre la Syrie. Devant le désastre infligé à Rome, Odeinat, le palmyrénien, dirige des raids jusqu'aux portes de Ctésiphon ; il sera reconnu "corrector" par Rome pour tout l'Orient. Cependant les légions d'Aurélien conduisent sa veuve, la reine Zénobie, à abandonner ses ambitions politiques après avoir occupé l'Égypte et l'Anatolie. Ils capturent Zénobie et assiègent Palmyre. Le règne de Dioclétien transformera la cité en camp militaire.

Une synthèse Orient-Occident

La symbiose syro-hellénistique est exemplaire. L'hellénisation a déjà débuté au VIII^e siècle av. J.-C. par l'implantation de colonies grecques sur la côte et à l'intérieur de la Syrie, elle se teinte peu à peu d'orientalisme, n'entraînant pas de mutations

fondamentales dans la nature du peuple et des traditions. La langue grecque ne supprime pas l'araméen. L'usage du latin est limité à l'armée. L'art palmyrénien témoigne de cette fusion. Même s'il reprend les canons hellénistiques, il en diffère par les influences d'un art populaire

Un temple transformé en église à Qanawat.



PARIS
1981
2019

de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.

oriental hérité de la Perse et de l'Inde. Dans le domaine religieux, l'assimilation et l'identification de dieux de panthéons différents s'opèrent sans difficulté. Les temples traditionnels sont systématiquement rénovés. L'économie syrienne connaît un essor permettant de grands projets d'irrigation, la multiplication des ponts et des routes. Mais une des réalisations les plus importantes est la fondation ou la refondation de villes. Protégées par des fortifications, dotées d'un plan en échiquier, elles possèdent les éléments types de l'urbanisme grec : agora, théâtre, gymnase, temples et acropole reproduisant une trame urbaine invariable. Elles représentent le cadre privilégié du développement de la civilisation hellénistico-romaine. De plus, les Syriens ne sont pas des vaincus habitant des provinces soumises. Ils sont nombreux, savants, écrivains, poètes, philosophes,

historiens, géographes, à contribuer à l'édification de cette civilisation : l'architecte Apollodore de Damas est appelé à Rome pour construire le forum de Trajan ; Zénon, le fondateur du stoïcisme est natif de Sidon ; Numénus d'Apamée, avec Plotin de Tyr, sont tous deux précurseurs du néo-platonisme. Libanios, célèbre rhéteur à Antioche, bien que païen, compte parmi ses élèves des futurs docteurs de l'Église. L'apport des Syriens au domaine juridique est fondamental : Papinien d'Emèse, Ulpian de Tyr en sont les prestigieux représentants. Reconnus dans l'ensemble du monde sous l'influence de Rome, ils avaient presque acquis le monopole de la connaissance. D'autres, moins célèbres, ont essaimé dans le monde, formant des colonies de commerçants spécialement à Naples, à Ostie, à Lyon, en Sicile, en Espagne et dans les régions du Danube.

La Syrie à l'époque byzantine

Prospérité et essor du christianisme

La fin de la période romaine voit la conversion massive des populations syriennes au christianisme. En 313 apr. J.-C., Constantin et Licinius reconnaissent la liberté religieuse à tous les citoyens. En 325, Constantin affirme l'unicité du christianisme et préside au concile de Nicée. A la fin du siècle, Théodose ordonne la

fermeture des temples païens et érige le christianisme en religion officielle. Après la mort de César et le partage de l'Empire, la Syrie est rattachée à l'Empire d'Orient, sous l'égide de Byzance. Les villes prospèrent : sa capitale, Antioche, est, après Alexandrie et Constantinople, la plus grande ville de l'Empire d'Orient. Apamée compte plus de cent mille habitants et voit la construction d'une cathédrale et

Sergilla, une des "villes mortes" byzantines.



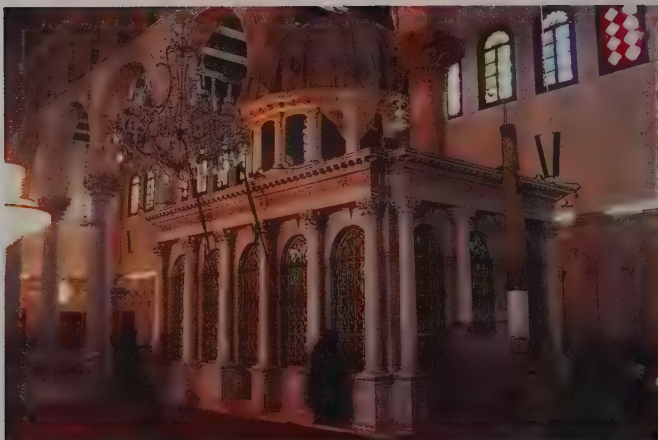


Pit. Meillard

d'une église en son centre, alors que saint Marcel dresse la population contre le sanctuaire de Zeus qui est totalement détruit. Au IV^e siècle, le christianisme connaît une forte progression, multipliant le nombre des églises dans les villages de Syrie du Nord. Leur présence architecturale, presque intacte aujourd'hui, en apporte un témoignage éclatant. La prospérité du Nord résulte du déplacement de la grand route du commerce international qui transitait auparavant par Palmyre. Partant du golfe Persique où les navires se délestent des marchandises acquises en Extrême-Orient, elle aboutit au port d'Antioche, Séleucie-de-Piérie, après la traversée de la Mésopotamie et des régions de l'Euphrate. Ce commerce de la soie, des épices, de l'ivoire et des pierres précieuses procure de fabuleux profits aux notables urbains qui en sont les commanditaires. La Syrie connaît un changement culturel important, notamment par l'ascension du rôle moral, social et bientôt politique des évêques. Une littérature chrétienne se constitue ; l'étude et le commentaire des Écritures par les Pères de l'Église devient un genre majeur, autorisant la renaissance de la culture syriaque aux dépens de l'hellénisme. Les moines offrent un modèle, par des prouesses de vie ascétique, bien éloignée de la culture classique. L'un d'eux, saint Siméon, décide de s'installer en haut d'une colonne de quinze mètres de haut, des

Fresque au château de Kasz al Heyr al Gharbi.

années durant, pratiquant son ascèse devant une foule nombreuse. En 476, l'empereur Zénon fera édifier un vaste sanctuaire commémoratif autour de la colonne du saint. Aujourd'hui, l'ensemble architectural, comprenant divers édifices, situé sur une crête rocheuse dominant une vaste plaine calcaire est remarquable. Cependant les docteurs et Pères de l'Eglise s'épuisent en querelles toutes plus byzantines les unes que les autres ! Les divisions concernant le monophysisme opposent nestoriens, chalcédoniens et monophysites quant à l'économie des natures humaine et divine dans la personne du Christ. Ces querelles christologiques déchirent la Syrie. Les nestoriens, qui insistent sur la nature humaine du Christ, se réfugient en territoire perse, tandis que les monophysites, affirmant la suprématie de sa nature divine, sont particulièrement nombreux dans la région d'Antioche. Les chalcédoniens, vainqueurs au concile de Chalcédoine en 451, eux, prônent deux natures distinctes mais indivisibles et emportent la région d'Apamée. Les luttes sont vives, leur enjeu est la conquête du siège patriarcal. A partir de 527, date de la bataille de Ninive en Mésopotamie, et jusqu'à la conquête arabe, plusieurs guerres entre les Sassanides, successeurs des Parthes, et Byzance, transforment la Syrie en champ



Le tombeau de saint-Jean-Baptiste conservé à la mosquée des Omeyyades.

de batailles. La Syrie est divisée en deux Églises dont l'une est de langue syriaque; Edesse, appelée "l'Athènes du monde araméen", est le centre d'un courant culturel opposé à la domination et à la théologie byzantines. Elle devient le berceau de la littérature syriaque. Un même clivage recoupe le politique et le religieux. Justinien soutient la doctrine chalcédonienne, soucieux de concentrer ses forces sur l'Occident qu'il projette de reconquérir. Les arabes ghassanides adoptent la foi monophysite. Installés aux confins de la steppe, ils participent cependant à la défense de l'Empire contre les Perses. La deuxième guerre débute en 540 par la prise de Sura, d'Alep et d'Antioche, et dure vingt ans; peu de villes sont épargnées. Justin II déclenche une troisième guerre qui se conclut par la déportation de presque trois cent mille personnes après la prise d'Apamée. Lors de la dernière guerre, sous Phocas, les Perses envahissent la Syrie, entrent en Asie Mineure, saccagent Jérusalem et conquièrent l'Égypte. Ils établissent en Syrie une domination favorable aux monophysites, la hiérarchie syriaque est favorisée. L'empereur Héraclius, à partir de 622, reconquiert les provinces orientales et vainc l'armée perse en Mésopotamie. L'accumulation des malheurs auxquels se sont rajoutés tremblement de terre, peste,

sécheresse, famine..., combinée à l'autoritarisme et à l'oppression fiscale du pouvoir impérial byzantin, provoquent une grande lassitude qui prépare la venue d'un nouveau conquérant.

De l'Empire omeyyade aux Ottomans

L'âge d'or

Les conquérants arabes lancés contre les deux Empires, sassanide et byzantin, rencontrent une résistance affaiblie. Les musulmans sont plutôt accueillis en libérateurs, d'autant qu'ils affichent une grande tolérance avec les chrétiens et les juifs, reconnus aussi "gens du livre", ce qui rompt avec le dogmatisme des Byzantins. L'implantation, déjà ancienne, de tribus arabes et leur origine sémitique favorisent également le contact avec les nouveaux conquérants venus du sud. La Syrie retrouve une place de centre, s'ouvre sur l'Orient et la steppe, transformant la vallée de l'Euphrate en zone commerciale et agricole, alors que les régions côtières affirment leur rôle de défense. Damas est prise à partir de 635 et devient capitale du premier Empire arabo-musulman en 660, sous le califat omeyyade de Mu'awiyya, alors gouverneur de Damas. Celui-ci, reconnu calife, à suite des conflits de successions après la mort du prophète Mohamed (632), réussit à rendre la région du "Bilâd al-Châm"

prospère et juste. Le message coranique doit permettre de dépasser l'organisation tribale. Une nouvelle notion émerge : la solidarité musulmane, la "Umma" ou communauté des croyants. Elle établit une fraternité qui efface les origines en même temps qu'elle cristallise un sentiment national arabe jusqu'alors diffus. Les Omeyyades (635-750) conduisent l'Empire arabo-musulman pendant plus de cent ans de l'Oural à l'Atlantique, des Pyrénées aux confins de la Chine et de l'Inde. Damas est le cœur d'une entité politique et culturelle qui réunit pour la première fois les espaces asiatique et méditerranéen.

L'arabisation sera l'œuvre la plus importante d'Abd al-Malik. Calife de 685 à 705, il organise l'État musulman, frappe la monnaie avec des inscriptions coraniques et fait édifier la coupole du Rocher à Jérusalem. Cependant Abd al-Malik al-Walid (705-715) sera le grand bâtisseur de la dynastie.

Mais le pouvoir est contesté et doit faire face à différentes révoltes, à des querelles tribales entre descendants du Prophète, chiites ou kharijites, entre conquérants et

convertis. La révolution abasside, déclenchée à l'est de l'Iran en 747, renverse le régime. Elle fonde Bagdad, capitale de l'Empire, en 762. C'est l'époque d'une grande effervescence intellectuelle, la théologie musulmane se colore de philosophie platonicienne. On se souvient du calife Al-Mansour et de Haroun al-Rachid que les légendes des "Mille et une Nuits" ont immortalisés : la ville de Raqqa en garde la mémoire. Alep bénéficie de la route du trafic privilégiant le Golfe, l'Irak et la Syrie du Nord alors que Damas est très affaiblie. La nouvelle dynastie favorise l'Asie au détriment des influences méditerranéennes qui ont modelé la Syrie depuis plusieurs siècles. Cet effacement de l'élément arabe favorise les Turcs venus d'Asie centrale. Appelés comme mercenaires, ils deviendront les véritables maîtres d'un empire morcelé sous la dynastie seldjoukide en 1076. Mais auparavant, les Fatimides, chiites ismaélites, installés au Caire, s'emparent pour une courte durée de la Syrie ; une forte résistance populaire fait alterner des épisodes belliqueux à d'autres plus paisibles pendant un siècle.

Emergence de l'art islamique

La dynastie omeyyade édifie parmi les plus beaux monuments de l'Islam. N'ayant pas de tradition architecturale, les Arabes

empruntent et recombosent les bâtiments rencontrés lors des conquêtes en évitant les destructions. A Damas, la Grande Mosquée des Omeyyades en témoigne de

Pages enluminées du Coran.

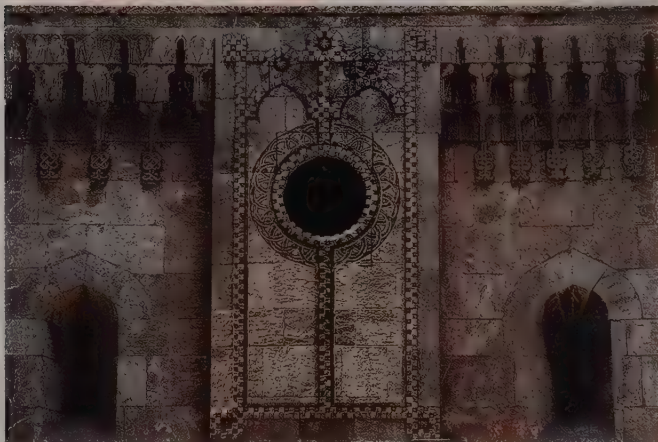


Ph. Maillard

façon exemplaire. L'édifice, construit sur l'emplacement de la basilique, reçoit des mosaïques de technique byzantine, mais les motifs, dépourvus de personnages, mêlent de façon singulière des éléments végétaux et architectoniques placés dans un paysage délicieusement traversé par les eaux. Pour des nomades venus du désert, cette évocation du paradis rejoindrait le projet prophétique de l'édification d'une cité idéale, musulmane. Les espaces hiérarchisés de la basilique, du portail au chœur ne correspondent pas à la conception de l'Islam qui ne connaît pas de clergé. Les fidèles prient alors côte à côte sur la plus grande largeur possible. L'axialité est modifiée, désormais transversale; la qibla indiquant la direction de la Mecque est identifiée par le mirhab, installé au centre du long mur sud. Le croisement des deux axes est couronné d'une coupole. La cour, autant que la salle de prière, est un élément constitutif de la mosquée; l'espace accueillant de l'agora et du

forum, offrant en alternance ombrage ou ensoleillement, est ceinturé d'une clôture, limite avec le monde profane.

Peu à peu, les minbars depuis lesquels l'imam conduit la prière, s'ornent de maquette de bois, de nacre, d'ivoire. Les motifs composent un ordre subtil associant deux registres : un espace délimité par une géométrie de lignes, d'étoiles, de polygones; celui du minéral et de la logique et un espace intérieur, celui du vivant où se mêlent fleurs, fruits, rosaces et arabesques. Les motifs se répètent en série, à l'infini. Le sens de cet éternel cycle de vie et de mort, symbolisé par l'univers végétal, n'est donné que par un troisième registre, celui du bandeau épigraphique. L'écriture de la parole divine révélée, par les citations du Coran, donne sens au monde. Ainsi une conception de l'art s'affirme et se manifestera pendant des siècles, de l'Asie centrale à l'Atlantique sur des supports aussi variés que le bois, le cristal, le verre, la céramique, le textile, le papier...





L'arrivée des croisés

Animés par la volonté de soustraire les Lieux Saints aux "Infidèles" et de libérer la route du pèlerinage en Palestine, les États occidentaux conduiront plusieurs expéditions militaires au nom de "croisades", sous l'impulsion du pape Urbain II, contre la Syrie musulmane. En juillet 1099, la première croisade prend d'assaut Jérusalem. La région est alors disputée par les trois grandes puissances : les byzantins chrétiens (Constantinople), les Fatimides chiites (Le Caire) et les Seldjoukides sunnites (Bagdad). Les musulmans restent maîtres de la Syrie intérieure alors que toute la lutte des Francs, aidés des

breux établissements religieux dont le style (ayyoubide) est d'une rare élégance. Un des édifices les plus exemplaires est l'hôpital de Damas, aujourd'hui musée de la médecine. La dynastie Zenguide, en rassemblant les forces musulmanes, remporte des contre-offensives victorieuses face aux croisés et inaugure une époque florissante pour les arts et l'architecture. La citadelle d'Alep, construite sur un talus dominant la ville, est une des bases du pouvoir. Les princes Zahir Ghazi et Malik al-Aziz (petit-fils de Salah ed-Din) l'enrichissent de monuments se distinguant par leur sobriété et leur décor soigné. La période est aussi fertile dans de nombreux domaines de la connaissance : les astronomes musulmans inventent l'astrolabe, le

Le Krak des Chevaliers.



Templiers et des Hospitaliers, est orientée vers le contrôle de places fortes à des points stratégiques où ils érigent des forteresses. Le Krak des Chevaliers, ainsi que le château de Salah ed-Din et celui de Marqab sont des bijoux de l'architecture militaire et de l'art de la fortification. Le littoral, dont les forteresses dressées sur le versant occidental du djebel Ansariyeh est fermement tenu par les Francs, ne sera repris qu'en 1187 à Hittin par Salah ed-Din (Saladin), général kurde au service de Nour ed-Din installé au Caire. Ce dernier vise également l'élimination du chiisme de Syrie en repoussant les Ismaéliens dans leurs forteresses. Afin de consolider le sunnisme, il entreprend la fondation de nom-

cadran solaire, la boussole, le calendrier lunaire... aidés par les mathématiciens qui mettent au point les tables mathématiques.

Mongols et Mamelouks

Après avoir détruit Bagdad, les terribles guerriers mongols déferlent en Syrie. Alliés des chrétiens nestoriens, ils prennent Alep et Damas en 1260. Les Mamelouks, soldats esclaves turcs, venus du Caire, conduits par Baïbars, repoussent les envahisseurs et tiennent la Syrie et l'Égypte jusqu'en 1516. D'autres attaques mongoles suivront, en particulier celle menée par Tamerlan, qui, en 1400, occupe Damas. Les sultans mamelouks, seigneurs de guerre, constituent un État féodal très cen-

tralisé dont la capitale est Le Caire alors que Alep et Damas n'abritent que des gouvernements provinciaux. L'architecture connaît alors une nouvelle étape. Aux lignes épurées succède une ornementation constituée par l'alternance de la pierre aux coloris différents (calcaire, lave, pierre jaune...) et par la marqueterie de marbre d'une grande virtuosité. Les monuments : les mosquées avec leur minaret mais aussi les hammams, les mausolées, les khans, sont visibles de loin, ils ponctuent la ville et participent à la représentation du pouvoir qui se manifeste avec brio. Les arts décoratifs de l'époque mamelouke rendront célèbres les artisans, en particulier damascènes, au-delà des frontières du monde musulman : verre émaillé, gravure sur bois, art des incrustations, textile, céramique... dont témoignent les collections des musées d'Alep et de Damas.

La Syrie à l'époque ottomane (1516-1918)

Des tribus nomades du Turkestan, d'abord vassales des Seldjoukides, émerge la tribu des Osmanlis qui jette sous Osman I les bases du futur Empire ottoman. En 1453, Mehmet II s'empare de Constantinople, la ville de Justinien. En 1516, le sultan Selim I annexe la Syrie à l'Empire dont la capitale se trouve, pour la première fois depuis la conquête des musulmans, en territoire européen. La Syrie ottomane, le Bilad al-Cham, comprend le Liban et la Palestine; elle est divisée en trois provinces : Damas, Alep et Beyrouth. Jérusalem dispose d'un statut particulier. Alors que l'Inquisition catholique persécute toute trace de culture juive ou musulmane, les Ottomans créent un empire où le cosmopolitisme assure tolérance et ouverture aux populations étrangères. Les premiers siècles d'administration ottomane voient la Syrie prospérer.

L'ascension des minorités

Afin d'attirer les faveurs du roi de France, le sultan privilégie les communautés unies à l'Église de Rome alors que le patriarche byzantin est légitimement le seul représentant des orthodoxes. A partir de 1560, dans

le cadre de la Contre-Réforme, les missionnaires répondant à la papauté qui soutient des "Saintes Liges" contre les maîtres de Constantinople, sillonnent l'Empire ottoman : les jésuites s'implantent à Alep en 1625, remplacés au siècle suivant par les Lazaristes. Les Capucins fondent des couvents en Syrie, au Liban, en Irak, ainsi que les Dominicains, alors que les Franciscains demeurent les "gardiens des Lieux Saints". Ils fonderont des établissements d'enseignement où l'influence des valeurs de la modernité occidentale est prépondérante. Au XIX^e siècle, ces écoles se multiplient, sont concurrencées par celles qu'établissent les missions protestantes et seront fréquentées également, au tournant du siècle, par les notables musulmans.

La pénétration de l'Europe

Dans la capitale de chaque province siège le gouverneur (wali), chargé de maintenir l'ordre et de prélever l'impôt pour la Sublime Porte. D'origine turque, il est assisté de fonctionnaires locaux. Parmi ceux-ci, la dynastie des Azem, au milieu du XVIII^e siècle, légua à Damas et à Alep sa part de palais et de caravansérails.

La prospérité de la région attirera la convoitise des Européens. Dès 1799, Bonaparte tente d'envahir la Syrie mais échoue devant Saint-Jean-d'Acre. Alors que Mohamed Ali, gouverneur d'Égypte et vassal du sultan, essaie par la force d'étendre ses possessions à la Syrie, les puissances européennes interviennent et arrêtent l'offensive. Lésée par les réformes protectionnistes mises en place, l'Angleterre encourage les soulèvements contre les Égyptiens. En échange de l'évacuation de l'Anatolie, Ibrahim Pacha, fils de Mohamed Ali, reçoit en 1833 le gouvernement de l'Égypte, de la Crète et des quatre provinces syriennes. Profitant de l'affaiblissement du gouvernement ottoman, les puissances européennes lui dictent une série de mesures garantissant des avantages commerciaux et des facilités pour exporter leurs marchandises. Elles s'affrontent pour conquérir des territoires aux dépens de l'Empire, favorisant des divisions confessionnelles : maronites et autres chrétiens catholiques protégés par la France, orthodoxes par la Russie et Druzes par l'Angleterre.

De profonds changements socio-économiques

Le port de Beyrouth est agrandi pour recevoir les navires de marchandises européennes. On construit la route Beyrouth-Damas en 1863. Les Français apportent leurs capitaux et leur savoir-faire pour la création d'une ligne de chemin de fer entre les deux villes en 1895. L'ouverture du canal de Suez en 1869 se réalise aux dépens des villes de l'intérieur. Les routes continentales sont désaffectées, Damas perd des milliers de pèlerins qui, transitant jusqu'alors par la cité, empruntent la voie maritime.

Les changements économiques favorisent une nouvelle classe d'intermédiaires locaux dont la mission est de défendre les intérêts européens dans le pays. Ces nouvelles catégories comprennent des musulmans, des juifs et des chrétiens. Mais ces derniers, plutôt sur-représentés, connaissent une ascension importante créant des disparités socio-économiques à l'origine

d'affrontements au milieu du XIX^e siècle. L'intervention des puissances européennes qui ont obligé l'Égypte à évacuer la Syrie en 1840 déclenche des massacres entre druzes, musulmans et chrétiens qui ensanglantent le Liban et le Hauran en 1840. A Damas, des troubles graves conduisent les habitants musulmans à piller les quartiers chrétiens et les maisons des riches marchands. En 1860, prétextant la procédure de "protection" des chrétiens les soustrayant à l'autorité de l'Empire, une colonne française envoyée par Napoléon III intervient au Levant et provoque l'autonomie administrative du Liban. Le démantèlement total de l'Empire n'intervient qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, la domination politique du "Bilâd al-Cham" parachevant la mainmise économique de l'Europe.

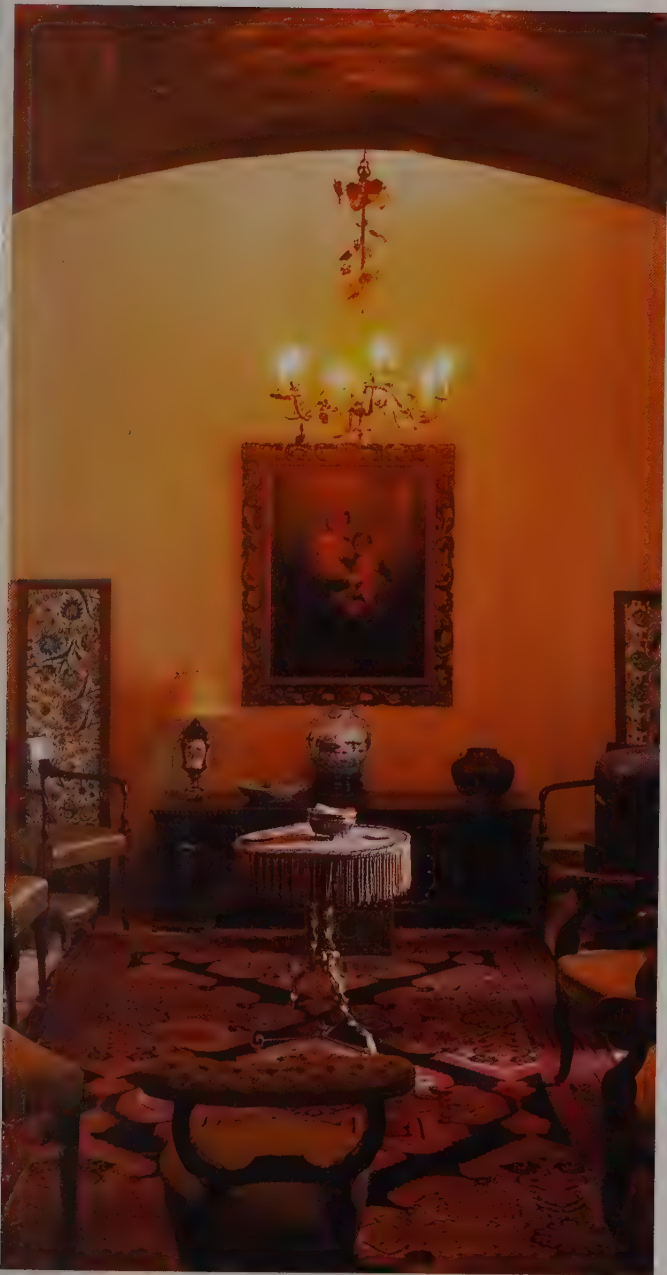
La maison de la famille Poche à Alep

Cent quatre-vingt corporations œuvrent à l'excellence de la production artisanale

Alep prospère par le commerce international. Damas accueille chaque année l'une des deux caravanes se rendant au pèlerinage de La Mecque. Mais toute deux doivent leur prospérité à l'industrie artisanale. Celle-ci est organisée en corporations de métiers autonomes, reposant sur la stricte division d'un travail très spécialisé; elles participent à la production, aux services et à la commercialisation des produits. On trouve, par exemple, des teinturiers ne travaillant que le bleu ou que le rouge, des fileurs de soie ou de coton... chaque groupe ayant sa propre corporation. Aux XVII^e-XVIII^e siècles, on peut en compter environ cent quatre-vingts à Alep et à Damas. Le maître possède son atelier et il accueille des journaliers et des apprentis. Le travail individuel est encouragé et vise à la perfection et à l'excellence. Les brocards de soie, en particulier, jouissent d'une renommée historique. Le cheikh de chaque corporation est choisi par les

Anciens et par le juge en fonction de qualités humaines (capacité de conciliation, pitié, équité...) plus que techniques. Aidé d'autres membres, il les représente auprès des autorités, veille à leurs intérêts, distribue les matières premières, fixe les prix, prélève les taxes et contrôle la qualité des produits.

Ce système est la base de l'économie traditionnelle, il en assure la stabilité et l'intégration sociale. Il repose sur un code d'éthique du travail où la compétence prime sur l'origine ou l'appartenance ethnique ou religieuse. Musulmans, juifs, chrétiens coopèrent et coexistent pacifiquement; leurs voix sont équivalentes lorsqu'ils élisent leurs administrateurs. Cette tradition fonctionnera pendant plusieurs siècles avec l'Europe mercantiliste, sans désordre important, jusqu'à l'avènement, au XIX^e siècle, de l'Europe industrielle. Des productions industrielles européennes dont les prix sont plus compétitifs inondent le marché syrien, répondant à un attrait pour les modes. Elles conduisent à de nombreuses faillites. Des tensions socio-économiques apparaissent et favorisent l'émergence de nouvelles classes sociales porteuses d'autres valeurs.



Alep et les Échelles du Levant

L'annexion de la Syrie à l'Empire ottoman ouvre un vaste marché à ses productions. Favorables aux commerçants européens, les Ottomans favorisent les Échelles du Levant. Après le traité des Capitulations, ils octroient des avantages aux Français et aux Anglais. Alep, dont l'activité commerciale atteint son apogée aux XVI^e et XVII^e siècles, occupe un rôle central dans le commerce entre l'Anatolie, l'Extrême-Orient et la Perse. Siège d'un important consulat vénitien depuis l'époque mamelouke, elle accueille les consulats et comptoirs français en 1557, anglais en 1581 et hollandais en 1613. La construction de caravansérails (khan), de souks, de qayssariyyas (ateliers de fabrication) attestent d'une activité florissante : ateliers de

cordiers, de fourreurs, de chaudronniers... Gérés par un système de fondation, les fonds qu'ils recueillent sont affectés à la construction et à l'entretien de mosquées, de madrassas, de hammams et de fontaines érigées à proximité. Les commerçants européens sont groupés autour de leurs consulats respectifs, installés dans les khans qui concentrent les activités commerciales. Ils s'intéressent principalement à l'achat de soie. Produite localement ou importée de Perse, elle est destinée à l'exportation vers les cours des rois d'Europe, la noblesse et l'Église. Ces commerçants étrangers sont soustraits à l'autorité du sultan. La protection des consuls qui couvre tout d'abord le personnel au service du consulat, va s'étendre au cours du XIX^e siècle à leurs familles, à leurs associés et devient même héréditaire.

La renaissance de la culture arabe

Né d'une volonté de réforme face au mécontentement issu de la mauvaise administration ottomane, du despotisme du sultan, de l'ingérence des Européens, de la prédominance turque...

Ce tournant de siècle voit se développer les courants nationalistes, panarabiques, panislamistes.

La bourgeoisie locale développe chez les chrétiens, comme chez les musulmans, un sentiment national arabe prenant comme cible l'occupation turque. Ce mouvement, appelé "nahda", rassemble intellectuels égyptiens et syriens dans une aspiration à l'unité fondée sur une histoire et une langue communes. A Beyrouth, ils participent au développement de la presse, renouvellent les formes littéraires, créent à Damas l'Académie de la langue arabe. Ils introduisent certaines idées et valeurs de la modernité. Un autre volet du mouvement, né en Égypte, appelle à une réforme de l'Islam, de ses pratiques et de ses institutions, afin de retrouver un Islam authentique, proche de la tradition et débarrassé des formes "décadentes" de la vie religieuse. Des sociétés secrètes plus radicales, certaines fondées à Paris au début de notre siècle, réclament l'indépendance totale des provinces arabes.

Du royaume arabe à l'indépendance (1914-1946)

Le rêve brisé :

préludes à l'instabilité chronique

Les Anglais et les Français, ayant tous deux des intérêts affirmés et anciens au Moyen-Orient, entraînent la Syrie dans une guerre contre les Turcs alliés avec les Allemands. Les Arabes, eux, semblent avoir obtenu de la part des Puissances la promesse d'un État arabe indépendant après la guerre. Les nationalistes syriens ralliés au mouvement de révolte, parti du Hedjaz en 1916, conduit par le chérif de La Mecque, Faysal, libèrent Damas aux côtés des troupes anglaises en octobre 1918. L'occupation turque est définitivement repoussée de Syrie. Une ère nouvelle est attendue avec enthousiasme sous les auspices des principes de Wilson prévoyant l'autodétermination pour les peuples libérés.

Pourtant les Syriens devront attendre plus d'un quart de siècle avant d'atteindre l'indépendance et, aujourd'hui encore, toute la région n'a pas fini de subir les effets des décisions que les Européens ont prises à leur sujet. En effet, en janvier 1919, Faysal, accompagné de "Lawrence d'Arabie" se rend à Paris à la conférence



de la Paix. Le 8 mars, un Congrès national syrien proclame l'indépendance et élit Faysal comme roi constitutionnel. Une constitution à caractère démocratique est adoptée, enracinée dans la tradition arabo-musulmane et délibérément engagée dans la modernité. Mais, en avril 1920, la conférence de San Remo, confirmant les accords de Sykes-Picot (1916), scelle le sort de la Syrie en l'absence de tout représentant arabe. Le Conseil Suprême Allié offre à la France le mandat sur la Syrie et le Liban et, à la Grande-Bretagne, le mandat sur l'Irak et la Palestine.

Le 24 juillet 1920, l'émir Faysal est battu par une colonne française appuyée par l'artillerie et l'aviation à Khan Maysalun ; les Français entrent à Damas ; Faysal est exilé et devient roi d'Irak. Mais l'histoire ne s'arrête pas à l'événement. La défaite de Maysalun et l'espoir brisé d'un gouvernement arabe hanteront la mémoire des Syriens, ravivée par des séries d'humiliations et de trahisons.

Le mandat de la France : "Diviser pour mieux régner"

Après avoir séparé la Syrie de la Palestine et du Liban, la France divise la Syrie en unités politiques distinctes. Deux États : celui d'Alep et celui de Damas sont gérés par des notables locaux désignés par les autorités mandataires. Le territoire des Alaouites et le Djebel druze sont directement gouvernés par la France. Celle-ci encourage les antagonismes des minorités et les particularismes régionaux contre les populations des villes. Le sandjak d'Alexandrette a un statut particulier ainsi que le Grand Liban déclaré indépendant le 1^{er} septembre 1920. Ce partage est confirmé par la SDN (Société des Nations, ancêtre de l'ONU) en juillet 1922. C'est pourtant des territoires des Alaouites et de la montagne druze que partent les soulèvements contre le mandat. La révolte conduite par les druzes du Sultan al-Attrache dès 1922, éclate en 1925 et s'étend rapidement à l'oasis de Damas, la Ghouta, à l'Anti-Liban et à la Bekka. L'insurrection proclamée "révolution nationale" rejoint les revendications des nationalistes. Cette année-là, les répressions de l'armée française sont terribles.

Des quartiers entiers de la vieille ville de Damas sont détruits, incendiés, bombardés. En 1926, le territoire est considéré comme étant "pacifié".

Pendant les années suivantes, la présence de la France est marquée par un paternalisme qui s'assure des appuis sûrs auprès des hiérarchies locales traditionalistes : dans la montagne maronite libanaise à l'ouest, alaouite au nord, druze au sud, dans la steppe syriaque et kurde (en Djeziré). Elle y encouragera les mouvements régionalistes, voire séparatistes, ceinturant les grandes villes où l'opposition nationaliste est plus rebelle.

Après l'intermède du Front populaire laissant entrevoir la possibilité d'une indépendance prochaine, vite abandonnée, la Syrie se retrouve en 1939 amputée du sandjak d'Alexandrette offert par la France à la Turquie en échange de sa neutralité en cas de guerre. Depuis, la ville d'Antioche, riche de tant de mémoire de l'histoire syrienne, se trouve hors de ses frontières, les Syriens ne s'y sont toujours pas résignés.

L'indépendance

En 1941, les Forces françaises libres avec, à leur tête, le général Catroux, représentant le général De Gaulle, s'affrontent aux troupes vichystes. Le 28 septembre, Catroux proclame l'indépendance de la Syrie et du Liban, et déclare la fin du mandat au Levant. Cette annonce n'est que formelle, le pouvoir réel n'est transféré aux Syriens qu'en 1946 alors que l'élection présidentielle de 1943 consacre le succès des nationalistes représentés par Choukri al-Kouatli. En juin 1945, Damas est à nouveau bombardée sur les ordres de la France à la suite de graves troubles motivés par l'exaspération des Syriens. Les troupes britanniques doivent intervenir pour maintenir l'ordre et contraindre les Français à évacuer le pays. Eux-mêmes quittent la Syrie en avril 1946. Le bilan de 25 ans de tutelle française ressemble globalement à un échec, dû au manque d'appréciation politique envers les diverses composantes des mouvements d'opposition. Appliquant la même politique coloniale en Orient qu'au Maghreb, les gouvernements français n'ont pas su se conduire en partenaires à

la présence légère, accompagnant le pays vers l'indépendance comme le prévoyait le statut de mandat. Mais surtout, les suspicions entretenues entre nationalistes et minoritaires allaient rendre difficiles, par la suite, leur cohabitation et l'émergence d'un Etat cohérent. En faveur du mandat : l'installation d'une administration efficace comparée à celle des Ottomans, en particulier dans le secteur des finances : des résultats positifs dans le domaine de la santé publique et de l'enseignement, bien que fortement marqué par un caractère confessionnel. Quant au développement culturel, la France poursuit un réel effort de mise en valeur des richesses du patrimoine syrien. Cependant, certains obser-

de la guerre contre Israël. Jusqu'à l'arrivée du colonel Chichakli en 1949, trois coups d'Etat se sont succédés. Il se maintient au pouvoir jusqu'en 1954. Malgré cinq années d'exercice du pouvoir par les militaires et des oppositions manifestes, cette période est marquée par le rapprochement, en 1953, entre le socialisme syrien et le parti Baas de Michel Aflak, par la suppression de la mention confessionnelle sur la carte d'identité et par l'expression manifeste, dans la Constitution, de l'espoir d'un monde arabe unitaire. Le rétablissement du régime parlementaire, avec les élections de septembre 1954, voit la formation d'un gouvernement de coalition. En août 1955, Choukri



Hafez Al-Assad et ses deux fils destinés à lui succéder.

vateurs notent "qu'il y avait, certes, plus de gens qui parlaient le français en 39 qu'en 18 mais peut-être moins qui aimaient la France et croyaient en elle"...

La Syrie indépendante

Les hésitations de la République parlementaire (1946-1963)

Les premières années d'exercice du pouvoir par les héros du mouvement nationaliste se révèlent très instables. En 1948, les troupes syriennes essuient une défaite lors

al-Kouatli est nommé président de la République et confirme son alliance avec l'Égypte avec laquelle Damas formera un commandement militaire commun. La crise de Suez isole la Syrie, bien qu'elle bénéficie du soutien de l'URSS, face au pacte de Bagdad avec les Européens, à la Jordanie et, bien sûr, face à Israël qui occupe les territoires de Gaza.

Le 22 février 1956, la République arabe unie est proclamée. Le président Kouatli scelle l'union de la Syrie avec l'Égypte dirigée par l'homme qui incarne l'espoir du monde arabe, le héros qui a su tenir tête aux grandes puissances et à Israël : Gamal Abdel Nasser. Mais la lune de miel est de courte durée, Damas la fière ne

supporte pas d'être reléguée comme "province" du Caire et d'être soumise au maître absolu qui nomme les membres des gouvernements locaux et mène une politique d'emprise sur le pays. Nassériens et baassistes s'affrontent. Un groupe d'officiers syriens prend le contrôle de Damas en septembre 1961 et prépare l'ascension du parti Baas, sonnant la rupture avec l'Égypte. Différentes sensibilités s'opposent au sein du Baas. Après le coup d'État du 8 mars 1963, ils obtiennent la présidence du Conseil investie par Salah Bitar. Michel Afflak, le fondateur du parti, dirige un nouveau commandement national et, jusqu'à aujourd'hui, le pouvoir est resté aux mains des militaires.

Le parti Baas au pouvoir (1963-1970)

Diverses tendances

Le parti, dont la devise est "Unité, Liberté et Socialisme", répond à sa vocation pan-arabe en s'articulant autour d'un commandement national où siègent des représentants de tous les États arabes. Celui-ci a autorité sur les commandements régionaux au niveau de chaque État. Également imprégné des idéaux socialistes, le nouveau gouvernement entreprend une série de nationalisations de 63 à 65 et met en place une économie dirigée. Les militaires recrutent en grande partie chez les Alaouites et constituent la force principale du Baas. Des conflits internes portent une junte militaire au pouvoir lors du coup d'État de février 66. Représentant le courant radical, elle se regroupe autour du D^r Nourredine Atassi et chasse les chefs historiques accueillis par la branche irakienne qui avait fait scission. La tendance progressiste et marxiste l'ayant remporté, l'aide soviétique, à cette époque, devient massive.

La guerre des Six-Jours

Depuis 1964, les Palestiniens sont réfugiés au Liban. Les incidents se multiplient sur la frontière syro-israélienne, conduisant l'armée syrienne à entrer en campagne aux côtés de l'Égypte. Lorsqu'éclate, le 6 juin 67, la guerre des Six-Jours, la Syrie se croit confirmée dans son rôle de leader révolutionnaire s'opposant à la politique "islamiste" de l'Arabie Saoudite et de son allié jordanien. Elle pense mobiliser les

masses arabes autour de la cause palestinienne... la lutte sera brève, écrasée par la rapidité de l'aviation et de l'artillerie israélienne. La région du Golan tombe aux mains d'Israël et la ville de Quneitra, après avoir été détruite, ne revient à la Syrie qu'en 1973. À partir de 1967, la Syrie rejette les résolutions du Conseil de Sécurité, refuse les compromis, rompt ses relations diplomatiques avec les USA, l'Angleterre, l'Allemagne, choisissant la voie solitaire du radicalisme. Symbole de l'amertume, l'occupation du Golan est toujours l'enjeu des négociations de paix pour la partie syrienne.

L'ascension de Hafez al-Assad

Un groupe d'officiers conduit par Hafez al-Assad, tacticien subtil, éloigné autant que possible de l'idéologie, qui s'emploie depuis de nombreuses années à s'attacher des fidèles et à écarter ses adversaires, investit le nouveau gouvernement à partir d'octobre 1968. Un nouveau cabinet se forme aux objectifs pragmatiques. L'année suivante, le parti communiste est déclaré illégal et de nombreux militants sont arrêtés. La crise jordano-palestinienne, qui aboutit à "septembre noir", aggrave les tensions internes au commandement général entre les partisans d'un appui à la résistance palestinienne et ceux qui, comme Assad, alors ministre de la Défense, œuvrent au désengagement du conflit. Le 13 novembre 1970, en l'absence d'une majorité au Congrès mais certain d'un appui populaire, le général Hafez al-Assad fait appel à l'armée et prend le pouvoir.





ROYAUME

*La maîtrise
de l'eau.
De profondes
transformations
de l'espace syrien.
Des ressources
pour l'avenir.
Les promesses
de l'avenir.*

La maîtrise de l'eau

La Syrie est située dans une région aride, où les incertitudes pluviométriques sont grandes et ne permettent pas de se passer de l'irrigation ; mais ses ressources en eau sont loin d'être négligeables, comparées à celles de ses voisins. Elles proviennent de deux domaines : le pourtour montagneux côté méditerranéen, où le Barada et l'Oronte prennent leur source, et les massifs d'Anatolie déversant leurs eaux dans l'Euphrate. Les piémonts du Taurus donnent naissance également aux affluents de l'Euphrate : le Balikh et le Khabur. Cependant, depuis plus d'un demi-siècle, la demande en eau ne cesse d'augmenter, en particulier pour les besoins de l'agriculture, classant la Syrie au rang de pays menacé de pénurie en eau. Afin de s'adapter à une économie mondiale, le pays a favorisé des cultures industrielles destinées à l'exportation, multipliant forages et pompages dans le cadre de projets nécessitant l'engagement de l'État.

L'aménagement de régions pionnières

Dans la vallée de l'Oronte, l'aménagement de trois barrages ainsi que l'assèchement de la plaine du Ghab, dont les travaux ont été entrepris depuis 1950, a

permis l'installation de 200 000 Syriens originaires de différentes régions. Des fermes étatiques d'élevage sont établies sur des terres difficiles à drainer. La redistribution des terres, décidée par la réforme agraire, entraîne la fondation de nouveaux villages qui pratiquent la culture du blé, du coton et de la canne à sucre.

Les eaux de l'Euphrate traversent la Syrie sur 650 km. Son régime dépend de son alimentation, constituée par les pluies hivernales et la fonte des neiges des montagnes. Il reçoit ses deux affluents en rive gauche, le Balikh et le Khabour. Il se caractérise par de fortes crues en avril-mai, trop tardives pour les cultures d'hiver et trop précoces pour celles d'été. Depuis l'Antiquité, d'importants ouvrages visaient tout autant à contenir les crues pour lutter contre les inondations qu'à les canaliser pour favoriser l'irrigation. Des transformations initiées sous le mandat, ont pris une large ampleur à partir des années 50, sous l'impulsion de commerçants d'Alep encourageant la culture du coton. L'irrigation s'est répandue grâce à l'utilisation de pompes à moteur. La superficie des terres cultivées passe de 140 ha en 1948 à 160 000 en 1962.

Le gigantesque barrage de Tabqa, sur l'Euphrate, achevé en 1973, inaugure une nouvelle étape d'aménagement. Il est prévu pour la fin du siècle, la mise en irrigation de 640 000 ha permettant de doubler les surfaces agricoles du pays. Les résultats ne sont pas encore à la hauteur des prévisions et la mise en œuvre du projet rencontre quelques difficultés. Les problèmes de partage des eaux freinent la production en limitant le remplissage du réservoir. Il est courant de subir des coupures d'électricité et la population doit composer avec des mesures de rationnement en eau. Le recrutement de colons ne rencontre pas

La plaine du Ghab ainsi que la vallée de l'Euphrate bénéficient de grands projets d'aménagement.

l'enthousiasme escompté et des problèmes techniques sont apparus. Cependant, l'achèvement du projet avec la création de deux autres barrages en amont (barrage de Techrin) et en aval (près de Hassaké dans le haut Khabour) du lac Assad, fournira suffisamment d'électricité pour que la Syrie devienne exportatrice. Il n'en reste pas moins que les cultures irriguées ont beaucoup progressé et la vallée de l'Euphrate tend à constituer un nouvel axe est-ouest qui concurrence l'axe traditionnel nord-sud : Alep-Damas. Aux anciennes métropoles de l'industrie et de l'artisanat, se substi-

tue un troisième pôle agricole et énergétique dont dépend l'avenir du pays.

Des enjeux internationaux

On ne peut expliquer les tensions de l'histoire récente, entre la Syrie et ses voisins, sans prendre en compte la question de la gestion et de la répartition des ressources hydrauliques. Rappelons que l'Euphrate prend naissance aux confins du mont Ararat sur l'actuel territoire turc, traverse le plateau syrien, pénètre en Irak où il se mêle au Tigre avant de se jeter dans le





La maîtrise de l'eau est au cœur des enjeux de demain.

golfe. La mise en eau du barrage a entraîné un différend avec l'Irak du fait de l'affaiblissement du débit en aval. Ce pays voisin est, lui aussi, fortement dépendant des eaux du fleuve puisqu'il fournit 37 % des besoins en irrigation. Afin de compenser le déficit, l'Irak a entrepris de creuser le canal de Tharthar afin de récupérer une partie des eaux du Tigre.

Par ailleurs, l'aménagement des eaux, en amont, dans le cadre d'un ambitieux programme mené par la Turquie, inquiète les utilisateurs en aval. L'ouvrage le plus important fut la construction du barrage Attaturk entré en service en 1982. Sa retenue représente le débit moyen annuel

de l'Euphrate. Le barrage de Keban (1974) avait déjà entraîné une diminution des ressources, conduisant la Syrie et l'Irak à s'entendre en prévoyant une répartition proportionnelle des eaux entre les deux pays, quel que soit le débit. Lorsque tous les projets turcs seront réalisés, ils absorberont de 20 à 30 % du débit. A la baisse quantitative, s'ajoute une diminution de la qualité, due à la pollution d'une eau chargée de pesticides, engrais et rejets urbains. Un passif, datant de la cession par la France du sandjak d'Alexandrette à la Turquie en 1939, n'arrange pas les délicates négociations syro-turques. Ces deux pays doivent également trouver un accord sur les cours d'eau dérivés de l'Oronte. Mais accepter les propositions turques reviendrait à reconnaître la souveraineté des autorités d'Ankara sur la région annexée.

Le barrage de Tabqa : un défi pour l'avenir

Opération symbole, à laquelle s'identifie le pouvoir du général Assad ; la construction du barrage est conduite de 1968 à 1973 avec l'assistance soviétique. Les travaux en cours devraient permettre de soustraire le pays aux accidents climatiques. Ils représentent également un vrai projet pour la société toute entière avec l'objectif d'as-

surer l'indépendance nationale, notamment alimentaire. Un lac de retenue de 12 milliards de m³ d'eau couvrant 640 km² devrait permettre de doubler les surfaces agricoles d'ici la fin du siècle et d'assurer l'alimentation de puissantes turbines pour la production électrique. D'une capacité de production de 5,6 milliards de Kwh, il se place au second rang, au Moyen-Orient, après celui d'Assouan, et fournit la moitié de l'électricité du pays.

Une quête depuis la nuit des temps

En Syrie, la quête de l'eau a toujours été une préoccupation majeure. L'histoire témoigne de différentes techniques parfaitement adaptées aux conditions du milieu (climat, géologie, relief...) depuis plusieurs millénaires.

Les fouilles de Mari, dans la vallée de l'Euphrate, ont révélé, dès le III^e millénaire, un important système de maîtrise de l'eau permettant non seulement l'irrigation mais aussi le drainage, l'alimentation en eau de la ville et la navigation.

Sur les plateaux calcaires ou basaltiques, des citernes étaient taillées dans la roche, alimentées par les eaux de pluie et le ruissellement. Dans la vallée de l'Euphrate, trois procédés traditionnels se combinent : les machines élévatrices, l'inondation de la crue et la dérivation par de nombreux canaux.

Partout, en Syrie, on retrouve des barrages élémentaires dérivant les eaux des oueds ou des rivières pour l'irrigation. L'oasis de la Ghouta, autour de Damas, est florissante depuis la nuit des temps grâce à la création de canaux à l'embouchure du Barada. Un système très savant répartit les eaux, les recycle et alimente également la ville de Damas.

Ailleurs, les rivières côtières sont dérivées pour alimenter les moulins. Dans le désert, les hommes ont bâti des ouvrages afin de récupérer les eaux saisonnières alors que les célèbres norias élèvent les eaux de l'Oronte jusqu'aux terrasses alluviales. Des galeries drainantes exploitaient la nappe phréatique jusqu'aux terrains à irriguer. Elles ont été maintes fois entretenues pendant des siècles jusqu'à leur assèchement dans les années soixante, consécutif à l'abaissement de la nappe phréatique dû à l'intensification des pompages.

De profondes transformations de l'espace syrien

Le poids de l'agriculture

Le tiers de la population active reste employé dans le secteur agricole qui représente encore la première ressource du

pays. Ses principales productions sont le blé, l'orge, le coton et la betterave à sucre, tandis que le troupeau ovin est en nette progression. Cependant, la forte croissance démographique qui a vu la population syrienne doubler en 25 ans, en évitant une situation de dépendance trop marquée, n'a pas permis de réaliser l'autosuffisance

L'agriculture représente la première ressource du pays.



alimentaire. Pourtant, de profondes réformes ont modifié l'espace syrien, les superficies agricoles ont doublé et l'irrigation a progressé.

La réforme agraire

La réforme agraire engagée en 1958 et en 1963 a réussi à briser les structures féodales de la propriété. Ainsi, en 1960, 1 % de la population possédait 50 % des terres cultivables. Des villages entiers appartenaient à quelques familles. Traditionnellement, le monde rural est un monde dominé ; à la fois par les bédouins, qui assurent leur protection à la steppe contre les razzias, et par les citadins propriétaires des terres, dans les régions sédentaires. Les changements d'orientation politique avec l'accession au pouvoir du parti Baas visent à modifier les rapports de force et à appuyer sa légitimité sur les ruraux en favorisant leur promotion sociale. Dès son arrivée au pouvoir, Hafez al-Assad, lui-même né d'une famille de paysans, confirme les orientations de ses prédécesseurs. L'État a redistribué des terres domaniales. Les surfaces expropriées ont été réparties pour 1/3 à des particuliers, en limitant la surface selon la qualité des sols, le reste étant redistribué à des coopératives ou retiré du territoire agricole utile. D'autres parcelles restent en attente d'affectation.

Les bédouins sédentaires ou semi-nomades utilisent les camions pour leurs déplacements saisonniers.

La « conversion » des nomades

En effet, depuis le XIX^e siècle, le domaine cultivé ne cesse de s'étendre tandis que le nombre de bédouins régresse rapidement. La sécheresse des années cinquante-soixante décime les troupeaux et les mesures prises à l'encontre du droit bédouin en 1958 et de la grande propriété en 1965, qui remettent en cause le pouvoir des cheikhs (chefs de tribu), les conduisent à émigrer massivement vers l'Arabie-Saoudite et le Golfe.

En 1980, ils n'étaient plus que 80 000. Appauvris, ils se sédentarisent. La colonisation agricole, rendue possible à grand renfort d'équipements de pompage, s'est faite sur des zones où la pluviométrie est incertaine. Le tapis végétal est désormais menacé par l'intensification des cultures. Pourtant, le constat de la désertification, désormais à l'ordre du jour de nombreux pays, conduit à penser que l'économie pastorale est bien la meilleure adaptation écologique des terres arides. Afin d'amorcer un mouvement inverse, le réaménagement des populations sur l'espace syrien déplace le centre de gravité vers le nord-est, dans la Djézireh et la vallée de l'Euphrate.

Quand la sécheresse sévit ou que le pouvoir central, soucieux de contrôler le désert, rend difficile le nomadisme, les bédouins sont contraints de quitter leurs terrains de parcours ; et ils rejoignent le pays sédentaire. Au moins pour un temps, les tribus moutonnières se convertissent au travail de la terre. Mais dès



que les conditions sont favorables, ils reconstituent un troupeau, tentant un retour vers le désert. L'amplitude des transhumances diminue dans le temps et l'espace. Certains semi-sédentaires élèvent encore le mouton alors

que les terrains qu'ils possèdent leur fournissent l'essentiel des ressources. Autour des tentes, des enclos apparaissent et peu à peu naissent des villages.

Et le bédouin se fit citoyen...

La société nomade est organisée en tribus qui sont les supports des relations sociales et des solidarités. On peut diviser la société bédouine entre « grandes tribus chamelières » et « tribus moutonnières ». Les premières ont pour origine des tribus mères ; de rang supérieur ; elles sont appelées « badou » (d'où la terminologie de bédouins). Les autres, tribus inférieures, ne sont que des « chawaya », éleveurs de moutons. Et même si la vie moderne a changé le destin des « grands nomades », les contraignant à l'élevage des moutons ou à la vie citadine, ils restent « badou » et ne marieront pas leurs filles à un « chawi ». Cette organisation des relations entre les membres du groupe s'appuie sur un système de droits et de devoirs, définis par les liens de sang et par la place occupée par chacun dans un système lignager. Le code de l'honneur en est la base, il en définit les règles, les dettes, les obligations... à l'intérieur du droit coutumier. Une telle organisation, qui ne connaît pas les frontières, est menacée par l'idéologie

de l'Etat-Nation qui individualise chaque membre de sa population, en lui donnant le titre de citoyen. Cependant, la culture bédouine reste très valorisée dans l'imaginaire arabe en général. Elle incarne un mode de vie et un code de valeurs morales encore purs et renvoie au mythe des origines. Les feuilletons de télévision représentent le bédouin comme la figure de l'homme libre et authentique.

Les bédouins utilisent aujourd'hui les camions pour leurs déplacements saisonniers, ils y transportent leur famille, leur équipement mais aussi les moutons en transit pour le commerce. Les hommes d'affaire citadins font élever pour leur compte, par les nomades ou semi-nomades, environ les 2/3 du troupeau. Le chamelier est devenu « routier du désert ». Les caravaniers d'hier utilisent leur connaissance des pistes du désert et entretiennent des réseaux d'alliances et de parenté établis au-delà des frontières. Enfin, ils participent grandement à la construction des infrastructures de leur région en pleine mutation : routes, pipelines, barrages... en constituant une main-d'œuvre peu exigeante.



Des villes en recomposition

La répartition équilibrée de villes moyennes sur l'ensemble de la Syrie ainsi que les réformes du monde rural ont permis d'éviter déséquilibre ou explosion urbaine connues dans d'autres pays de la région où l'exode est massif. Cependant l'équilibre est fragile au regard de la progression de la croissance urbaine. La population des villes augmente de 4 à 5 % depuis plusieurs années, alimentée pour 1/4 par l'exode rural.

Près de 60 % de la population syrienne vit en ville, le quart des citoyens résidant à Damas, qui compte 2,2 millions d'habitants. Pendant des siècles, Alep était plus peuplée. Le poids relatif des deux villes s'inverse dans les années soixante avec la centralisation de l'État syrien qui a établi sa capitale administrative à Damas. Celle-ci bénéficie du déclin de Beyrouth en s'affirmant comme centre d'affaires. La croissance de Damas a entraîné le développement de villes satellites dans un rayon d'une centaine de kilomètres. L'extension et l'urbanisation des villages, la création de nouvelles routes, la multiplication de zones industrielles menacent l'équilibre de la Ghouta, véritable poumon de la capitale. Cependant, de nouvelles adaptations à la ville s'inventent au quotidien, fortes du dynamisme de ses habitants. L'habitat auto-construit est une

réponse au coût élevé des terrains et de la construction. Parfois, des quartiers anciens sont rasés pour faire place à des immeubles de bureaux ; cependant, les formes de contact, d'échanges perdurent, incarnant une citoyenneté érigée en mode de vie. Et ces villes qui se vantent d'être les plus vieilles du monde conservent leur « caractère oriental », riches de la tradition vivace des hommes qui les habitent.

Alep, avec ses 1,2 million d'habitants, hérite d'un dynamisme qui lui donne le titre de capitale économique. Très active, elle se place au premier rang de ville industrielle par le nombre d'emplois. Elle conserve une zone d'influence majeure sur les campagnes de la région, notamment par les liens de complémentarité unissant les industries aleppines et l'agriculture (textile, tannerie, minoterie, tabac).

Lattaquié, située en pays alaouite, profite des choix d'investissement du gouvernement qui favorise le développement de l'axe côtier. La ville affirme une vocation industrielle et touristique. Elle possède une bonne infrastructure hôtelière et accueille la troisième université du pays. Tartous (60 000 hab.), qui bénéficie de la fermeture du port de Beyrouth, commercialise le pétrole et les phosphates syriens.

La Syrie centrale compte tout un chapelet de villes. Homs (600 000 hab.) est un important pôle industriel. A mi-chemin entre Alep et Damas, proche et bien reliée à Tartous, elle possède de nombreuses





Les ressources du pétrole et du tourisme naissant offrent de nouvelles perspectives.

usines pétrochimiques : une partie des phosphates de la Palmyrène y est traitée ; mais aussi une sucrerie, une raffinerie, une cimenterie... Cet essor économique la rend très attractive pour la Syrie centrale. Hama (220 000 hab.) est construite sur les rives de l'Oronte. Cette ville au passé prestigieux est concurrencée par Homs. Même si elle reste toujours un gros marché agricole, la population stagne. Une classe citadine s'est longtemps enrichie des revenus des productions agricoles ; on cite le cas de quatre gros propriétaires qui possédaient 86 villages avant la réforme agraire. Traditionnels et sunnites, ses habitants s'opposent violemment à l'État au début des années 80. Une partie de la ville ancienne sera détruite lors de la répression qui s'en suivra. Depuis, l'ancienne mosquée des Omeyyades a été reconstruite à l'identique et le palais Azem rénové.

Les villes de Souweida et de Daraa, qui comptent 50 000 habitants, sont constituées en chefs-lieux ; elles assurent une fonction administrative. Situées dans la région du Hauran, elles ont accueilli les réfugiés venus du Golan occupé par Israël. Elles profitent des investissements immobiliers des émigrants partant travailler dans les pays du Golfe.

Dans la vallée de l'Euphrate, les villes enregistrent les taux d'accroissement les plus élevés du pays. Elles bénéficient du prolongement de la voie ferrée Alep — Raqqa — Deir ez-Zor et de la nouvelle route reliant

cette dernière à Damas par Palmyre. Deir ez-Zor (250 000 hab.) a l'ambition de devenir une ville industrielle : des usines de filature et d'égrenage du coton fonctionnent déjà alors qu'une sucrerie et une usine de pâte à papier utilisant la paille du blé doivent y être installées. La population de Raqqa (150 000 hab.) a décuplé en 30 ans. La ville abasside accueille de nouveaux ruraux ainsi que les nomades en voie de sédentarisation. Très certainement, l'avenir du pays se joue dans cette région en pleine mutation.

Des ressources pour l'avenir

Quelques repères économiques

Le secteur industriel et minier emploie 1/3 de la population active et compte pour 31 % du produit national. Malgré une ouverture progressive au secteur privé, l'industrie syrienne reste à 67 % contrôlée par l'État. L'engagement public, depuis 1960, a permis de développer un secteur moderne : industries pharmaceutiques, métallurgie, transformation de l'aluminium, fabrication de moteurs électriques, pétrochimie... Cette économie mixte a maintenu un secteur

privé qui emploie plus de la moitié de la population active dans le textile et l'agro-alimentaire.

La Syrie recèle des ressources naturelles non négligeables : phosphates, fer, sel, gypse. Des gisements de gaz commencent à être exploités près de Homs mais ce sont surtout les nouveaux gisements de pétrole découverts dans la région de Deir ez-Zor qui ouvrent des perspectives favorables et placent la Syrie au 21^e rang mondial. La production de pétrole représente 40 % de la valeur des exportations. Des compagnies pétrolières sont présentes depuis une dizaine d'années, parmi lesquelles Elf-Aquitaine et Total.

Le tourisme a rapporté 600 millions de dollars en 94. Les vagues de l'histoire ayant amené les grandes civilisations sur son sol, la Syrie recèle un fort potentiel de développement dans ce domaine. Les Français sont devenus les premiers visiteurs et le président Hafez al-Assad a déclaré l'année 1995 année du tourisme. En effet, depuis quelques années, les affaires vont bon train ; les Syriens habitués au contact avec l'étranger depuis des siècles accueillent les visiteurs nombreux venus d'Europe et des pays arabes. Recevant habituellement un tourisme d'affaire inter-arabe, le pays a dû développer des équipements adaptés à une nouvelle demande.

Un fort potentiel humain

Le 16 novembre 1995 furent fêtés les 25 ans de règne du président Hafez al-Assad. On peut reconnaître à l'actif de son régime de réelles réussites qui ont doté le pays de solides infrastructures. Sa politique volontariste a permis la mise en place d'équipements industriels, les aménagements ambitieux du monde rural, y compris l'électrification complète des campagnes et le quadruplement du réseau routier. Ces réalisations se sont accompagnées de la formation d'une main-d'œuvre qualifiée. Mais les progrès sont indéniables, avant tout dans le domaine de l'éducation, considérée comme la clé de la promotion sociale par le régime en place. L'État accorde 11 % de son budget à l'enseignement. La totalité des enfants est scolarisée dans le primaire. Le taux de scolarisation des campagnes rejoint celui des

villes. La scolarisation secondaire (12 à 17 ans) accueille 60 % des jeunes, dont 67 filles pour 100 garçons. Le nombre d'établissements secondaires a été multiplié par 6 en 30 ans. Cependant, les conditions de scolarisation restent insuffisantes ; les effectifs atteignent parfois quarante-cinq enfants par classe alors que les équipements manquent.

Durant les deux dernières années du cycle secondaire s'ajoute la formation militaire obligatoire. Les enfants sont également pris en charge par le parti Baas dans des activités sportives, sociales ou culturelles, le vendredi ou pendant les vacances. Bien que facultatives, ces activités sont suivies par environ 80 % des enfants.

Les études supérieures sont suivies par 16 % de la population dans les quatre universités du pays. Les jeunes, d'origine modeste ou rurale, sont majoritaires. Mais cette démocratisation de l'enseignement s'est accompagnée d'une dévalorisation du niveau de formation donc des diplômes. Ce déclin de la valeur des études est d'autant plus marqué qu'un contexte économique tend à marginaliser le secteur public au profit de la réussite par l'argent. L'offre d'emplois, notamment d'enseignants, proposée aux diplômés, s'en trouve affaiblie. Cependant, nombre de familles, ne disposant pas d'autres opportunités, continuent à investir dans l'éducation de leurs enfants.

Les promesses de l'avenir

L'ouverture économique

L'accroissement des inégalités

L'ouverture économique décidée par la loi de libéralisation de mai 1991 voit déjà la promesse d'installation de multinationales sur le sol syrien. D'ores et déjà, Nestlé, General Motors, Nissan sont quelques-uns des grands groupes à bénéficier d'importantes facilités faites aux investisseurs. L'expansion des dernières années rend visible l'émergence de nouvelles classes. Le commerce international, favorisé par

En complément de l'école publique, certains élèves suivent un enseignement confessionnel.



l'exonération de taxes à l'importation dans le cadre de la création d'entreprises, a profité à de nombreux intermédiaires enrichis dans les allées du pouvoir. Dans le même temps, la spéculation sur la construction allait bon train ; pour témoin la profusion d'immeubles vides en périphérie d'Alep ou de Damas. Face au déficit de transports publics, la capitale a vu fleurir des centaines de micro-bus et de nombreuses sociétés de locations de véhicules en même temps que déferlaient des automobiles importées par milliers. Une nouvelle richesse s'affiche au centre de la capitale ; l'ostentation se développe dans une société où le bon ton faisait garder aux grandes fortunes des dehors modestes et discrets. Autour de l'hôtel Cham, des ballets d'automobiles de luxe tournoient devant une jeunesse dorée qui affiche des signes extérieurs de modernité. Filles et garçons mangent des glaces et se retrouvent dans des fast-food.

On peut se demander si ces nouvelles perspectives, qui semblent creuser le fossé entre les deux extrêmes de la population, sauront répondre aux attentes de la majorité des Syriens.

Émigration

L'amertume s'exprime facilement chez les jeunes diplômés ou les intellectuels qui ne trouvent pas leur place dans le dessein du pays. Ils sont nombreux à avoir quitté la Syrie, ou à en rêver, espérant d'autres frontières, la satisfaction de leurs aspirations à une vie matérielle plus aisée, mais aussi l'ouverture culturelle à une plus grande diversité des échanges et des expressions. En 1985, on estimait à 350 000 le nombre des expatriés syriens, représentant 11 % des actifs. La majorité a rejoint les pays pétroliers avec l'espoir de profiter des retombées de la rente. Une large part des étudiants, fuyant le service militaire et espérant une reconnaissance de leur qualification, ont émigré en Europe, en Amérique ou dans d'autres pays arabes. Les chrétiens en premier, de par leur héritage de contact avec l'Occident et du fait de l'absence d'établissements privés dans le supérieur, ont souhaité poursuivre leurs études à l'étranger. Il est courant de rencontrer des médecins d'origine syrienne dans les différents services des hôpitaux

français. Ils sont d'ailleurs plus nombreux établis à l'étranger que dans leur pays. Certains de ces expatriés ont déjà pris le chemin du retour, d'autant qu'ils ont à affronter la crise des pays d'accueil ; mais la majorité hésite encore, attendant la libéralisation du secteur bancaire. Des milliards de dollars placés à l'étranger depuis 1958 restent attentifs aux opportunités futures.

Inflation

Les fonctionnaires doivent pallier la fragilité d'un système qui les conduit à doubler ou tripler leur journée. Le salaire d'un fonctionnaire de base ne dépasse pas 4 à 5 000 L\$. par mois (soit un peu plus de 500 FF). Pour compenser des traitements trop bas qui n'ont pas suivi l'inflation, ils cumulent différentes activités : chauffeur de taxi l'après-midi... professeur la matin... un peu de commerce, une activité en association avec un membre de la famille dans un atelier artisanal. Et lorsque vous leur demandez « comment va le travail ? », ils vous répondent « lequel ? ». Souvent la vie quotidienne est dominée par l'obsession des prix, la recherche de la meilleure affaire, les obligeant sans cesse à plus d'ingéniosité. De plus, de nombreux emplois non productifs ont été attribués dans les administrations, pour faire suite à une loi datant de 1975, engageant l'État à garantir un poste à tous les ingénieurs diplômés. Ce chômage déguisé n'offre pas les ressources nécessaires pour maintenir un pouvoir d'achat suffisant. En effet, durant ces vingt dernières années, le coût de la vie a beaucoup augmenté. Et si un problème de santé survient, une sécurité sociale défaillante, pourtant réservée aux fonctionnaires, ne suffira pas à couvrir les dépenses. La surcharge du secteur public conduit la plupart des « ayants-droit » vers des consultations privées dont le tarif a été multiplié par vingt en dix ans.

Logement

Une des questions délicates que les autorités ont à affronter est celle du logement dans les villes. En plus de l'expansion de la ville due à la croissance démographique, la capitale absorbe depuis les années cinquante le trop plein des campagnes ainsi que les réfugiés palestiniens (environ



250 000) ou ceux venus du Golan. Les programmes de construction ont été insuffisants pour satisfaire la demande des nombreux candidats. A Damas, les quartiers périphériques, en partie auto-construits, occupent 41 % de la surface de l'agglomération et regroupent 47 % des habitants. La densité de ces quartiers est le double du reste de la ville. Néanmoins, les maisons sont bâties en dur, et même si elles sont accolées, elles reprennent des plans comparables aux espaces traditionnels ; la voirie témoigne également d'une volonté d'ordre urbain. Cependant, les branchements en eau et en électricité se font de façon clandestine sur les réseaux publics. La situation ne concerne pas seulement les nouveaux venus. En effet, acquérir un logement devient si difficile que les jeunes doivent repousser le moment de leur mariage ; d'autant qu'ils aspirent de plus en plus à une installation hors du toit des parents, contrairement à l'usage traditionnel où la jeune épouse cohabite avec la famille de son mari. Qui plus est, pour quitter le domicile familial, la tradition impose le mariage qui devient de moins en moins accessible aux classes moyennes, compte tenu du coût de la cérémonie, des appareils qui s'en suivent, de l'achat des bijoux...

Une nouvelle donne : l'horizon de la paix

La politique syrienne, conduite par un président pragmatique et fort d'une stabilité assise sur 25 ans de pouvoir, aura su jouer des faiblesses régionales et des contradictions internationales pour imposer Damas comme la pièce maîtresse de tout règlement de paix dans la région.

Cependant, les contraintes politiques et militaires de la conjoncture régionale, conflits ouverts ou crise interne, pèsent lourd dans l'économie syrienne. Les conflits exercent une importante ponction financière mais aussi pèsent sur les ressources humaines par les orientations qu'ils imposent aux grands choix de développement. Depuis 1948 et la création de l'État d'Israël, la Syrie accorde une place prépondérante aux dépenses militaires. Aux conflits avec l'État hébreu, soldés par la conquête du Golan en 1967 et annexé en 1981, s'ajoute la présence syrienne au Liban.

Environ 40 % des dépenses de l'État sont attribuées à la défense. La population syrienne doit supporter « cet effort de guerre » qui ampute son potentiel de développement. De plus, les bombardements israéliens durant la guerre d'Octobre 1973 ont durement endommagé les infrastructures du pays : complexes chimiques et industriels de la région côtière, installations portuaires, voies ferrées, routes. En échange de son option affirmée de confrontation avec Israël, la Syrie reçoit des aides des pays pétroliers pour compenser ses pertes. Mais ce soutien s'amoindrit dans les années quatre-vingt, avec la chute des prix du pétrole et l'assistance prioritaire des pays du Golfe auprès de l'Irak dans la guerre contre l'Iran... jusqu'à la guerre du Golfe. En 1991, après son alignement avec la coalition anti-irakienne, la Syrie a reçu plus de 2 milliards de dollars sous forme de prêts ou de dons de l'Arabie Saoudite et du Koweït ainsi que du monde occidental.

Longtemps isolée du fait de son alliance avec l'Union soviétique, la fin de la guerre Froide offre l'opportunité à la Syrie d'affirmer de nouvelles alliances. Depuis 1992, l'arrivée au pouvoir des travaillistes en Israël entrouvre un espoir de paix. Les négociateurs adoptent une nouvelle attitude rendant possible un éventuel retour du Golan sous la souveraineté syrienne, condition suspensive à tout règlement global pour Damas. La Syrie s'engage à la paix en échange du retrait israélien des territoires occupés. Reconnu désormais comme interlocuteur incontournable, Hafez al-Assad rencontre Bill Clinton en janvier 1994 à Genève. L'assassinat de Itzaak Rabin assombrit l'horizon de paix, des conflits sporadiques reprennent alors que les négociations se poursuivent. Et l'on se prend à rêver à une région qui, par delà les spécificités, puiserait son ciment dans une histoire commune et retrouverait des frontières pacifiées. Riche de ses potentiels, un grand ensemble moyen-oriental soustrait de la contrainte des conflits et du « poids des armes » pourrait retrouver une position majeure et ouvrir de prometteuses perspectives de développement...

Pages suivantes : d'une rive à l'autre de l'Euphrate, la région est dépendante d'une pluviométrie incertaine.

D'ambitieux programmes d'irrigation ont permis l'intensification des cultures. Berger nomade et son troupeau de moutons.















Le pont de la Seine Le pont de la Seine Le pont de la Seine

SYRIE



**Une société plurielle.
Culture et
art de vivre.**

Le monde de la Syrie. Le monde de la Syrie. Le monde de la Syrie.

Une société plurielle

La population, constituée de 14 millions d'habitants, peut être approchée à partir des différentes communautés qui la composent. Il est pourtant important de garder présent à l'esprit que de nombreux facteurs contribuent aussi à la rendre homogène : en premier lieu la langue arabe, mais aussi l'Islam, religion de 90 % des individus. Les communautés cohabitent en paix, font affaire ensemble et se mêlent dans des quartiers mixtes, même si certaines aires d'habitation sont encore fortement marquées par une répartition qui date de l'Empire ottoman. Une organisation du travail, marquée par plusieurs siècles cosmopolites, favorise l'association avec des partenaires appartenant à d'autres réseaux, élargissant ainsi les alliances. L'État affirme sa laïcité depuis l'indépendance, option fortement marquée dans les principes du parti Baas prônant l'unité et la construction de la nation au-delà des revendications identitaires, tout en garantissant la liberté de croyance et de culte. Néanmoins, la Constitution de 1973 spécifie que le président doit être musulman, admettant le rôle principal de



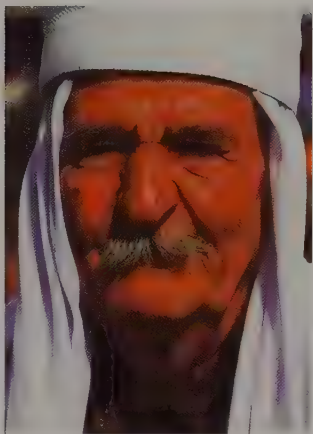
l'Islam comme moteur de l'arabisme. Les différences d'appartenance à des communautés peuvent être d'ordre confessionnel (chrétiens, druzes, alaouites...) mais aussi linguistiques, ethniques (Kurdes, Arméniens...) ou même être liées au mode de vie (les bédouins). Les proportions de chacune d'elles relèvent de l'estimation puisque, depuis 1960, les recensements ne prennent plus en compte la répartition confessionnelle.

Les sunnites, partisans de l'islam « orthodoxe », se reconnaissent dans la lignée de

Étudiants alaouites de Lattaquié.



Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.



la sunna, la Tradition codifiée sous l'autorité des successeurs du Prophète. Ils représentent 77 % de la population, c'est-à-dire la grande majorité ; les alaouites 12 % ; les druzes 3 % ; les ismaéliens 0,3 % et les chrétiens 7,7 %. Parmi les sunnites, figurent les Kurdes totalisant 9 % de la population.

Les minorités

Les alaouites

Issue du chiisme, la secte alaouite est née en Irak. Alors que le pouvoir abasside décline au X^e siècle, la propagande est à son apogée et atteint la Syrie du Nord. Les chiites, descendants d'Ali, cousin et gendre du Prophète, ne reconnaissent pas la totalité de ses successeurs. L'attente du retour de leur dernier imam, à la fin des temps, confère à leur doctrine un aspect messianique. La nature ésotérique de celle-ci est fondée sur l'initiation et le secret, la rendant très complexe pour le non-initié. Considérés comme hérétiques par les sunnites, ils se sont réfugiés dans le djebel Ansariyeh où ils ont vécu pendant des siècles, coupés du monde. Cette population pauvre a profité du mandat français, favorable aux minorités contre une masse sunnite réceptive aux idées nationalistes. La politique coloniale les a sortis de leur isolement en créant un

Les différences se mêlent et témoignent d'une terre d'échanges aux influences multiples.

« territoire autonome » devenu ensuite « État des Alaouites » en 1922. Alors analphabètes, l'incorporation dans l'armée leur assurait scolarisation et promotion sociale. La formation d'élites les a conduits à la direction du parti Baas. Depuis 1970, cette minorité a pris possession des principaux rouages de l'État sous la conduite du général Hafez al-Assad.

Les druzes

Installés majoritairement dans le sud du pays, dans le Hauran, le djebel Druze (rebaptisé djebel al-Arab) et le Golan occupé par Israël ; ils sont peu nombreux mais leur contribution à l'histoire de la région a été importante. La secte prend naissance au XI^e siècle sous le règne du calife fatimide d'Égypte Al-Hakim. Celui-ci, gardien de l'ismaélisme, apportera pourtant un appui tacite à ce courant dissident. Après une période de prosélytisme où les nouveaux adeptes établissent leur propre système socio-politique, la communauté se replie ; les mariages sont contractés exclusivement à l'intérieur du groupe alors que les conversions sont abolies. Ils pratiquent la taqiyya, enseignement recommandant de se conformer à la religion dominante tout en dissimulant sa foi au plus profond de son cœur.



Les communautés cohabitent en paix.



Sans culte ni rite, les initiés se réunissent dans des lieux de prière et de méditation, les khalweh, situés dans des endroits retirés de la montagne. Ils croient en la métempsycose permettant, à la mort, le passage de l'âme dans un nouveau corps. Les femmes ont également accès à l'initiation, leur long voile blanc en indique leur degré. Les sages initiés se couvrent la tête d'une toque de couleur blanche. Les principes spirituels insistent sur la recherche mystique personnelle, la domination des sens et le respect de la nature, du prochain et des autres religions. Leur organisation en une société homogène de paysans dirigée par sa propre aristocratie de familles qui se partageaient pouvoirs séculier et spirituel, garantissait une grande cohésion. Sous les Ottomans, la famille Al-Attrach est exemptée de la conscription militaire en échange de sa protection contre les incursions des nomades. Après la période mandataire et les révoltes, qu'ils ont impulsées, et qui ont abouti aux mouvements nationalistes, les druzes infiltreront les appareils d'État, alliés puis concurrents des alaouites dans l'exercice du pouvoir, avant d'en être définitivement écartés.

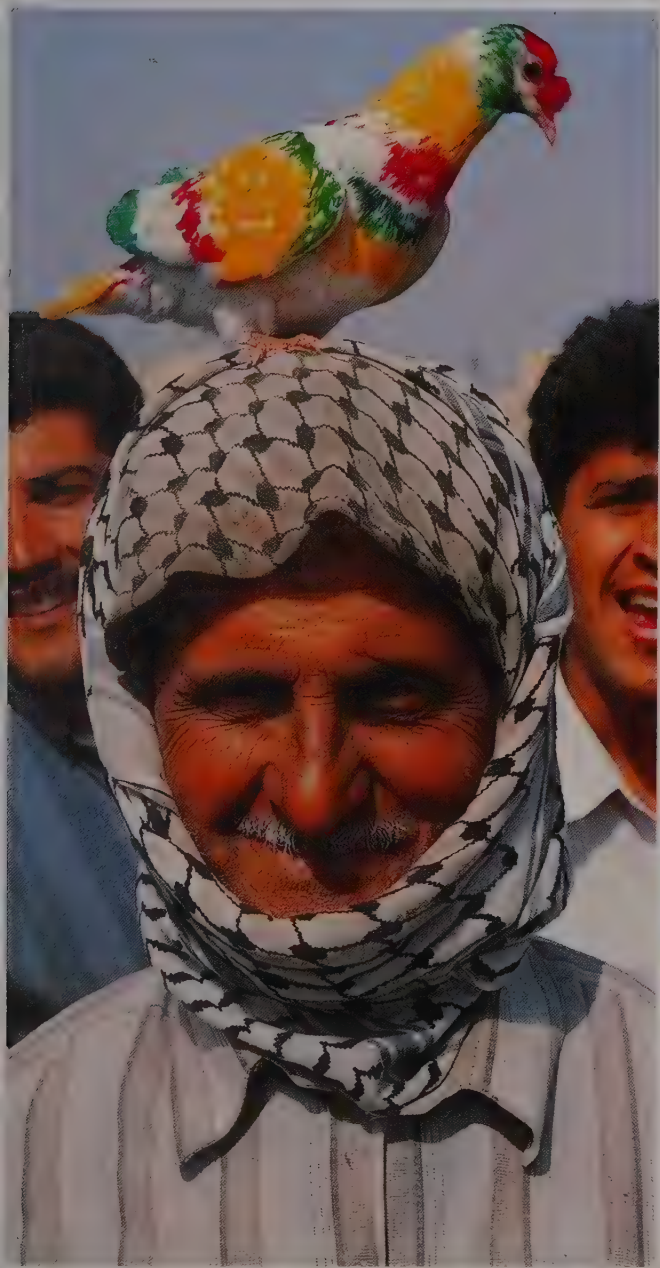
Les chrétiens

La Syrie a vu naître le christianisme primitif, implanté dès le I^{er} siècle. Les chrétiens

syriens ne sont pas des arabes récemment convertis, ils sont les fils de ces tribus arabes qui accueillirent les disciples du Christ. Très tôt acquis au message, livré dans leur langue, l'araméen, les chrétiens sémites appelés syriaques sont les héritiers les plus directs des communautés formées autour du Christ. Elles sont à l'origine de l'expansion missionnaire de l'Église vers l'est, jusqu'aux Indes, et en Chine dès le VII^e siècle. Le siège de leur patriarcat se trouve à Antioche.

A l'Indépendance, les chrétiens représentaient 400 000 habitants sur un total de 2,8 millions de Syriens. Plutôt bien placés dans la pyramide sociale, ils aspirent à participer à la vie politique. Ils contribuent aux mouvements intellectuels de la « nahda » et se font les instigateurs de l'idée d'Etat-Nation. Mais les nationalisations et le virage idéologique faisant de l'Islam le vecteur de l'arabisme, autour des années soixante, ont pour effet une forte émigration des chrétiens vers le Liban et l'Occident.

Le « mouvement de redressement » du général Assad, entrepris depuis 1970, encourage le retour de ces émigrants. Cette politique a peu d'effet, bien que la situation des chrétiens soit normalisée et que la libéralisation de l'économie rende sa place à une communauté très présente dans les activités industrielles et commerciales, ainsi que dans les professions libérales et intellectuelles. Aujourd'hui, le million de chrétiens se repartit dans diffé-



rentes régions du pays, Alep en compte 15 %. Les Grecs orthodoxes, les Grecs catholiques et les Arméniens forment la majorité des chrétiens de Syrie. L'État leur reconnaît un statut personnel leur permettant d'être soumis à leur propre juridiction dans la sphère du droit privé (mariages, successions...). Les Églises gèrent une quarantaine d'écoles privées où se forme

une partie de l'élite, toutes confessions confondues. Ces lieux d'enseignement représentent les derniers centres de diffusion de la langue française.

*Ci-dessous :
célébration d'un baptême grec orthodoxe
au couvent de Seydnaya.*

« Une mosaïque byzantine »

Dès le IV^e siècle, le christianisme est traversé par des controverses théologiques et par une volonté d'indépendance vis-à-vis de Byzance. Il en résulte, malgré le concile de Chalcédoine en 451 qui tente de mettre fin aux tensions, une diversification des Églises dans leur formulation théologique et leur liturgie. De là naîtront des rites nationaux ou culturels qui perdurent aujourd'hui : byzantin, arménien, syriaque, chaldéen, maronite, copte...

De plus, Rome, séparée des Églises d'Orient depuis 1024, entreprendra plusieurs tentatives pour se rattacher certaines de ces branches dissidentes. Le régime des Capitulations, à partir du XVI^e siècle, et les efforts des missions religieuses européennes aboutiront au XVIII^e siècle à la reconnaissance de l'autorité pontificale par certaines des Églises d'Orient. Elles conservent néanmoins leur liturgie sous

l'autorité de leur patriarche. Ce sont les Églises grecque catholique, arménienne catholique, syrienne catholique (jacobite). Les Chaldéens, également placés sous l'autorité de Rome, sont issus d'une fraction de l'Église nestorienne. Les Églises catholiques comptent aussi les fidèles maronites et latins. Les Églises orthodoxes, les plus importantes en nombre de fidèles, rassemblent, quant à elles, les Églises grecques orthodoxes, syrienne orthodoxe (syriaque), arménienne orthodoxe et assyrienne (nestorienne). Si l'on ajoute quelques milliers de protestants, on répertorie onze Églises en Syrie. La célébration de Pâques rassemble certaines d'entre elles lorsque les fidèles d'Alep ou de Damas parcourent la ville, reliant une église à l'autre, le jour du Jeudi Saint. Les liturgies chantées sont portées par des chœurs aux voix si pures qu'elles transportent aux origines d'une terre qui a vu naître de si nombreuses tentatives de l'homme pour s'élever.





Les Arméniens

Leur appartenance au christianisme se double d'une spécificité linguistique et ethnique. L'origine confessionnelle de la communauté remonte à l'époque byzantine. Mais c'est à la suite des massacres du début du siècle perpétrés par les Turcs, en réponse à la montée du mouvement nationaliste, que la Syrie recevra la diaspora arménienne. Les réfugiés sont accueillis par toute la population, principalement à Alep et sa région. Rapidement, les Arméniens trouvent leur place, en se spécialisant dans certains secteurs économiques, à l'exclusion de l'Administration dont l'accès leur était fermé du fait de leur méconnaissance de la langue arabe. Aujourd'hui, certains quartiers des grandes villes concentrent ces activités où ils excellent. Les rues sont chargées de panneaux où l'écriture arménienne s'affiche, annonçant leurs renommées dans la bijouterie, la mécanique et l'artisanat. Très peu ont rejoint le sol natal, l'actuelle l'instabilité de leur région d'origine ne leur accordant aucunes garanties. Près de 200 000 Arméniens vivent en Syrie en bonne intelligence avec le reste de la population en cultivant cependant leurs spécificités. Dans la région d'Alep, leur apport à la cuisine rend leurs tables très prisées par les gourmets qui affluent dans les nombreux restaurants tenus par les membres de cette communauté.

Aujourd'hui, de nombreux Kurdes conduisent les taxis de la capitale ou d'Alep.

Les Kurdes

Ce peuple sans État, de langue indo-européenne, se répartit sur un territoire à cheval sur l'Irak, l'Iran, la Turquie et la Syrie. Les Kurdes forment, avec les Arméniens, la minorité ethnique la plus importante de Syrie. Ils représentent 9 % de la population groupés essentiellement sur les frontières nord et nord-est. Certains habitent les grandes villes, installés par les Ottomans formant comme une garnison qui veillait à la sécurité de la province. Descendant des montagnes du Taurus, les tribus kurdes assumaient, traditionnellement, une activité de semi-nomades moutonniers et rencontraient en Haute Djézireh les tribus arabes chamelières en transhumance. Aujourd'hui de nombreux Kurdes conduisent les taxis de la capitale ou d'Alep. Ce peuple de montagnards conserve la fierté de compter parmi les siens le héros Salah ed-Din, le vainqueur des croisés en Syrie. Figure héroïque, il est cité comme une figure emblématique du panthéon national syrien.

Juifs, Tcherkesses et Ismaéliens

Une communauté juive est installée en

1965

Syrie depuis plus de 2000 ans. Depuis la levée de l'interdiction qui était faite aux juifs de quitter le pays, les départs se sont accélérés confirmant une courbe descendante initiée depuis le début du siècle. En effet, la communauté comptait 50 000 âmes dans les premières décennies, 30 000 en 1943 et jusqu'aux dernières mesures adoptées en leur faveur, en 1992, ils étaient environ 4 000. Ils représentent un enjeu important du conflit israëlo-arabe. Jusqu'à présent, la plupart des élèves qui ne suivent pas l'enseignement public sont scolarisés dans des écoles dispensant un enseignement en hébreu et en arabe financé par les crédits de l'État et les dons des associations de la communauté. Ils sont regroupés pour la plupart à Damas et à Alep qui comptent quatre de leurs écoles, ainsi que dans la Djézireh.

Les Tcherkesses ou Circassiens, musulmans du Caucase, émigrent dans l'Empire ottoman afin de fuir l'avancée russe en Asie. Ils sont utilisés par la Sublime Porte pour maintenir l'ordre dans les régions où les sujets chrétiens risquent de s'insurger contre le pouvoir. Ils sont alors installés sur les hauteurs du Golan. Aujourd'hui, il est difficile de les dénombrer, la question n'a peut-être plus de sens tellement ils sont intégrés dans la société syrienne.

Enfin, le pays compte une communauté d'Ismaéliens, principalement implantée près de Salamiyyé. Issue du chiisme, leur doctrine ésotérique a alimenté des mou-

vements philosophiques et politiques comme ceux des quarmates ou des fatimides, fondateurs d'empires et de la ville du Caire. Considérés comme hérétiques, ils étaient pourchassés par les musulmans comme par les Francs. Sous le commandement du « Vieux de la Montagne », au XII^e siècle, ils défendent quelques places fortes et commettent des crimes sur commande. Ils seront nommés par les chroniqueurs croisés « assassins », déformation du mot « hashishin » attribué aux fumeurs de haschisch. Actuellement, ils répondent à l'autorité de leur chef, l'Agha Khan, nommé en Perse, reconnu comme descendant des califes fatimides et incarnation de la divinité.

*Ci-dessous : bédouins à Abou Kamal.
Ci-contre : le souk favorise
la coexistence de toutes
les composantes de la société.*





1960
67

la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.

Culture et art de vivre

La vieille ville d'Alep, un modèle exemplaire de la médina arabo-musulmane

De Marrakech à Jedda, de Séville à Damas, un modèle de ville s'est élaborée au cours des siècles. Loin du dédale décrit par les Occidentaux, la ville historique arabe correspond à une élaboration cohérente avec le mode de vie de ses habitants. La « mdiné » d'Alep est un des plus grands ensembles conservés dans une ville moderne, la majorité du bâti a été construit entre le XV^e et le XVIII^e siècles. Parcourir ses vieux quartiers vous plonge dans la lecture des principes qui régissent les espaces des villes de l'aire arabo-musulmane.

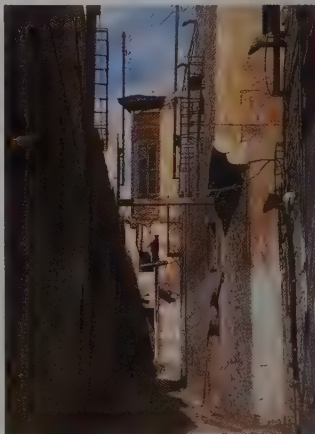
Une caractéristique fondamentale ordonne la séparation des espaces centraux et des quartiers résidentiels, il s'agit de la distinction entre le domaine public et le domaine privé ou communautaire. Le centre accueille les activités commerciales, mais aussi l'espace religieux et celui du pouvoir tandis qu'il exclut l'habitat. Ce contraste est également perceptible dans les variations d'« ambiances ». A l'animation, l'effervescence, le mélange bigarré des populations, la mixité... s'opposent calme, atmosphère feutrée et familiale des ruelles et impasses, parfois couvertes. Les maisons à terrasses sont préservées du monde extérieur par des façades aveugles ouvrant sur une large cour intérieure. Celle-ci est agrémentée d'un bassin et parfois d'un puits bordé de jasmin et d'agrumes. Un treillis de vigne apporte l'ombrage. Cet intérieur voluptueux rompt avec la pierre nue, austère, d'un extérieur aux lignes géométriques. A Alep, une centaine de demeures ou de palais sont insérés dans un ensemble plus modeste. Certaines

maisons sont dotées d'un iwan, pièce voûtée ouverte sur la cour souvent richement décorée de dallage en pierre polychrome. Lorsqu'elles possèdent des ouvertures extérieures, les façades sont prolongées par des kiosques supportant des moucharabiehs en bois. Le quartier, souvent isolé du reste de la ville par des portes, est modelé sur les fondements de la société arabe : les liens familiaux ou communautaires, où se côtoient riches et pauvres. On y trouve des équipements de « proximité » : commerces, écoles coraniques, mosquée, fontaine, hammam...

L'espace commercial est le domaine du souk, lieu d'échanges et de contacts avec l'extérieur. A Alep, un axe central, hérité de la ville hellénistique traverse le souk de la porte Antakiya jusqu'à la citadelle. De part et d'autre, les ruelles sont bordées d'échoppes et concentrent les activités et les services. Cet ensemble comprend les qayysariyas, ateliers de fabrication artisanale et les khans destinés au commerce de gros ou à l'hébergement des étrangers ; ils sont signalés par des portails monumentaux. Les souks sont spécialisés, le regroupement favorise la comparaison et le marchandage. La valeur des produits proposés détermine l'emplacement des boutiques : il est hiérarchisé, en fonction de la proximité avec la mosquée.

L'espace du religieux s'ordonne autour de la grande mosquée où la umma, la communauté des croyants, au-delà des cli-

Maisons traditionnelles de la vieille ville d'Alep.







Architecture et décoration intérieures d'une maison.

vages sociaux, converge pour la prière du vendredi. Les oulémas y dispensent un enseignement religieux, ainsi que dans les madrasas situées dans un espace proche. Hammams et fontaines s'insèrent dans le tissu de ruelles à proximité des mosquées. L'ensemble de la ville est entouré de remparts, percés de portes (Alep en possède cinq remarquablement bien conservées). Elle est dominée par la citadelle où réside le pouvoir.

En continuité avec la tradition

La vieille ville d'Alep, aujourd'hui classée « Patrimoine mondial » par l'Unesco, fait l'objet de réhabilitations financées par des fonds allemands et koweïtiens. Localement, des associations gèrent des projets qui permettent autant l'amélioration des services de base à la population que la restauration des monuments. Le dynamisme des habitants et du commerce contribue également à l'amélioration des espaces. Les caravansérails sont rénovés, adaptés à de nouveaux besoins. Ils évoluent avec l'activité qui s'y investit. Cette vitalité, ainsi que la prospérité du centre ancien, semble être le meilleur garant, comme le réel moteur de la transmissions du patrimoine.

D'ailleurs, même si la ville d'Alep s'est étendue, son extension ne s'est pas réalisée aux dépens de la ville ancienne mais plutôt dans son prolongement. Ce passé

très actif dessine un art de vivre en perpétuelle création. Il emprunte à la tradition, en inventant une modernité originale et adaptée à ses usages. Le plan des appartements modernes s'inspire de celui de la maison traditionnelle : un vestibule aveugle remplace la cour, sur lequel s'ouvrent d'un côté les pièces de réception, de l'autre les parties privées. Une disposition particulière d'entrées et de portes préservera l'intimité de la famille du regard d'un visiteur imprévu.

Les panneaux signalant des cabinets de médecins ou d'avocats, de mécaniciens, ou de photographes, regroupés dans certaines parties de la ville, perpétuent la tradition de spécialisation du souk. Des rues plus fréquentées par les hommes, de par leurs activités, côtoient d'autres espaces qui s'adressent majoritairement à une clientèle féminine. Aucune loi explicite ne régit ces pratiques, mais une culture du quotidien établit des lieux distincts, pôles attractifs pour telle ou telle catégorie. Cependant le souci des apparences et de la respectabilité opère un clivage important entre le dedans et le dehors. Hors du regard d'autrui, c'est le temps où l'on peut s'abandonner à son humeur, mais aussi celui d'une tendresse très vive dont les manifestations seraient inconcevables devant témoin.

Une sociabilité infatigable

Les systèmes traditionnels de solidarité fonctionnent de façon remarquable. L'individu ne souffre pas de l'isolement ; il est toujours inséré dans un tissu de liens familiaux, de voisinage, à l'intérieur du quartier ou du fait de ses appartenances confessionnelle ou professionnelle.

Cette richesse des réseaux compense d'autres carences, notamment celle d'un système public de prise en charge insuffisant (logement, santé). Leur mobilisation à différents niveaux permet à quiconque de trouver la voie d'une solution. Une véritable culture des relations fait de chaque entreprise l'occasion d'augmenter un système d'échanges et de consolider des liens. Quelle que soit la transaction, elle est d'abord le support de relations entre individus ou groupes. D'ailleurs, elle s'accompagne d'un ensemble de situations qui enrichissent les connaissances : visites, conversations, dettes ou services rendus réactivent des liens et entretiennent des réciprocity. Les soirées se passent en visites faites ou rendues, sans préavis obligatoire. Les hommes sortent seuls ou partent en famille avec les enfants. À la maison, ou dans une échoppe ou un bureau, toute visite est un rite pour saluer, complimenter, échanger les nouvelles. L'accueil est chaleureux, même au plus importun. On réitère des paroles de bienvenue, ponctuées de paroles de bénédiction. Et il serait inconvenant d'aborder trop vite le motif de la visite. La venue d'un hôte entraîne le déploiement de ce que l'on a de mieux : du café amer, ou du café turc, du thé bien sucré, des « gazeuses », des pâtisseries fourrées de pistaches ou de noix... tout est offert avec grâce. Le visiteur honore ses hôtes, son contentement renforce les liens.

Dans une culture façonnée par le commerce, les échanges, notamment d'informations, sont déterminants. Établir des contacts, utiliser des relais, élargir ses ressources par des alliances... constituent les nécessaires savoir-faire d'une existence sociale qualifiée par l'appartenance à des réseaux de relations. D'ailleurs, le marchandage ou la négociation ne sont-ils pas l'exemple d'une forme de contact qui

déjà nécessite l'engagement des individus en présence ?

En Syrie, l'insécurité est une notion presque inconnue. La criminalité ou le vol sont exceptionnels. Chacun est responsable de tout le monde. Et si une altercation éclate entre deux personnes, le ton montera si haut comme un appel à témoin, qu'il se trouvera toujours de sages conciliateurs pour s'interposer. Un art de la médiation, de la négociation, honore ceux qui témoignent de ces qualités.

Femmes syriennes

La solidité des liens évoqués plus haut repose pour une grande part sur l'importance de la famille. Et si ce domaine est habituellement la vocation première de la femme, celle-ci possède, en Syrie, la possibilité d'investir d'autres sphères.

L'honneur et la honte

Traditionnellement, à l'honneur de l'homme, répond la honte ou la pudeur de la femme. L'honneur oblige l'homme à défendre son sang en prouvant sa capacité sexuelle par la procréation, mais aussi sa capacité à tenir parole et à se protéger lui-même ainsi que son groupe. La femme porte l'honneur, elle en est dépositaire ; elle peut l'entacher mais elle n'est pas capable de le défendre. La honte des femmes répond à l'honneur des hommes, elle se manifeste par une attitude de retrait ou de détour, qui signifie la pudeur.

Jeans, voile, et treillis militaire

Ainsi il est établi que la conduite d'une femme détermine sa réputation et l'honneur familial. Mais les limites de la décence sont fluctuantes. Sur le plan vestimentaire, tout un nuancier d'attitudes révèle la diversité des citadines : du décolleté, pas trop plongeant, à la gabardine couvrante aux tons ternes, associés à une jupe pas trop courte, ample ou serrée, souvent fleurie, en passant par le jean pas trop moulant... la présence des femmes dans la ville offre un éventail de la pluralité des comportements. Ici lorsqu'il est utilisé, le foulard se porte bien souvent avec une coquetterie non démunie d'un brin de zèle. Il peut être blanc ou bariolé, il entoure parfois un visage discrètement maquillé. Un paradoxe peut être noté : le port du foulard se répand proportion-



nellement à l'accès des femmes à des sphères autrefois réservées aux hommes. Dans les grandes villes, les jeunes, filles et garçons mélangés, fréquentent des cafétérias, des salons de thé ou des fast-food. Le port du foulard est plus fréquent que lors des dernières décennies mais les femmes sont aussi plus nombreuses à investir des domaines publics : les lieux de travail, l'université... Et il est courant de croiser des lycéennes qui, pendant la période scolaire dévolue à l'entraînement militaire, associent le foulard au vêtement kaki. D'ailleurs, passé le seuil de l'école, il doit être retiré. Les femmes désireuses de marquer leur appartenance à la tradition sont vêtues d'un ensemble noir très couvrant, comprenant un voile et des bas opaques. Le statut des femmes diffère d'une situation à l'autre : certaines mettent un point d'honneur à renforcer les exigences de la tradition, d'autres, à qui les études ont fait entrevoir d'autres horizons, s'impatiente d'une plus grande ouverture mais restent hantées par le mariage et finalement s'épanouissent dans leur maison tandis que certaines d'entre elles exercent un métier et voyagent à leur gré.

D'abord mère

Souvent on désigne une femme à travers son fils aîné « mère d'Ibrahim », « mère de Iyad »... L'arrivée d'un enfant est un événement pour la famille et le quartier, il établit la femme dans son rôle véritable. L'enfant sera choyé et bénéficiera de l'in-

dulgence et de toute la tendresse du gynécée jusque vers 7 ans, l'âge de raison, où il apprendra les codes de conduite de la vie en société.

L'âge moyen du mariage se situe autour de 22 ans pour les filles et 26 ans pour les garçons. Souvent les femmes de l'entourage du garçon (mère, tantes, voisines...) l'incitent à rencontrer des jeunes filles de leur connaissance susceptibles de lui correspondre. Les mariages sont souvent « arrangés » par les familles. Même si les futurs époux se sont choisis – et les études favorisent les rencontres « spontanées » – il est tout de même préférable que cette union rapproche aussi les familles de façon opportune et harmonieuse.

Alors que le taux de mortalité a été divisé par 3 en 40 ans, le taux de natalité est resté stable avec une moyenne de 7 enfants par femme. La pratique de la contraception concerne 30 % des couples. Alors que le divorce atteint 7 % des mariages, la polygamie est quasi inexistante (2 % des ménages).

De l'école au travail

Les filles ont largement bénéficié des efforts de l'État en matière de scolarisation. De plus, L'union des femmes syriennes, contrôlée par le parti Baas, a fait un réel effort d'alphabétisation dans les campagnes et les quartiers populaires en organisant la formation des adultes. Les femmes représentent 60 % des effectifs du secondaire contre 20 % au début des années soixante. L'enseignement est



mixte jusqu'au secondaire. A l'université, elles représentent plus du quart des effectifs et s'orientent également vers des disciplines comme la médecine ou le génie civil. L'emploi des femmes progresse dans tous les milieux, elles représentent 12 % des actifs et 15 % du secteur public. Les familles modestes qui ne disposent pas d'autres ressources investissent dans l'éducation pour sortir leurs filles de leur condition, alors que les jeunes filles issues de milieux plus favorisés utilisent les diplômes comme facteur de valorisation sociale. Cependant, elles découvrent la double journée et la contrainte du travail lorsque bien souvent elles occupent des emplois d'ouvrières en usine ou à la maison. Et lorsqu'elles sont institutrices ou fonctionnaires, leur maigre salaire, n'étant pas à la mesure de leur qualification, leur laisse un goût amer.

Une sensibilité orientale : le tarrab

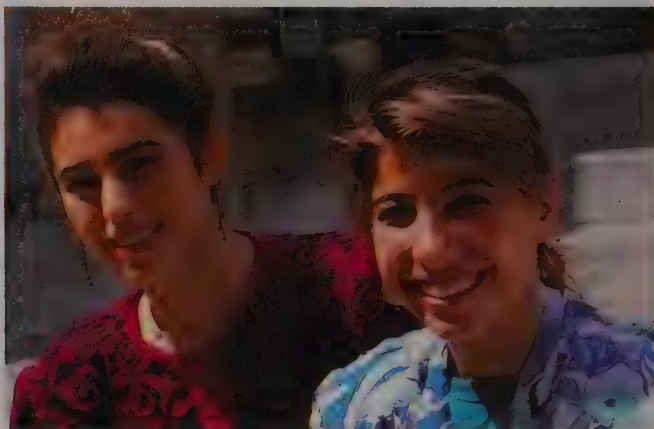
Le tarrab serait ce sentiment, si difficile à traduire, qui émane d'une expérience de la sensibilité du cœur et qui fait naître l'émoi.

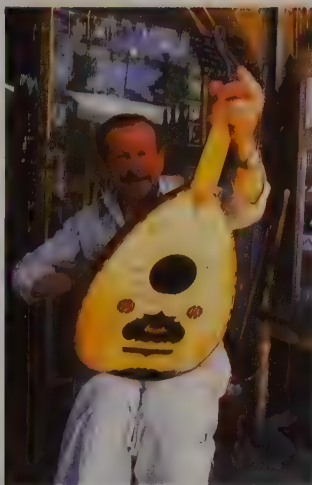
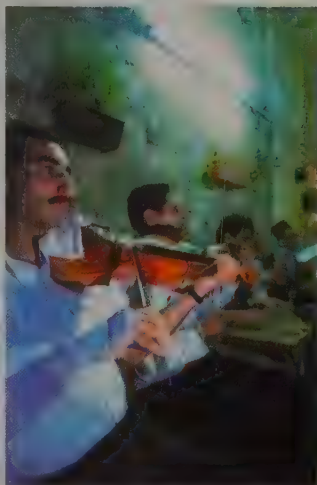
L'émotion artistique, qu'elle naisse de la

musique ou de la poésie, conduit à un jeu subtil d'échanges entre l'œuvre et son spectateur. Celui-ci ne peut rester étranger, il est envahi par cet état de trouble où tous les sens agissent comme des euphorisants. Cette sensation de joie, d'extase, est recherchée par les soufis : ils pratiquent un rituel de transe provoquée par la musique, le chant ou la danse, qui les arrachent à ce bas monde dans une union mystique. Ils répondent à la prescription de l'Islam d'être témoin de l'Unité divine. Là où art et connaissance convergent, la contemplation de la beauté révèle l'insondable réalité du divin. Et cette ivresse, non exclusive aux membres des confréries, transporte l'amateur de musique, envoûté par les arabesques et les spirales que forment les notes. Cette expérience est aussi partagée par l'auditeur de poésie. Le désir de l'union, le bonheur de l'effusion rêvée se mêlent à l'impossible, à l'inassouvi, au tragique de la séparation et à la lancinante nostalgie de l'être aimé. Les poèmes d'amour sont souvent prétexte à l'union mystique, alors que le vin symbolise ce trouble angoissant et délicieux que les Arabes nomment tarrab.

En Syrie, la formation instrumentale traditionnelle appelée takht est composée de quatre ou cinq instruments : l'initiateur en est le ud, ou luth à manche court ; c'est lui qui ouvre le morceau et prépare l'ambiance. Il est l'instrument privilégié de l'improvisation solo, il accompagne le chanteur. Le son est grave et, de tous les

Grâce aux efforts de l'État en matière de scolarisation, les filles représentent plus d'un quart des effectifs à l'université.





instruments qui composent l'ensemble, il est le plus proche de la voix humaine et, peut-être pour cela, celui qui provoque le mieux le tarrab. Le qanun (sorte de cithare), le nay (flûte de roseau), le daff (tambour) complètent l'orchestre auquel s'ajoute, depuis le siècle dernier, le violon. Les villes de Damas et surtout d'Alep se distinguent par une tradition musicale originale. La tradition aleppine se reconnaît aisément : elle repose sur des suites appelées waslas qui datent de plusieurs siècles. Les modes de son répertoire, ainsi qu'un sens particulier de la rythmique, la

Une riche tradition musicale.

rendent allègre et inspirée par la joie. Des compositeurs ou des interprètes contemporains puisent leur inspiration à la source de cette veine. À Alep, les noms de Quadri Dallal, de Nuri Iskendar ou de Sabri Mudallal, muezzin de la mosquée Omeyyade d'Alep qui interprète un répertoire profane et sacré, insufflent la vie à cette tradition tandis que vibre leur auditoire conquis. À Damas, Abd al-Salam Safar emplit son nay d'un souffle de mystère et le répand au-delà des frontières du monde arabe. Le savoir du musicien s'élabore en miroir du maître, celui-ci joue et rejoue le morceau. Et par imprégnation et à force d'imitation, l'oreille du disciple s'affine. Cependant, aujourd'hui, la formation musicale passe aussi par le conservatoire et l'apprentissage par la lecture de la partition. Mais, même si la variété orientale s'échappe des vitrines des magasins de cassettes et se répand en mélodies édulcorées, les grandes occasions ou les fêtes familiales ne peuvent se passer d'un orchestre traditionnel s'honorant de la présence d'un joueur de luth de renommée. Alors, la magie s'opère et le cercle formé autour du chanteur et du joueur de luth participe intimement à l'aventure de l'improvisation.



La cuisine, les cafés, les restaurants

La cuisine syrienne appartient à la grande famille moyen-orientale : elle montre des ressemblances avec la cuisine libanaise ou turque. Enrichie des influences méditerranéenne, anatolienne et perse, elle s'est peu modifiée depuis le XVIII^e siècle. Alep, plus cosmopolite que Damas, propose une cuisine à la carte plus variée. Le blé est la base de l'alimentation, sous forme de boughour (blé concassé) ou de pain sous forme de fines galettes que la

Une culture où la sociabilité est au cœur d'un art de vivre.

duits sont choisis et merveilleusement installés à l'intérieur des bocaux en une association colorée et appétissante. Des liqueurs, des confitures et des sirops de pétales de roses, de fleurs d'orangers, d'agrumes, d'abricots ou de mûres... flattent le palais de leurs délicieux parfums. L'art de la cuisine orientale réside dans la dextérité des mains qui transforment les aliments. Ils sont hachés, pilés, fourrés, enveloppés... les légumes ou les viandes sont farcis ou préparés en pâte ou en chaussons, associés subtilement aux épices. Mais la cuisine familiale est de plus en plus réservée au repas du soir, aux invitations et aux jours de fête. La ville offre de nombreuses possibilités



main utilise pour prélever certains mets. La cuisine à la maison demande de longues préparations. Les femmes pratiquent un véritable art de la conserve : les produits sont séchés (piment, poivron, menthe), conservés dans de la saumure (fromage frais, feuilles de vigne) ou bien les légumes sont préparés avec de l'eau salée et du vinaigre et seront servis en condiments (betterave, carottes, radis...). D'autres, comme les artichauts, les olives ou les aubergines, sont additionnés d'huile. Ces compositions suggèrent toujours la fraîcheur et peuvent contenir jusqu'à soixante ingrédients. A leur vue le goût se met en éveil : les plus beaux pro-

de restaurants ou de gargotes pour manger sur le pouce, s'installer à table dans une ambiance populaire ou plus distinguée, ou même pour grignoter auprès de l'étal d'un marchand ambulant.

La cuisine n'est pas aussi élaborée qu'à la maison : un menu de base se compose de mezzé (hors-d'œuvre) et de viande grillée accompagnée de boughour ou de frites. Les mezzés sont si variés et abondants qu'ils sont souvent suffisants.

La viande est proposée sous forme de brochettes. Si elle est hachée, elle est nommée chich kebab pour l'agneau, ou chaqf méchwi, si elle est en morceaux, et chich taouk pour le poulet. Également toute une

variété de grillades : côtelettes, steak, foie, ainsi que des boulettes de viande frites mélangées à de la mie de pain, de l'oignon, de la menthe, appelées kofte. Certains restaurants populaires proposent aussi des plats cuisinés : ragoûts de viande, kebbé en sauce, poulets aux aubergines...

Le fromage, jubné, se consomme plutôt au petit déjeuner accompagné d'olives ou en entrée sous différentes formes.

Les pâtisseries du centre-ville débordent de tentations présentées en pyramide sur de vastes plateaux circulaires. Elles sont fourrées de pistaches, ou composées à partir de pâte d'amande, souvent à base de miel ou de fleur d'oranger. On les

compose les produits entre eux ou les associe à des éléments artificiels : bouquets fluo en plastique translucide, cartes postales de Palmyre, pompons de laine colorée, miroir... rien n'est trop beau pour susciter l'envie !

Sur le pouce, on peut se régaler de falafel, boulettes frites de purée de pois chiches servies dans une galette de pain avec quelques condiments. Les gargotes de foul situées plutôt dans les souks de quartiers, dans une ambiance animée, proposent dans de grandes marmites de cuivre des fèves bouillonnantes préparées à l'huile d'olive, au cumin, citron et à l'ail. Entre les plateaux de mezzé et de kebbé, le cœur de la Syrie s'anime dans les cafés



déguste tout au long de la journée dans les salons de thé, tout comme les glaces ou les crèmes aux amandes recouvertes de pistaches pilées. Les fruits confits, en particulier les abricots fourrés, ont fait la renommée de Damas ou d'Alep dans tout le Moyen-Orient. On trouve aussi l'hiver de délicieux flans chauds à la crème et à la fleur d'oranger auprès des marchands de rues. Ceux-ci ont chacun leur spécialité. Ils offrent aussi des boissons : le sous (jus de réglisse), le tamar hindi (décoction de dattes), divers jus ou cocktails de fruits. Les étalages « baroques » des marchands ambulants sautent aux yeux du promeneur. Un art de la mise en scène agence,

et restaurants. L'arak, « le lait de la lionne », alcool anisé consommé pur ou dilué dans de l'eau, accompagne les débats éternels ou l'évocation des vertus des Anciens qui habitent les contes populaires : la mansuétude du calife Omar, la bravoure de Saladin ou la gloire de Haroun al-Rachid. Pour les plus sobres, on peut agrémenter son repas de laban, lait caillé qui, grâce à son acidité, accompagne bien la viande. A la fin du repas, le cliquetis des tasses entre les mains du marchand de café ambulant tinte autour des tables. Cet arôme concentré et parfumé par la cardamome se déguste en quelques gouttes versées en fond de tasse.

Les cafés regroupent, soit les joueurs d'échecs, soit les poètes, musiciens ou intellectuels qui s'animent autour de la question du jour, soit les ruraux venus pour la journée bénéficier des services de la ville. La compagnie est vive et la clientèle souvent fidèle.

En été, les restaurants se déplacent pour profiter de la fraîcheur des alentours des villes. Les tables occupent d'immenses terrasses. L'abondance de l'eau est toujours signifiée par des bassins, ou de cascades aux décors de roches artificielles ou de néons, témoins de l'imagination foisonnante suscitée par le précieux élément. Parfois même, une piscine ouverte la journée accueille le soir les reflets des tables installées tout autour. Les jasmins et orangers agrémentent cette évocation d'une nature généreuse, alors que les orchestres de variétés orientales entraînent de leurs mélodies sans fin les danseurs envoûtés. A Damas, des dizaines de terrasses longent le Barada; fumeurs de narghilé, solitaires au regard éloigné, joueurs de trictrac, familles nombreuses s'adonnant au plaisir de se retrouver et de

goûter le temps qui passe.

Ceux, plus modestes, qui n'auraient pas le loisir de s'installer à une table, partent en compagnie de la famille sur le triporteur pour pique-niquer dans un coin de fraîcheur ou de verdure. Le vendredi, les périmètres de sorties de villes, bordés d'arbres, sont envahis de ces familles venues avec tout le nécessaire pour le méchoui, le thé et le narghilé. Assis sur des nattes, la journée passe en jouant au trictrac dans la bonne humeur des enfants, et, le soir, les cortèges de triporteurs ramènent à la ville poussiéreuse les promeneurs, le cœur en paix chargé de cette chaleureuse convivialité. Le jardin public est également très fréquenté : on se croise, on se frôle, on s'observe en grignotant du pop-corn ou des graines de pastèques. On prend alors la mesure d'une ville habituée à voir vivre ensemble toutes les composantes de la société.

Marchand ambulant de jus de réglisse à Souss.

Pages suivantes :

scènes quotidiennes au souk d'Alep.

Visages multiples d'une société plurielle.

Les principaux mezze

Homos : purée de pois chiche, ail, huile d'olive, crème de sésame

Moutabal : caviar d'aubergines mélangées au yaourt

Mouhamara : purée de tomates et de piment parfumée aux herbes et cumin, avec des noisettes, des noix et de la grenade

Fattouch : salade de crudités servies avec herbes et croûtons grillés

Warak, Yalanji : feuilles de vignes farcies

Tum : mousse d'ail

Kebé Nayé : tartare d'agneau aromatisé et mélangé à du blé concassé

Nekkaat : cervelle d'agneau chaude ou froide

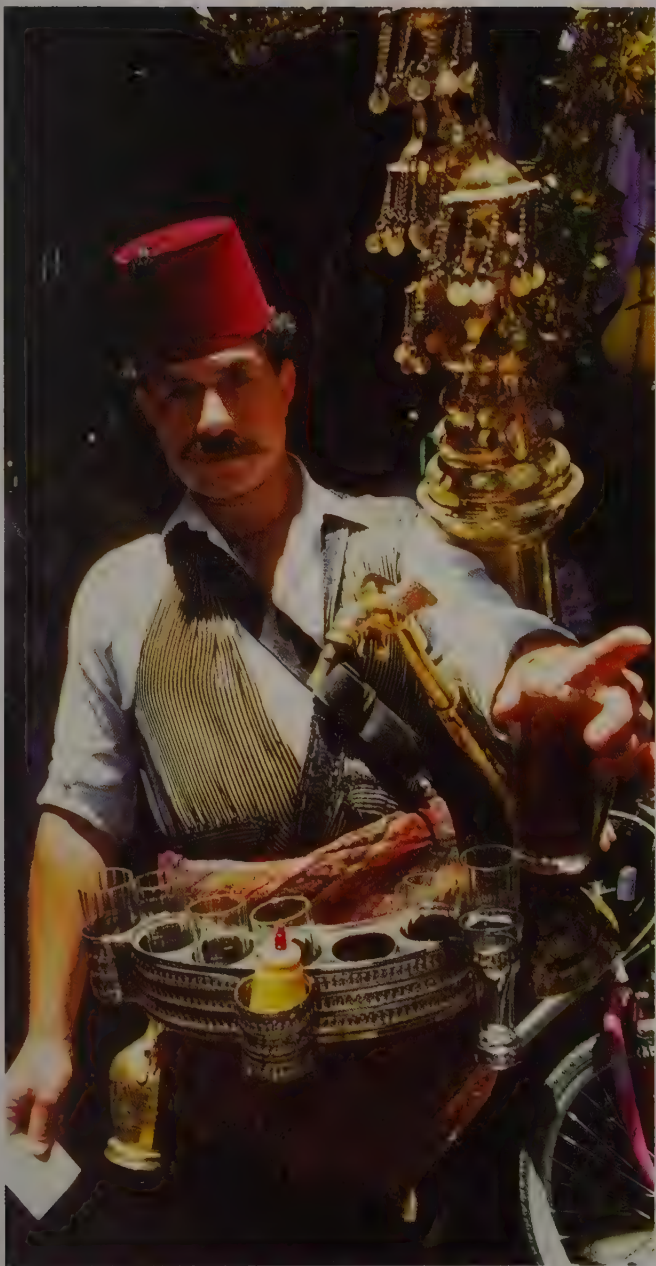
Kebbé : boulette frite de blé concassé, aromatisée et fourrée de viande hachée (il en existe autant de sortes que de cuisiniers)

Beurek : feuilleté de fromage

Chinklich : boule de fromage plus ou moins vieux, écrasé dans une salade de tomates et d'oignons

Bastorma : viande de bœuf séchée au paprika







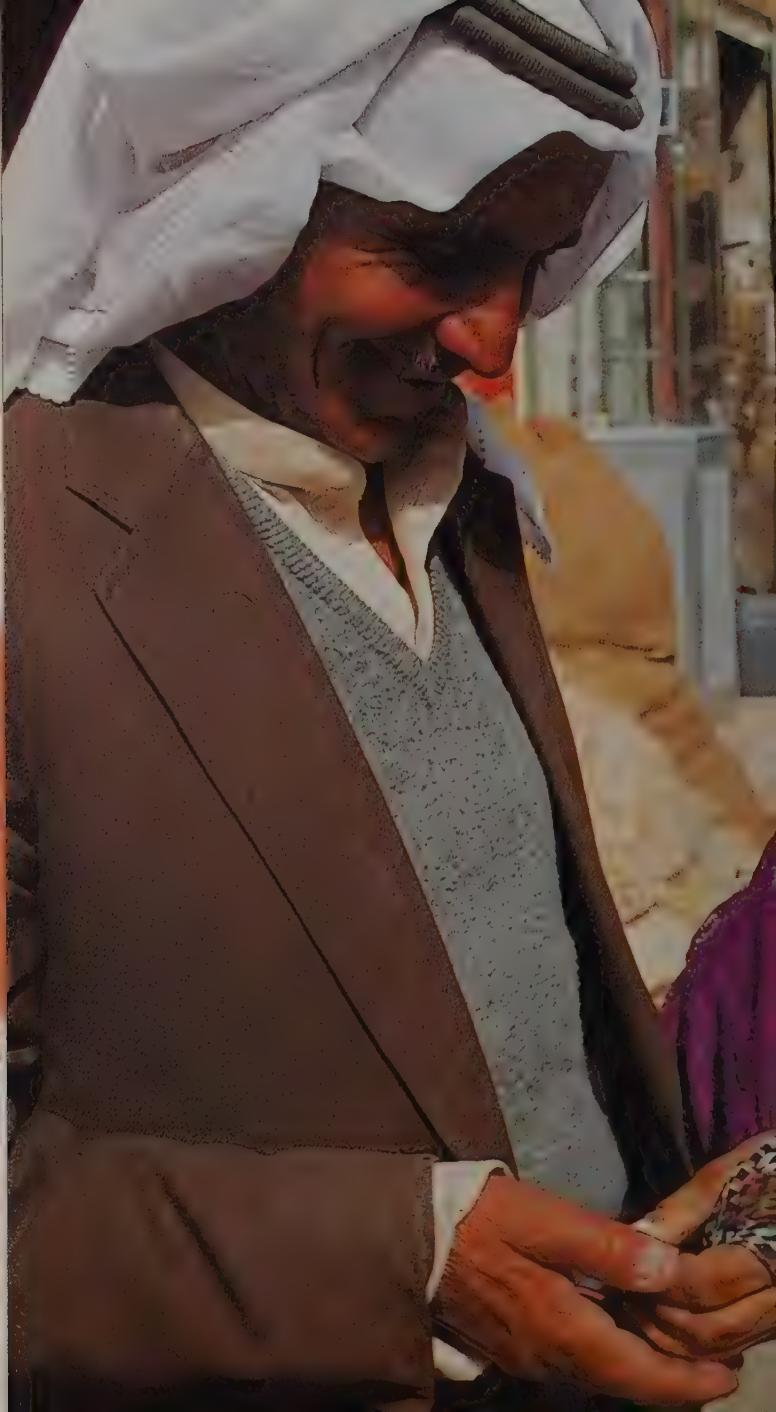
















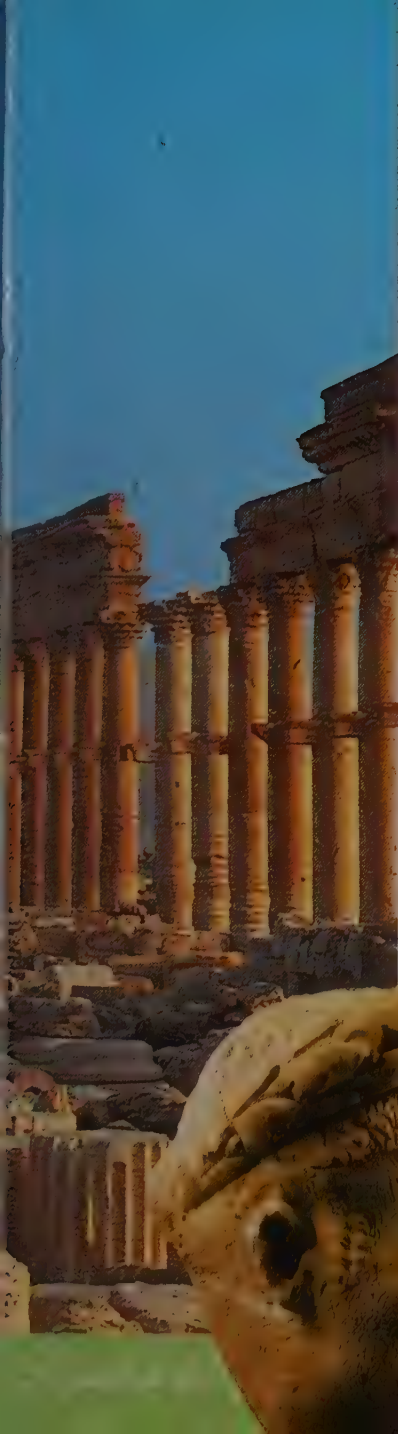








Temple of Bel, Palmyra - Temple of Bel, Palmyra - Temple of Bel, Palmyra



LIBANAIES

Damas.

Le sud.

Le désert.

L'Euphrate.

La Djézireh.

Alep.

Au nord d'Alep.

Au sud d'Alep.

Le littoral.

L'Oronte.

Les villages

du nord.

Portrait géographique

Les frontières de la Syrie, datant de l'époque coloniale et du partage de la région par les grandes puissances, ne recouvrent pas toujours des entités cohérentes. La frontière nord la sépare de la Turquie en coupant le pays du Taurus et du Kurdistan, alors que la partie ouest est amputée du sandjak d'Alexandrette depuis 1939, privant la région d'Alep et de l'Euphrate de son débouché traditionnel sur la mer. A l'est, les frontières avec l'Irak sectionnent, selon un tracé rectiligne, un territoire de parcours des nomades, alors que le sud suit la ligne au cordeau qui la sépare de la Jordanie. La frontière ouest est délimitée par la dépression du Jourdain et la ligne de crête de l'Anti-Liban.

Adossée à la Méditerranée et ouverte sur l'Orient par l'est de l'Euphrate ; la Syrie historique, le Bilad al-Cham, a presque toujours fait partie d'un ensemble compre-

nant les États actuels du Liban, de Jordanie et d'Israël et a souvent été unie à l'Égypte. Le voyageur ayant parcouru cette région dans son ensemble, de Beyrouth à Amman, de Jérusalem à Alep, n'aura pas manqué d'en constater la profonde homogénéité géographique et culturelle.

Des jardins au désert : des régions contrastées et complémentaires

La présence de l'eau ou de terres arables, ainsi que l'empreinte de la vie nomade ou sédentaire déterminent les aspects physiques et humains des différentes régions. On peut diviser le territoire syrien en trois ensembles : l'ouest composé du littoral et des rebords montagneux, la steppe située à l'extrémité du Croissant Fertile, région des plaines à l'intérieur du pays, le désert.

L'ouest méditerranéen

A l'ouest, un relief accidenté où s'insèrent de petites plaines agricoles, borde une plaine côtière qui s'ouvre largement sur la Méditerranée. Cette chaîne de montagnes parallèle à la côte, le djebel Ansariyé,

Entre méditerranée, steppe et désert, le paysage syrien présente d'importants contrastes.



culminant à 1 729 m au nord, arrête l'entrée des précipitations vers l'intérieur. Sur son versant maritime, ainsi que sur le littoral, le climat est méditerranéen. Aux étés chauds et secs succèdent des hivers doux et pluvieux. Les villages sont localisés sur d'étroites crêtes, pratiquant une agriculture aux ressources fragiles. La roche affleure souvent à nu et les sources sont rares. Dans le sud, la population groupée dans de petits villages est constituée de minorités religieuses, persécutées

pour hérésie et réfugiées ici au Moyen Age : alaouites, ismaéliens et chrétiens. 175 km de côtes, entre Liban et Turquie, forment la mince frange du littoral. De tout temps lieux de contacts privilégiés avec l'Occident, les ports de Tartous, Lattaquié, Banyas en pleine expansion, perpétuent la tradition négociante. Les cultures traditionnelles, olivier et tabac, dominent encore, malgré les progrès des cultures irriguées (agrumes, arachide, maraîchage). Un tourisme non seulement



national mais également des pays alentours, investit les plages et les bungalows poussés en bordure de mer. Mais, hélas, le béton « expansionniste » envahit les paysages de roseaux abritant les orangeries et les champs de tabac et rend peu attractif, pour le voyageur, le tourisme balnéaire. Cependant, le sillon des routes escarpées offre de très belles plongées vers la mer, à travers des roches bordées de lauriers roses, où s'étagent des grenadiers et des champs de pistachiers. Les forteresses franques jalonnent les défilés de montagne, dans la fraîcheur des pinèdes. Lattaquié s'étend et se modernise, capitale d'une région d'abondance grâce à la douceur du climat. Centre d'un pôle de développement industriel, elle bénéficie des grandes orientations économiques nationales. Le djebel alaouite domine la plaine du Ghab arrosée par l'Oronte. Avant d'être transformée par les travaux de mise en valeur, elle était marécageuse et peu habitée. Elle est, aujourd'hui, une des plus riches régions agricoles de la Syrie. A l'est du Ghab, une zone de transition entre la région méditerranéenne et les plaines céréalières est constituée de plateaux, accueillant de vastes oliveraies, notamment autour d'Idlib.

L'ouest

Les oasis

Cette région aride reçoit pourtant des oasis de dimension réduite. Jardins et désert s'affrontent autour de Damas qui ne reçoit pas plus de 200 mm de pluie par an. La Ghouta entourant la capitale, arrosée par le Barada surgi au pied de l'Anti-Liban, est la plus étendue. Elle se déploie au pied du mont Quassioun comme un éventail végétal sur plus de trente kilomètres. Depuis plus de quatre mille ans avant notre ère, les hommes y pratiquent l'agriculture et l'arboriculture irriguées par la rivière, ramifiée en un enchevêtrement de canaux. Les abricotiers poussaient dans de riches vergers ou dans les jardins d'agrément de grands propriétaires. Et, aujourd'hui encore, la belle pâte orangée séchée au soleil fait le délice des amateurs des confiseurs réputés de la capitale. La concurrence est pourtant dure avec la capitale dont l'urbanisation

empiète sur les terres et confisque la principale ressource : l'eau.

Moins vastes, quelques oasis sont nées de l'émergence de sources issues des chaînes de la Palmyrène : Al-Qom, Sukhné et Palmyre. Les murs de terre de la palmeraie protègent quelques palmiers-dattiers, mais figuiers, oliviers et abricotiers sont les espèces les mieux adaptées.

La steppe

A l'est domine la steppe nommée aussi « croissant céréalière ». Elle s'étend du sud-ouest au nord-est, du djebel Druze aux rives nord-ouest du Tigre. Bien qu'elle ne forme pas un ensemble homogène, elle constitue le cœur de la Syrie. La région se présente dans son ensemble sous forme de plateaux et de plaines s'abaissant régulièrement vers l'est, elle occupe le tiers de la superficie du pays. Le climat, principal facteur d'unité, en définit les limites. La steppe reçoit entre 250 et 500 mm de pluie, la sécheresse estivale dure plus de 5 mois (de mai à octobre) alors que le froid hivernal amène en moyenne à Damas 16 jours de gelée par an. Certaines années, rares, la neige qui recouvre l'aéroport en empêche l'accès. Cependant, la moyenne à Damas en janvier est de 8 °C. Les précipitations sont variables d'une année à l'autre expliquant les différences de rendement des récoltes. Cette situation climatique fait de la steppe le domaine de la culture céréalière sèche : blé et orge, le froid hivernal interdisant les cultures de palmiers ou d'orangers.

Les djebels : le Golan et le Hauran

La steppe comprend également les régions du Golan et du Hauran, dans le sud, à la frontière avec la Jordanie, où s'élève le massif volcanique du djebel Druze culminant à 1800 m. Les fertiles terres du relief basaltique sont renommées depuis l'époque romaine et en ont fait le grenier à blé du pays. Ici, la lave des volcans éteints depuis le Quaternaire, fait régner la couleur noire sur tout le paysage. La pierre basaltique des maisons se confond avec la roche couleur de suie. Les moissons éclatent d'une lumière chaude aux contours sombres cernées par

les murets de pierre sèche; l'harmonie confine au fantastique. Noir également le vêtement des Druzes, qui, fixés dans le Hauran depuis le XVIII^e siècle, y ont maintenu leur cohésion et leur légendaire sens du secret, érigeant en vertu la dissimulation de la foi profonde.

La zone comprise entre Damas et Homs, au piémont de l'Anti-Liban, offre également un relief permettant d'associer aux céréales, la culture de la vigne et des arbres fruitiers sur les coteaux, ainsi que l'élevage sur les hauteurs.

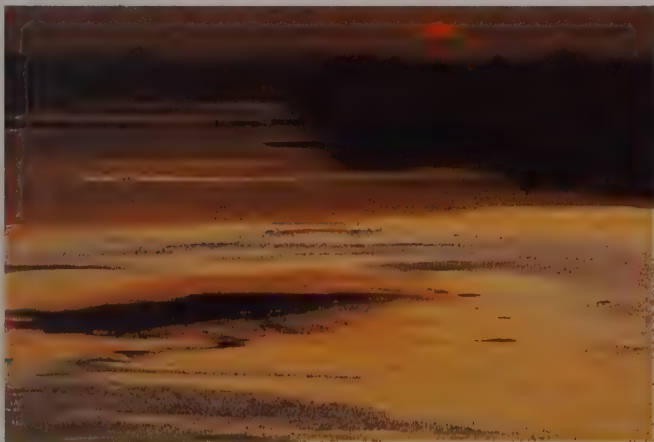
La Mamoura; d'Homs à Alep

Ici s'étend une des plus vastes régions agricoles de Syrie. Elle s'élargit, bénéfici-

point. Le climat et les terres de la région d'Alep sont favorables à la vigne, aux oliviers et aux pistachiers.

La Djézireh et vallée de l'Euphrate

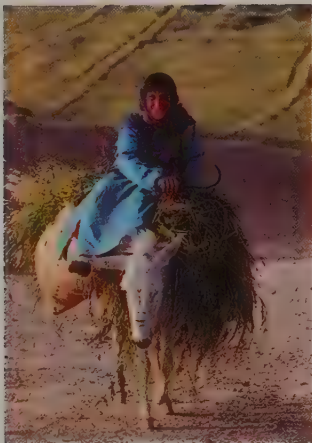
Cet ensemble situé entre le Tigre et l'Euphrate se décompose en deux parties : le sud où le désert s'annonce progressivement et la région septentrionale suffisamment arrosée pour y pratiquer les cultures sèches. L'activité très dynamique de cette région ne date pas d'hier. C'est ici que sont apparues au VIII^e millénaire, pour la première fois, l'agriculture sédentaire et la domestication des animaux ainsi que les premières tentatives d'organisation sociale sous la forme de villes.



*L'Euphrate parcourt
une région en plein essor.*

ant de la « trouée de Homs » qui s'ouvre entre le mont Liban et le djebel alaouite, favorisant le passage des vents humides venus de la Méditerranée, jusqu'à l'intérieur des terres. L'agriculture extensive encouragée par l'aménagement de barrages sur l'Oronte, à Homs et à Rastan, compose un paysage de vastes terroirs où les cultures du coton et de la betterave à sucre se multiplient en association avec la tradition céréalière. En saison de récoltes, les nombreux tracteurs sillonnent les routes et forment des files impressionnantes à l'entrée des coopératives pour livrer leur imposant chargement de coton. Les terres incultes reçoivent chèvres et moutons afin de fournir un revenu d'ap-

Depuis la Haute Antiquité, l'axe Djézireh-Euphrate représente une importante voie de pénétration entre le golfe arabo-persique et la Méditerranée. De nombreuses villes se sont implantées, contrôlant le commerce entre l'Asie et l'Europe. La multitude des tells, identifiés par les archéologues, apportent la preuve d'une région densément peuplée en continu durant différentes périodes de l'histoire. Pourtant, bien que cultivées pendant l'Antiquité, les terres de la région étaient retournées à l'élevage nomade jusqu'aux premières décennies de notre siècle.



Durant le mandat français fut pratiqué une politique de mise en valeur de la région en créant des villages où ont été installées des populations chrétiennes venues d'Irak ou de Turquie. Les Français ont également favorisé la sédentarisation des nomades kurdes et arabes. La Djézireh s'est transformée en devenant une terre de culture céréalière mécanisée et extensive.

Le barrage de Tabqa, édifié en 1973, a permis la renaissance de l'agriculture, contribuant à transformer la Djézireh en première région céréalière de Syrie. Les eaux des monts d'Arménie, roulant vers l'Euphrate, ne sont plus soumises aux caprices des crues mais sont désormais retenues par le lac Assad. De Raqqa à Abou Kamal, à la frontière avec l'Irak, les agglomérations échelonnées le long de l'Euphrate s'éveillent et enregistrent les taux d'accroissement les plus élevés du pays. Deir ez-Zor, forte de ses 250 000 habitants, profite de cet essor, reléguant à la période ottomane le temps où elle était un relais d'approvisionnement pour nomades ou un bourg de garnison aux avant-postes orientaux pour fonctionnaires de l'Empire, qui redoutaient plus que tout d'y être affectés. La ville s'est élargie à l'ouest du pont suspendu et elle est devenue le premier marché agricole de cette vaste région. Elle profite également de la découverte du pétrole au nord-est et du développement des voies de communication reliant la Djézireh aux villes de

l'ouest et aux ports de la Méditerranée.

La corne septentrionale du croissant est proche de l'Arménie turque, le Tigre coule à ses frontières et la population compte un nombre important de Kurdes et de réfugiés arméniens entretenant une forte activité commerciale et sociale dans les villes de Hassaké ou Qamechliyé.

Le désert

Sur la carte, un grand espace qui semble vide, couleur de sable, une infinité saturée de lumière et d'un vent chaud et sec : la Badia. Son domaine forme un triangle qui s'étend jusqu'à la frontière syro-irakienne et occupe presque 60 % du pays. Livré pendant des siècles aux parcours des grandes tribus chamelières, le désert est encore parcouru par les nomades moutonniers, le transport par chameaux ayant été abandonné au profit de ces énormes camions qui sillonnent les pistes au-delà des frontières. Ce n'est pourtant pas le désert total, quand les pluies n'ont pas été trop rares, une herbe drue verdit le sol à la fin de l'hiver, envahissant le lit des wadis encore humide. Les bédouins qui ont échappé à la sédentarisation sont restés fidèles aux cycles saisonniers. Ils conduisent leurs troupeaux au sud-est, parfois même jusqu'en Arabie pendant l'hiver et les ramènent, à la fin du printemps, en bordure de la zone céréalière. Une complémentarité avec la steppe prolonge le cycle : les moutons peuvent pâture les chaumes alors que les nomades proposent leurs bras pour les travaux agricoles. D'ailleurs, la transition entre steppe et désert est très progressive. Des villages disséminés le long des pistes mêlent des constructions en dur aux tentes noires dont le vent enfile le lourd tissage en poils de chèvres. Malgré l'incertitude des récoltes, la pression démographique et la sédentarisation les poussent à occuper des franges arides, à la lisière du désert, aux précipitations aléatoires. Cependant les changements économiques et les incitations du gouvernement réduisent chaque année un peu plus le nombre des nomades.

Entre les vestiges des villes byzantines (au sud d'Alep) les bergers sillonnent le plateau calcaire. Pages 100-101 : la Djézireh, terre de cultures céréalières.







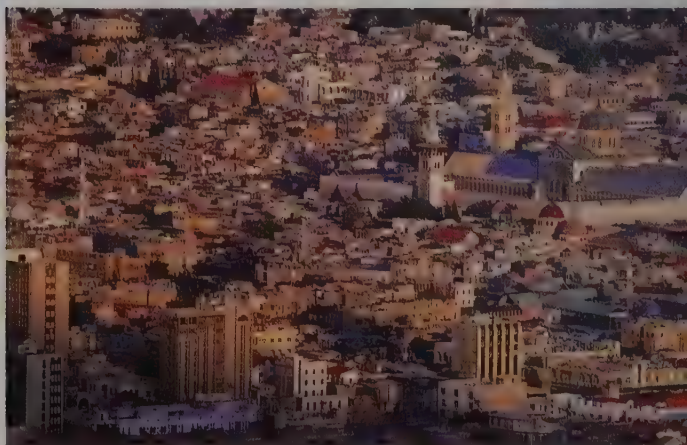
Damas

Se déplacer en Syrie ne pose pas de problèmes particuliers. Le réseau routier s'améliore chaque année et presque tous les sites sont reliés par une route asphaltée. Des hôtels se construisent, offrant un choix plus large pour l'hébergement et le nombre de loueurs de voitures a fortement augmenté. Si les principaux sites sont facilement repérables, il faut rapidement faire appel à la gentillesse des Syriens pour trouver l'église ou le château arabe cachés dans la montagne. Mais vous rencontrerez toujours des vieux paysans ou de jeunes fonctionnaires qui n'hésiteront pas à faire un détour de plusieurs kilomètres pour vous mettre sur la bonne voie.

Déterminez un itinéraire puis laissez vous guider par les rencontres.

Lors de vos pérégrinations, il vous arrivera fréquemment de croiser des familles syriennes sur les sites antiques. Les Syriens sont fiers de leur passé et aiment le faire découvrir aux amis ou aux membres de la famille de passage dans leur région. L'itinéraire que nous vous proposons peut être modulé en fonction du temps dont vous disposez. Pour le faire dans son intégralité il faut compter entre 3 à 4 semaines. Il peut être rallongé si vous décidez de visiter un nombre plus important de villes « mortes » au nord du pays, ou de profiter un peu plus longtemps des grandes villes comme Alep ou Damas. Si vous ne pouvez consacrer que 15 jours à la découverte du pays, il n'est pas indispensable d'aller au nord-est, dans la Djéziréh, malgré l'accueil sympathique et spontané de la population et le charme de ses paysages.

Damas, métropole moderne.



Avant de commencer une visite de la ville, rendez-vous au coucher du soleil sur le mont Quasioun qui borde la partie nord-ouest de Damas. Il n'est pas possible de monter directement à pied en empruntant le labyrinthe des ruelles des quartiers accrochés à flanc de montagne. La route qui domine la ville est un lieu de promenade pour les Damascins qui, surtout en été, viennent chercher un peu de fraîcheur en sirotant une limonade. Des familles entières s'installent face à la ville et prennent leur repas du soir. De nombreux petits marchands ambulants vous convient à déguster quelques spécialités locales. La ville présente une configuration classique : aux côtés du centre ancien, qui enserme la Grande Mosquée des Ommeyyades, entouré par son enceinte percée de portes s'est développée la ville moderne.

Devant vous, accrochés sur les pentes de la montagne, les quartiers de Al Mouhajrin, Salhiye et Ach Charkassiyeh. Puis, plus vers le sud-est, les quartiers modernes avec les grands hôtels et les immeubles hauts. Puis on distingue la vieille ville ainsi que les trois minarets de la Grande Mosquée des Ommeyyades. Par beau temps, le soleil couchant se reflète sur les mosaïques dorées de la façade de la grande salle de prière.

Enfin, vous découvrez cette immense tache verte qui ceinture la ville : la Ghouta, l'oasis à l'origine de l'existence et

du développement de Damas. S'il y a à peine un siècle ou deux, cette oasis longeait les murs de la vieille ville, le développement rapide de l'urbanisme de notre siècle fait reculer chaque jour un peu plus le fragile espace végétal. Un des bras de la rivière Barada qui alimente en eau la ville et son oasis passe en plein centre de Damas et jaillit du bassin de la place Merjé, avant de longer la citadelle de la vieille ville et de se perdre dans la Ghouta.

Une histoire plusieurs fois millénaire

L'existence de l'oasis de la Ghouta rend vraisemblable le fait que la région de Damas ait été habitée dès l'époque préhistorique. Mais, à ce jour, aucune fouille n'a permis de confirmer le fait. Le nom de « Dimashqa » apparaît dans les tablettes de Mari (2500 ans av. J.-C.), puis il est fait mention de « Dimaski » dans les fameuses tablettes de Ebla (âge du bronze, environ 2500 à 2250 av. J.-C.). Ce n'est que vers 1200 av. J.-C. que Damas entre dans l'histoire comme capitale d'un important royaume araméen. Ce petit royaume devra nouer des alliances avec ses voisins pour contenir l'expansionnisme du puissant royaume d'Israël gouverné par le roi David.

A partir du X^e siècle av. J.-C., la ville est plusieurs fois conquise par les Israélites puis reprise par les Araméens, avant de tomber définitivement aux mains des Assyriens en 733-732 av. J.-C.. En 721, Sargon II l'Assyrien pille la ville. L'ancien royaume araméen est divisé en 5 provinces dirigées par des gouverneurs. En 539, la ville est reprise par les Perses avant de tomber sous la domination d'Alexandre-le-Grand à la fin de 333 av. J.-C. L'importance de Damas décline lors de la succession d'Alexandre-le-Grand. La ville d'Antioche, plus au nord, est choisie comme capitale par Séleucos Nicator, premier roi séleucide.

C'est avec la conquête romaine, en 64 av. J.-C., que Damas connaît une nouvelle ère de prospérité, même si Antioche reste la capitale administrative de la Syrie.

La ville est entièrement restructurée. De



larges rues se coupant à angles droits, un système d'aqueducs pour amener l'eau, l'édification du temple de Jupiter le Damascénien, vont profondément bouleverser l'ordonnancement de la cité. Aujourd'hui, il est encore possible de distinguer de nombreuses traces de cette époque. En 395 apr. J.-C. commence la domination byzantine. Mais la période qui s'ouvre est difficile pour la population de la ville. En plus d'une pression fiscale importante, Constantinople soumet les habitants de la ville à une véritable inquisition, après la condamnation du monophysisme, largement pratiqué à Damas, par le concile de Chalcédoine en 451.

En 614, la ville est pillée par les Perses sassanides et les Byzantins la reprennent en 629.

En 635, après 6 mois de siège, Khaled Ibn al-Walid, entre dans Damas à la tête des armées musulmanes. La population l'accueille en libérateur. Durant la période omeyyade (661-750), la ville connaît un véritable âge d'or. Elle devient la capitale d'un empire qui s'étend de l'Indus aux Pyrénées. C'est à cette époque que sera édifiée la Grande Mosquée.

Après avoir été le centre brillant de l'Empire omeyyade, la ville connaît une phase de relatif déclin car les capitales des empires musulmans se déplacent dans d'autres villes de l'empire.

Pendant près de douze siècles, Damas ne sera plus une capitale, ce qui ne l'empêchera pas de jouer un rôle de premier plan dans les stratégies des empires qui la dominent.

En 1148, la cité est assiégée par les croisés francs commandés par le roi de France, Louis VII, et l'empereur d'Allemagne Conrad. L'échec cuisant de l'assaut des croisés aura pour conséquence de permettre au gouverneur d'Alep, Nour Ed Din, de rentrer triomphalement dans Damas en 1154. Il est le maître d'une Syrie réunifiée et il permet à la dynastie des Ayyoubides d'asseoir son autorité. Mais c'est surtout son lieutenant et successeur qui devient célèbre dans tout le Moyen-Orient, en repoussant les croisés et en reprenant Jérusalem. Saladin, Salah ed-Din, permet un nouvel essor de Damas. Ville symbole de la lutte contre les croisés, elle accueille ceux qui

fuient les exactions des croisés. Durant cette période, Damas voit se développer de nombreux monuments, madrasas (établissements d'enseignement qui passent de 20 en 1174 à 94 à la fin du XVIII^e siècle) et hammams réputés. La ville devient un carrefour commercial important et le renom de ses artisans est si grand que Tamerlan, chef des Mongols, les déporte dans sa capitale, Samarcande, lorsqu'il pille la ville en 1400. Salah ed-Din meurt à Damas en 1193. Son tombeau jouxte la Grande Mosquée des Omeyyades.

En 1260, 1300 et 1400, Damas tombe à trois reprises entre les mains des conquérants mongols et turcs, mais les invasions, malgré leur violence, ne durent pas longtemps. De 1260 à 1516, Damas est la seconde ville, après Le Caire, du sultanat Mamelouk.

En 1516, Damas devient ottomane avec l'entrée dans la ville du sultan Selim I^{er}. C'est un nouvel âge d'or qui commence. Il culmine avec le gouverneur Assad Pacha el-Azem qui entreprendra l'édification de nombreux palais, khans, souks et résidences. La présence presque continue des Ottomans pendant 4 siècles permet d'ériger de superbes monuments comme la mosquée Sulaymaniyé (1555) et ses bâtiments annexes.

Quelques événements tragiques marquent néanmoins l'histoire de la ville. En 1860, des milliers de chrétiens sont massacrés par des musulmans. L'intervention de l'émir algérien Abdel Qader, réfugié à Damas, permet d'apaiser la situation.

En 1878, la ville compte quelque 150 000 habitants, elle est reliée par route à Beyrouth. Le développement de nouvelles voies de circulation prive Damas de sa position privilégiée.

La vieille ville

La visite de Damas commence par la vieille ville, entourée de remparts, construits à l'origine par les Romains mais plusieurs fois détruits par les différentes invasions. Aujourd'hui, ceux qui délimitent la cité datent du XIII^e siècle. Cette muraille est percée de portes (bab, en arabe) qui permettent d'accéder aux principaux sites. La vieille ville, telle qu'elle

La caravane des pèlerins

Chaque année des pèlerins d'Anatolie, de Perse, d'Alep ou du Caucase convergeaient vers Damas pour composer la caravane du pèlerinage jusqu'à La Mecque. Des marchands se joignaient à eux profitant de la sécurité assurée par une escorte militaire, sous la responsabilité du sultan ottoman. Avec celle partant d'Égypte, la caravane de Damas était la seule autorisée à convoier les pèlerins, elle pouvait rassembler jusqu'à 20 000 personnes. Une procession se rendait place Merjé constituée de troupes escortant le mahmal, grand étendard de soie, entouré et brodé d'or et de paillettes, symbole de la souveraineté du sultan et de sa protection des Lieux Saints. Le voyage de Damas jusqu'à La Mecque durait environ 35 jours. 10 000 chameaux étaient nécessaires au transport des pèlerins ; la majorité du troupeau était louée par les tribus semi-nomades du Hauran. Des corporations de métiers se répartissaient la conduite des chameaux, le ravitaillement en eau, la fabrication des palanquins... ou tout autres produits et services attachés à l'organisation du voyage. Au retour, le chef de la caravane était accueilli par les notables de Damas, par les dignitaires religieux ainsi que par le patriarche grec orthodoxe. Les représentants de la communauté chrétienne le recevaient en délégation portant des torches de bienvenue à Bab Allah.

Bien entendu, le rassemblement favorisait les échanges de marchandises. Les Perses, par exemple, apportaient avec eux bijoux, pierres précieuses, tapis et soie. Ils les vendaient à Damas alors qu'ils y achetaient principalement du textile. Au retour du Hedjaz, le café de Mokha (Yémen) était la marchandise la plus prise ainsi que les parfums et épices d'Extrême-Orient. La ville profitait également de la vente de denrées alimentaires en vue de l'approvisionnement de la caravane. La position de Damas au carrefour des routes terrestres apportait prospérité non seulement aux marchands de la région mais aussi aux bédouins et aux paysans. Ainsi, Damas verra s'édifier au XVI^e et XVII^e siècle de nombreux et imposants caravansérails afin d'accueillir tout ce trafic. Cet essor se poursuivra jusqu'au XIX^e siècle. L'avènement de la navigation

à vapeur, l'ouverture du canal de Suez en 1869 détournent alors les pèlerins de la voie terrestre au profit de la circulation maritime par la mer Rouge. De plus le voyage par mer offre l'avantage d'être plus sûr et moins onéreux. Enfin, au début de notre siècle, la construction du chemin de fer entre Damas et le Hedjaz met définitivement fin aux routes caravanières.

Même si la position de Damas aujourd'hui a dû se redéfinir en fonction d'autres enjeux, la ville accueille encore au moment du pèlerinage bon nombre de peuples venus d'Anatolie, d'Asie centrale ou des ex-Républiques soviétiques. Certains profitent encore du voyage pour vendre des tapis proposés autour des lieux où sont stationnés leurs camions-roulottes. De plus le statut de Ville Sainte attribué à Damas en fait une étape cosmopolite où se croisent également des populations venues du Golfe et d'Iran. Chaque année des milliers de pèlerins, dont certains, chi'ites, viennent se recueillir à la Grande Mosquée des Omeyyades et dans les nombreux sanctuaires ou mausolées de la ville.

Enfin, si vous visitez la Syrie au moment du retour du pèlerinage (qui suit chaque année le calendrier lunaire), vous assisterez, le long des routes d'accès aux villes, aux cortèges des comités de familles et voisins venus accueillir leurs proches consacrés « hadji ». Patients, ils attendent les bus pas toujours certains du jour d'arrivée. Lorsqu'enfin les leurs apparaissent, la tête couverte du foulard blanc du pèlerin, la fière délégation accompagne le « hadji » de cris, de rythmes et de coups de feu jusqu'au cœur de son quartier. Des fresques symbolisant la Kaaba ainsi que divers motifs peints orneront la façade de l'habitation du « hadji » en témoignage de son accomplissement d'un des cinq piliers de l'Islam.

la ville : la Ghouta, l'oasis à l'origine de l'existence et du développement de Damas. S'il y a à peine un siècle ou deux, cette oasis longeait les murs de la vieille ville, le développement rapide de l'urbanisme de notre siècle fait reculer chaque jour un peu plus le fragile espace végétal. Un des bras de la rivière Barada qui alimente en eau la ville et son oasis passe en plein centre de Damas, et jaillit du bassin de la place Merjé, avant de longer la citadelle de la vieille ville et de se perdre dans la Ghouta.

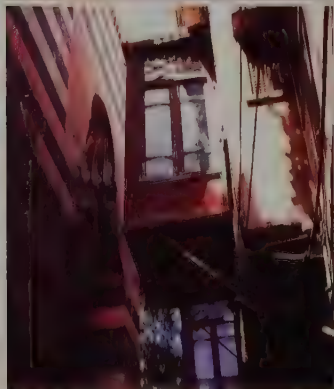
se présente actuellement, recouvre à peu près la ville antique de l'époque hellénistique (III^e siècle av. J.-C.) ou plus certainement la ville romaine (I^{er} siècle av. J.-C.). Du plan romain de rues rectilignes se coupant à angle droit, il ne reste plus que quelques traces comme la via Recta (ou rue Droite) ou le temple de Jupiter, situé entre la sortie-est du souk Hamidiyé et la façade nord-ouest de la Grande Mosquée omeyyade. Les autres bâtiments romains sont certainement encore sous la vieille ville, car cette dernière s'est élevée de plusieurs mètres depuis l'Antiquité. Il faut compter au moins une journée pour découvrir tout le charme de la vieille cité et vous laisser enivrer par l'ambiance du

souk, où se croisent tous les peuples du monde. Vivez au rythme des Syriens : partez tôt, visitez les souks en pleine activité et les différents musées et monuments puis choisissez un restaurant situé dans l'une des maisons anciennes, au moment le plus chaud de la journée vers 13 ou 14 heures, lorsque la vieille ville ralentit son rythme. Après une longue pause, repartez à travers le dédale des rues pour goûter à la fraîcheur de la fin de journée, découvrir les artisans et faire quelques achats.

La citadelle

Avant de rentrer dans la vieille ville, par son côté nord-ouest, allez voir l'imposante citadelle (à gauche de l'entrée du souk Hamidiyé). Occupant probablement le site de l'ancien castrum romain, la for-

Maisons de la vieille cité de Damas.



teresse actuelle date de la période ayyoubide et mamelouke (XIII^e et XV^e siècles). Elle a servi de prison jusqu'en 1985 et, depuis, de grands travaux de restauration ont été entrepris pour l'ouvrir aux visiteurs. Sur le large trottoir devant la citadelle, une statue en bronze représente Salah ed-Din (Saladin).

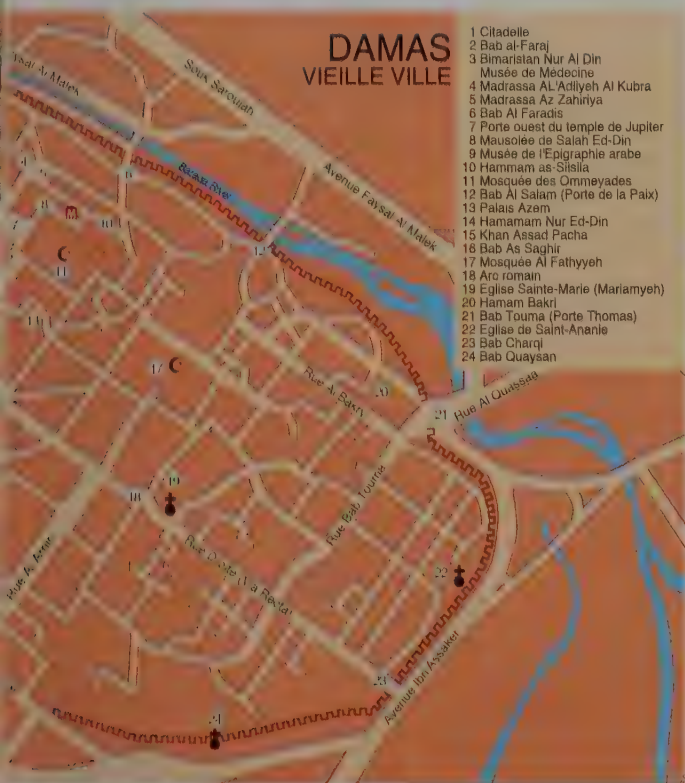
Le souk al-Hamidiyé

Longez les remparts en direction du sud pour atteindre l'entrée monumentale du souk al-Hamidiyé. Engagez-vous dans cette grande rue pavée couverte d'un toit à charpente métallique. Construite sous le règne du sultan Abdoul Hamid II (1876-1909), elle est bordée par des boutiques à un étage, qui vendent principalement des souvenirs pour les touristes occidentaux

mais aussi pour les nombreux pèlerins venus essentiellement d'Iran et des pays du Golfe.

Le Bimaristan Nur al-Din

Situé dans la rue Muassallam Aabdeen, parallèle au souk Hamidiyé, cet ancien hôpital et faculté de médecine à l'architecture ayyoubide fut fondé en 1154 par Nur al-Din. Il accueillera des malades jusqu'au XIX^e siècle, avant que ne soit fondé l'hôpital national. Les muquarnas, ou niches sculptées au dessus de l'entrée sont de style mésopotamien, ils ont été introduits en Syrie par les Turcs Seldjoukides. La cour comprend deux iwans. Le principal, opposé à l'entrée, accueillait les consultations et les cours



de médecine, tandis que l'iwan, situé au sud, plus richement décoré, abrite le mirhab. Il accueille, depuis 1978, le musée de la Médecine. Reprenez le chemin du souk Hamidiyé.

Le temple de Jupiter

Sur votre droite, à la sortie est du souk al-Hamidiyé, vous verrez des colonnes corinthiennes surmontées de linteaux et, dans leur prolongement, une série d'arcs

Entre les souks et la grande mosquée, les vestiges du temple de Jupiter

qui partent en direction de la façade ouest de la Grande Mosquée. C'est l'un des rares vestiges du temple de Jupiter Damascène qui date du III^e siècle. Cet édifice fut précédé, avant l'arrivée des Romains, par un temple dédié au dieu sémitique Hadad, « maître de l'éclair et de la tempête ».

La mosquée des Omeyyades

Face à vous, l'entrée ouest (Bab al-Barid), de la Mosquée des Omeyyades, réservée aux musulmans. Actuellement, l'entrée



des visiteurs non-musulmans se fait par l'entrée nord (Bab al-Kallasa), en contournant le bâtiment par la gauche. N'oubliez

pas d'ôter vos chaussures à l'entrée de la salle de prière. A l'entrée, les femmes se verront attribuer un vêtement couvrant.

La mosquée des Omeyyades

C'est en 705 que commence l'édification de la mosquée des Omeyyades, durant le règne du calife Walid 1^{er}. Sa construction ne sera achevée qu'en 712. Les différents peuples qui se sont croisés en Syrie en ont fait « un carrefour des civilisations ». Lieu de culte depuis près de 30 siècles, temple dédié au dieu Hadad par les Assyriens, transformé en temple de Jupiter par les Séleucides, l'endroit devient une cathédrale consacrée à saint Jean-Baptiste en 379. Après l'invasion de la ville par les musulmans en 635, le bâtiment reste encore chrétien pendant 70 ans. Puis le calife El Walid transforme la cathédrale pour édifier une mosquée (voir chapitre histoire). Du bâtiment chrétien, il ne subsiste que le mur d'enceinte et les trois grandes portes. La construction de la mosquée mobilise pendant près de huit années de nombreux artistes venus de Perse, d'Inde, du Maghreb et même de Byzance. 12 000 ouvriers sont embauchés pour ériger le bâtiment.

Trois minarets se dressent sur l'enceinte du bâtiment : l'appel à la prière se fait toujours depuis le « minaret de la Fiancée » situé sur le mur nord. Le minaret du mur ouest, détruit par un incendie en 1479, fut reconstruit par le

sultan Bay. A l'angle sud-est se trouve le minaret de Jésus. Selon certaines traditions musulmanes, à l'approche du Jugement dernier, Jésus sera déposé par deux anges sur le minaret situé à l'angle sud-est de la Grande Mosquée.

Dans la cour, au nord-ouest, vous verrez un bâtiment octogonal posé sur 8 colonnes corinthiennes. C'est le « trésor », le « Khazné » (appelé communément « beït-mal ») qui contenait les biens de l'État à l'époque omeyyade. Cet édifice est richement décoré de mosaïques réalisées, apparemment, par des artisans venus de Byzance, à partir de petits cubes de verre colorés ou dorés.

Les colonnes et chapiteaux, comme de nombreux autres éléments utilisés pour la construction de la mosquée, proviennent de monuments antiques. Après vous être attardé sur les riches motifs des mosaïques qui ornent les murs et les arches des portiques (surtout vers le côté ouest du bâtiment), pénétrez dans l'immense salle de prière. Longue de 136 mètres, large de 36 mètres, elle est constituée de deux rangées d'arcades à deux étages. Ravagée par un terrible incendie en 1893, la plus grande partie de la salle date du siècle dernier.

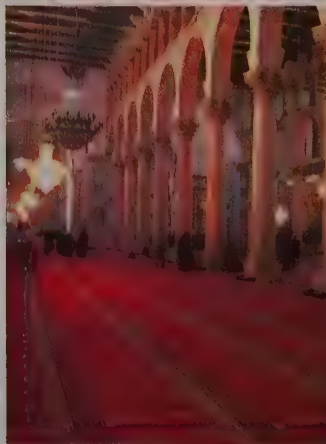
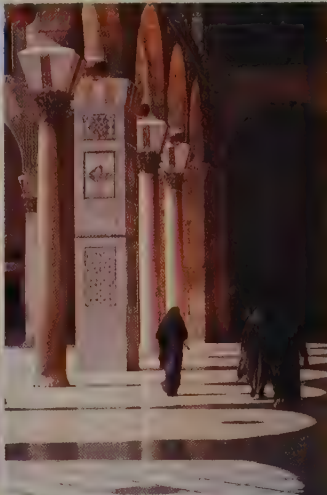
La mosquée des Omeyyades

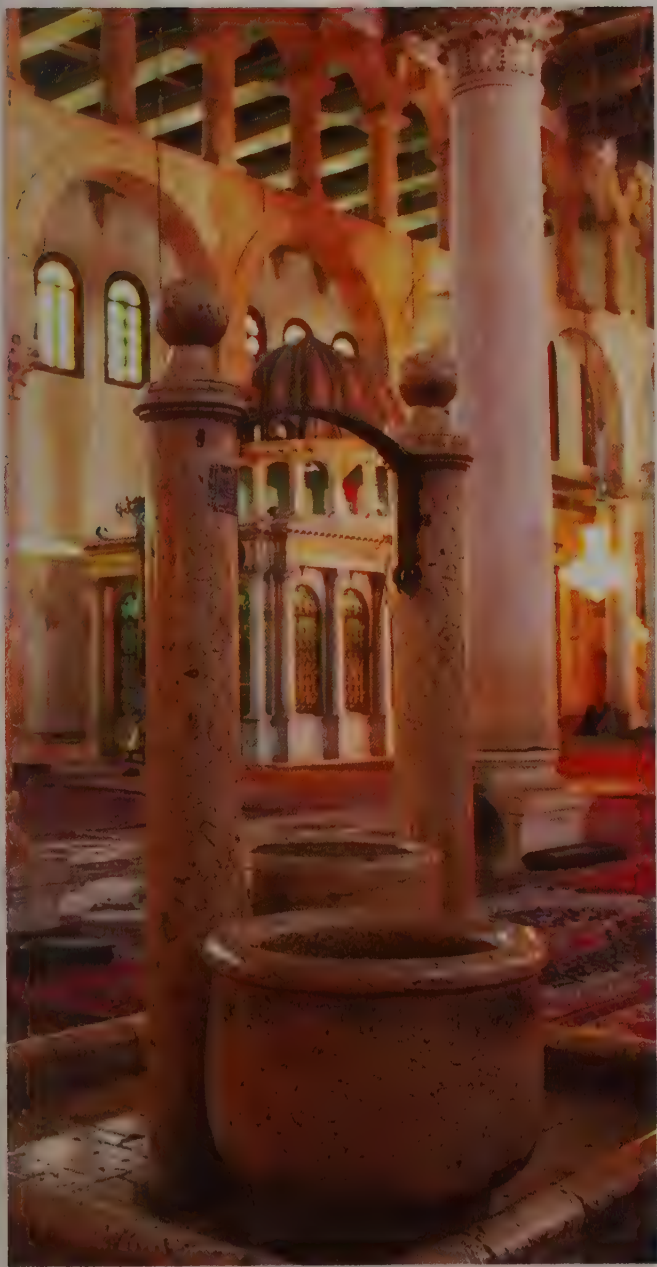


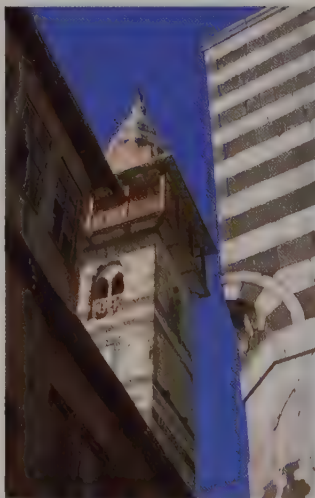
L'endroit est un havre de paix qui contraste avec l'animation des souks. N'hésitez pas à vous asseoir sur les tapis de cette immense salle de prière pour prendre un instant de repos ou même faire une sieste. La tolérance qui règne dans cet endroit, comme dans les autres mosquées de Syrie, permet d'apprécier tranquillement la sérénité du lieu. Au fond de la salle, un mausolée abrite le tombeau de saint Jean-Baptiste (vénéré par les musulmans comme un prophète sous le nom de Yahia) dont la construction date de la fin

du XIX^e siècle. Près de ce mausolée, un petit baptistère. En ressortant dans la grande cour centrale sur votre droite, à l'est, vous verrez de nombreux pèlerins, majoritairement iraniens, se diriger vers une salle située sous le péristyle. Un mausolée conserve, d'après la légende, la tête de Hussein, fils de Ali, gendre du prophète Mahomet.

De magnifiques mosaïques parent les façades des entrées de la mosquée. Colonnades et baptistère.







La vieille ville et le palais Azem.

Le tombeau de Salah ed-Din (Saladin)

En ressortant de la grande mosquée par la porte réservée aux visiteurs non-musulmans, vous verrez les restes de colonnes romaines issus de fouilles récentes. Avant de reprendre le chemin qui vous ramène sur l'esplanade, devant l'entrée ouest de la grande mosquée, vous pouvez visiter le musée d'épigraphie arabe situé dans une belle école coranique du XIV^e siècle : la madrasa Jaqmaqiyyé. On y trouve une série de manuscrits islamiques. A 100 mètres de là, vous verrez un bâtiment de taille modeste qui abrite le tombeau de Salah Ed-Din. Dans la salle richement décorée d'admirables carreaux de faïence du XVIII^e siècle se trouvent deux cénotaphes. Le premier, en noyer, est décoré de motifs sculptés pendant la période ayyoubide. Le second est un don du sultan Abdoul Hamid en 1878. Vous distinguerez, sur les lampes qui surplombent la salle, deux monogrammes : le premier est celui du sultan Abdul Hamid, le second celui de l'empereur d'Allemagne Guillaume II qui fit rénover le monument en 1898.

En allant vers le nord, vers Bab el-Salam,



vous pouvez visiter une mosquée moderne qui abrite le mausolée de Sayyida Roqayya, fille de Hussein. Une débauche de cristal, de faïences et de fins motifs sculptés en bois pour cette mosquée, lieu de rendez-vous des pèlerins iraniens chi'ites. L'ambiance est très différente de la Grande Mosquée omeyyade.

Le palais Azem

Pour vous rendre au palais Azem, allez jusqu'à la face sud de la Grande Mosquée, celle qui est dirigée vers La Mecque, puis engagez-vous dans le souk des bijoutiers, le souk Assagha. L'entrée du palais Azem se trouve sur votre gauche, juste avant le souk des épices, des grains et des herbes, le souk al-Bazuriyé.

Le palais Azem, aujourd'hui transformé en musée des Arts et Traditions populaires, représente un exemple du raffinement que la ville a connu lors de ses époques les plus fastes. Construit en 1749 pour Assad Pacha el-Azem, gouverneur de Damas, ce palais permet de comprendre ce que pouvait être la vie à Damas au XVIII^e siècle. Selon le modèle traditionnel, il se compose de deux parties. La première est le haremlek (la partie privée, réservée à la famille), la seconde, le selamlek, est la partie publique du palais, pour recevoir

les visiteurs extérieurs. Aujourd'hui, les différentes pièces sont occupées par des mannequins de cire qui figurent des scènes de la vie de l'époque : préparation d'un mariage, le hammam, le pèlerinage... Outre la beauté et la richesse de l'ornementation de chaque salle, les objets présentés à chaque tableau ne manquent pas d'intérêt. Dans le haremlek, vous admirerez l'iwan, porche monumental, placé au nord afin d'offrir une agréable fraîcheur, également procurée par la présence d'un grand bassin. Des spectacles sont souvent donnés dans la grande cour du palais. Renseignez-vous à l'entrée auprès du gardien.

Le souk Al Bazuryé

Il commence sur votre gauche dès la sortie du palais Azem. Il est typique du souk moyen-oriental tel qu'on se l'imagine. Épices dressées en cônes multicolores, herbes diverses mais aussi pâtisseries et friandises bariolées s'amoncellent devant les vitrines des boutiques généreusement garnies. Vous serez convié à déguster leurs spécialités. Certaines échoppes restent plus étranges aux « non-initiés ». Des bocaux et boîtes en métal renferment de mystérieux ingrédients et plantes médicinales dont seul le commerçant-médecin

connaît la posologie.

En vous dirigeant vers le souk Madhat Pacha, toujours dans le souk Bazuriyé, vous verrez, sur votre gauche, une modeste porte qui s'ouvre sur l'un des plus beaux hammams de la ville. Édifié au XII^e siècle, le hammam Nur ed-Din possède une splendide salle de repos avec coupole et arches en basalte. Si vous ne souhaitez pas profiter des bienfaits du hammam, vous pourrez vous contenter de prendre un thé ou un rafraîchissement.

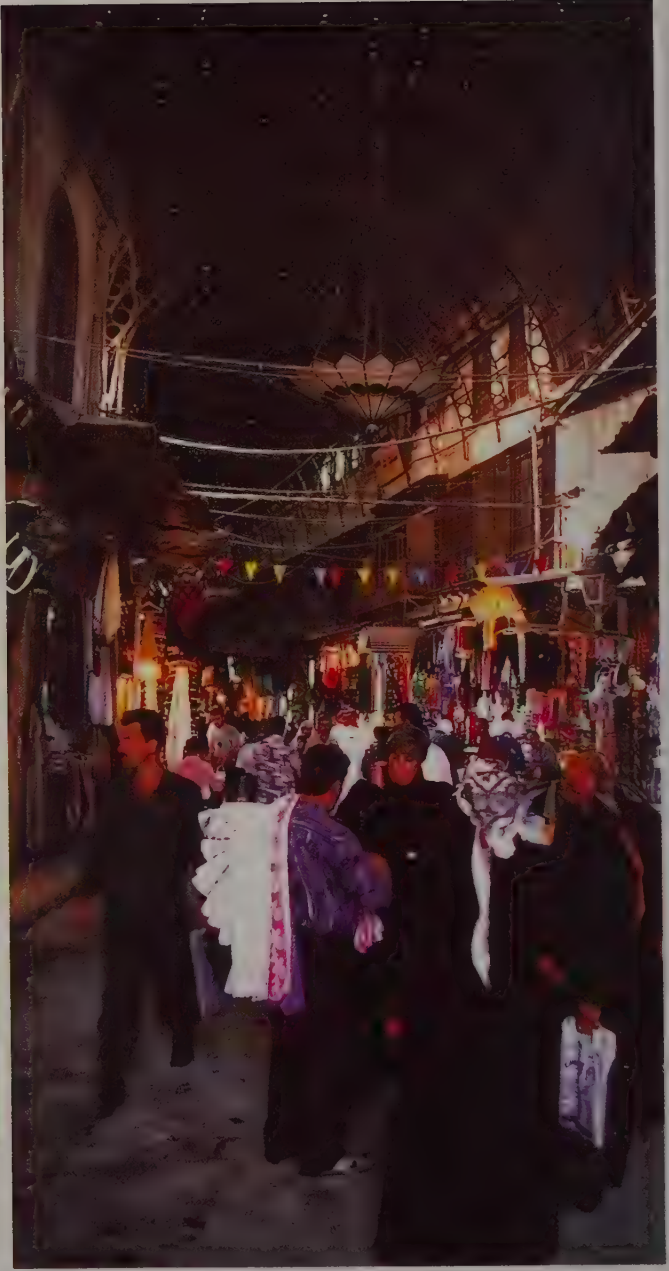
Dans la même rue et sur votre gauche, le khan Assad Pacha, est édifié en 1752 par le même gouverneur qui construisit le palais Azem. Hormis la structure particulière des coupoles qui surplombent la grande cour centrale, l'alternance de pierres noires et blanches donne à l'ensemble un aspect unique. En rénovation depuis de nombreuses années, son ouverture au public semble proche.

Les portes de Damas

Les remparts (ou ce qu'il en reste) ne comptent pas moins de 8 portes. Quelques-unes méritent un détour :

L'un des plus beaux hammams de Damas : le Nur ed-Din.





Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.

• **Bab Charqi — La porte orientale**

Située à l'ouest de la vieille ville, au bout de la via Recta, elle est la seule porte datant de l'époque romaine. Le passage central destiné aux chars et cavaliers est aujourd'hui emprunté par les automobilistes et les deux arches latérales par les piétons. Le minaret, sur la partie haute de la porte, fut construit au XII^e siècle durant le règne de Nour ed-Din. C'est par cette porte que Ibn el-Walid pénétra dans Damas en 635.

• **Bab Al Salam — La porte de la Paix**
Construite en 1154, cette porte ressemble

à une petite forteresse. Située dans la partie nord des remparts, elle possède un remarquable arc arabe.

• **Bab Touma — La porte de Thomas**

Situé sur une place au nord-est des remparts, elle fut reconstruite en 1228, durant la période ayyoubide, par le roi Nasser Daoud, sur l'emplacement romain de la porte de Vénus.

• **Bab Qaysan — La chapelle St-Paul**

Cette porte est aujourd'hui condamnée. Pour y accéder il faut partir de la rue Droite, presque au niveau de Bab Charqi et se diriger vers la chapelle St-Paul attenante à la porte. A l'intérieur du bâtiment se trouvent les restes de la porte mamelouke du XIV^e siècle.

La renommée des artisans de Damas attire une foule dense dans les souks.



• La via Recta (ou rue Droite) — Cha'ari Bab Charqi

Si vous continuez, votre chemin croise une rue couverte très animée, avec une circulation intense. Avant de partir sur votre gauche, visitez le quartier et les petites ruelles qui bordent cette partie du souk Madhat Pacha. De nombreux khans fonctionnent encore comme relais de commerces et restent spécialisés dans certains produits (huile, laine...).

En reprenant l'axe principal vers l'est, vers Bab Charqi, vous êtes sur la rue Droite ou via Recta.

Tout en prenant le temps d'admirer les maisons qui bordent cette ancienne voie romaine, faites quelques incursions dans les ruelles de la ville. Rue Nassif Pacha, près de **Bab Saghir**, la Beit Nizam, exemple typique de la maison damascène édifiée au XVII^e siècle. Composé de deux cours, le bâtiment avec un étage est somptueusement décoré. Une attention particulière pour les plafonds polychromes.

En reprenant la rue Droite, vous trouverez un peu plus loin, dans une rue perpendiculaire à gauche, le palais Maktab Anbar. Dans les pièces de ce superbe palais d'un commerçant juif du XIX^e siècle se trouvent actuellement une partie de l'administration du gouvernement de Damas. Dans la deuxième cour, vous verrez de très fins motifs sculptés sur les façades.

A l'intersection de la rue Droite et de Sha'ari al-Amin se trouve les vestiges d'un arc romain qui marquait l'intersection des deux axes principaux de la ville : le Decumanus et le Cardo Maximus. A gauche, l'église Mariamneh, siège du patriarcat grec orthodoxe. Cet arc romain marque l'entrée des quartiers majoritaire-

ment chrétiens, arméniens et juifs.

Cinq cent mètres plus à l'est se trouve Bab Sharqi. Avant la porte, sur votre droite : de grands bâtiments blancs. Ce sont les patriarchats arménien, orthodoxe et grec catholique.

Engagez-vous dans la rue qui part à votre gauche, la rue Hanania qui mène à l'église de Saint-Ananie. En chemin, outre les nombreux commerçants d'antiquités et d'artisanat, quelques demeures à visiter, comme le palais al-Naasan.

La chapelle Saint-Ananie se trouve au bout de la rue du même nom. L'histoire veut que Paul trouvât refuge dans la demeure d'Ananie lors de son voyage à Damas. Une église fut construite sur le site de cette maison au V^e siècle puis détruite au XIII^e siècle. Vers 1920, des fouilles mettent à jour un édifice byzantin et, en dessous, une habitation qui ressemble à une crypte. Aujourd'hui elle sert de chapelle. A l'intérieur, vous pourrez voir la série d'illustrations en couleurs relatant la vie de saint Paul.

En sortant de l'église de Saint Ananie, prenez sur votre droite, puis, après avoir rejoint la rue Bab Touma, prenez encore à droite jusqu'à Bab Touma. Le quartier, très animé et commerçant, est habité par de nombreux Arméniens.

Cette promenade dans la vieille ville vous donnera un premier aperçu de la variété et de la richesse des bâtiments qui s'y trouvent.

La ville moderne

De nombreux autres bâtiments et monuments situés en dehors du périmètre de la ville ancienne méritent une visite.

Prenez Shari el-Nasr, en tournant le dos au

Le chemin de Damas

L'expression « chemin de Damas » est devenue le symbole des bouleversements survenant dans une vie lorsqu'une vocation se révèle. En chemin vers Damas, le juif Saül de Tarse (saint Paul), mandaté pour arrêter des chrétiens, est frappé par une illumination qui le rend aveugle. Transformé par cet événement, Saül se réfugie dans la maison Jude située sur la rue Droite, à Damas. Ananie, chrétien de

Damas, poussé par un songe, va dans la maison de Jude et, selon la légende, impose les mains à Saül de Tarse qui recouvre la vue. Devenu un fervent disciple du Christ, saint Paul part prêcher dans la province romaine d'Arabie.

Lors d'un second séjour à Damas, les Juifs seront exaspérés par ses prêches dans les synagogues de la ville et, en l'an 38 ou 39, il devra prendre la fuite dans un panier suspendu au bout d'une corde par la fenêtre d'une maison située sur les remparts. ***

souk Hamidiyé et dirigez vous vers l'ouest. Faites une petite incursion, à votre gauche, sur la place Merjé (Sahat al-Chouhada — Place des Martyrs tués par l'armée française en 1945). La rivière Barada apparaît et forme un jet d'eau entouré d'un bassin avant de repartir sous une dalle de béton. Le quartier est très vivant et animé. Des hôtels à l'architecture des années 20 entourent la place, de nombreux voyageurs arabes y séjournent.

A l'intersection avec l'avenue S. el-Jabri, vous trouverez sur votre gauche la gare du Hedjaz construite en 1913 pendant l'occupation ottomane. Une des destinations des trains partant de Damas était Médine, dernière étape avant La Mecque.

des deux minarets ainsi que les superbes panneaux de faïence bleue. Lieu de départ pour le pèlerinage vers La Mecque l'ensemble comprenait aussi des logements, des cuisines et un réfectoire. Ces derniers abritent aujourd'hui le musée de l'armée. Un centre artisanal jouxte la mosquée. Vous pouvez voir des artisans et artistes syriens à l'œuvre. Pensez à rendre visite aux souffleurs de verre dans une petite cour à droite de la cour principale.

Le Musée national

A côté de la Takiyeh Souleimaniyeh se trouve le Musée national dont la visite est indispensable pour qui veut comprendre



Le Musée national.

Cette voie ferrée fut souvent attaquée par Lawrence d'Arabie et les troupes arabes du roi Fayçal pour affaiblir les Turcs ottomans alliés des Allemands pendant la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui les trains ne partent plus de cette gare, mais vous pouvez toujours admirer les très beaux plafonds. Un restaurant a été ouvert à l'intérieur de wagons situés sur une voie désaffectée.

En continuant votre chemin vers l'ouest, vous arriverez, rue du Barada, à la Takiyeh Souleimaniyeh. Construite au XVI^e siècle sous la direction de Sinan, le célèbre architecte ottoman, cet ensemble religieux comprend une mosquée, une madrasa et un khan. A noter l'élégance

l'histoire de la Syrie. Certes, devant la profusion des objets présentés, le visiteur est un peu perdu mais quelques salles sont incontournables car les résultats de nombreuses fouilles se trouvent dans ce musée.

Avant d'entrer, vous verrez la façade du château de Qasr el-Heir el-Gharbi, construit près de Palmyre dans le désert par les princes omeyyades.

Ne manquez pas de visiter les salles consacrées à Palmyre, Doura Europos, et demandez à voir les remarquables fresques représentant des scènes de l'Ancien Testament qui ont été découvertes dans sa synagogue. De même, pour



une bonne compréhension des visites sur les sites faites un tour dans les salles réservées à Mari, Ebla, Ugarit ou Raqqa.

S'il vous reste un peu de temps, allez flâner au pied du mont Quasioun dans le vieux quartier de Salihyya et ses environs, où se trouvent plus de 70 madrassas, mosquées et mausolées. Ce quartier à la réputation d'être plus fréquenté par les musulmans soufis. La mosquée Cheikh Mokh ed-Din qui date du XVI^e siècle, abrite le tombeau du grand maître soufi andalou Ibn Arabi (1165-1240). Les plus courageux grimperont jusqu'à Qubbat el-Arbain, la légende prétend qu'à cet endroit Caïn tua son frère Abel.

Sur Chaari al-Thawra, au nord de la citadelle, se trouve le musée historique de la ville de Damas, situé dans une ancienne maison damascène, dans de vieux quartiers paisibles en voie de disparition sous l'assaut de la ville moderne : Oukaibeh et le souk Sarouja.

Saïda Zeïnab

Les plus curieux se rendront dans la lointaine banlieue sud de Damas à la mosquée-chi'ite qui abrite le mausolée de Saïda Zeïnab. Petite-fille du prophète Mohamed, elle fait l'objet d'une vénération toute particulière de la part des très nombreux pèlerins iraniens. Le luxe affiché de la mosquée rompt avec la sobriété des autres mosquées de Damas. Chaque

bloc, doré à la feuille d'or qui compose l'imposant dôme, contient 3 kilogrammes d'or fin. Chacun des deux minarets est couvert de céramique et l'intérieur du bâtiment est tapissé d'un cristal qui reflète la moindre lumière, illuminant l'ensemble de mille feux. La visite de la mosquée peut se faire en quittant Damas pour le sud du pays, le Hauran.

Ci-dessus et ci-contre : la mosquée et le mausolée de Saïda Zeïnab.

Pages 120 à 125 :

la grande mosquée de Damas est construite en 705 lorsque la ville devient la capitale de l'Empire Omeyyade.

La cathédrale est alors transformée en mosquée. L'architecture ainsi que des éléments de décoration témoignent des cultes passés : tombeau de saint Jean-Baptiste, colonnes et chapiteaux de temples classiques, mosaïques byzantines...

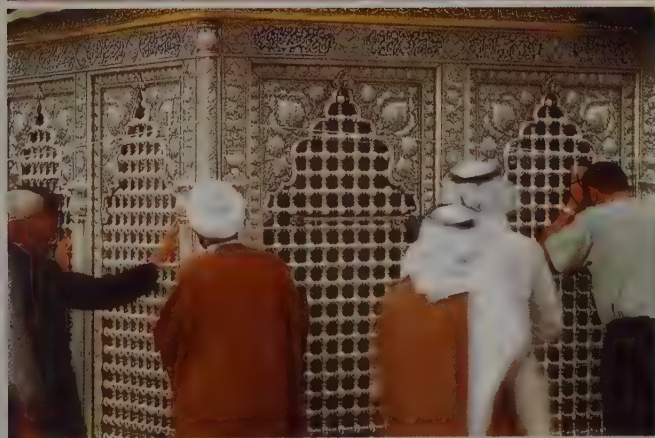
Située au cœur du souk, elle est un havre de calme et de tranquillité.

Pages 126/127 :

le palais Azem est exemplaire du raffinement et de l'art de vivre sous les Ottomans.

Les coins et jardins composent des espaces consacrés à des activités publiques (réceptions, fêtes...) et d'autres à la vie domestique.

Pleine lumière, ombrages, pièces semi-ouvertes alternent et rythment l'architecture.



















Le sud de Damas : la région du Hauran

Au sud de Damas, entre le djebel al Arab (ou djebel Druze, ainsi nommé par les Français pendant le mandat) à l'est et le plateau du Golan à l'ouest, bordée au sud par la frontière avec la Jordanie, se trouve la région du Hauran. Dominée par la présence de roches volcaniques noires, la nature présente un aspect austère. En contrepartie, la fertilité de la terre a favorisé une région agricole florissante car, déjà à l'époque romaine, elle était le grenier à blé du pays. La vigne et l'olivier, sur les flancs du djebel Al Arab, contribuent largement au développement local.

De l'époque qui précède l'arrivée des Romains, il ne reste que peu de traces. Au nord de Shahba, à Tell Chibrân, les archéologues ont trouvé de petits outils de silex datant de l'ère préhistorique. Il semble que la région ne soit occupée de manière continue qu'à partir du III^e millé-

naire avant notre ère. À la suite des Grecs macédoniens (333 av. J.-C.) et des Nabatéens, l'empereur romain Trajan s'empare du royaume nabatéen en 106 apr. J.-C. Il fait de Bosra la capitale de la province. L'histoire de cette région sera profondément marquée par l'accession au pouvoir d'un empereur romain natif de Shahba. Marcus Julius Philippus naît en 204 apr. J.-C. à Bosra et règne sur l'Empire romain de 244 à 249 apr. J.-C.. Durant son règne il fait cesser les persécutions contre les chrétiens dans l'Empire romain, tout comme Sévère Alexandre, empereur romain, lui aussi d'origine syrienne qui régna de 222 à 235 apr. J.-C.. Durant la période byzantine, le Hauran est contrôlé par les Ghassanides, tribu arabe christianisée qui défendent les frontières de l'empire contre les invasions venues du sud et de l'est. Ils sont cependant harcelés pour leur appartenance au monophysisme. C'est avec soulagement qu'ils accueilleront l'arrivée des troupes musulmanes en 635-636.

Selon le temps et le moyen de transport dont vous disposez, les visites peuvent se faire dans la journée ou en deux jours. Partez tôt de Damas, en prenant l'autoroute, en direction de la Jordanie jusqu'à Bosra (Bousrà Al Sham). Environ 140 kilomètres de très bonne route.

Bosra : les ruines romaines de la ville se partagent l'espace avec les maisons habitées.





Bosra Al Sham

Bosra est déjà mentionnée dans plusieurs documents égyptiens (sous le nom de Busrana) du XIII^e siècle av. J.-C., comme les listes de Toutmosis II ou les lettres d'Al Amarna conservées par Akhnaton (1334 av. J.-C.). Au I^{er} siècle de notre ère, elle devient capitale du nord du royaume nabatéen (Pétra, dans l'actuelle Jordanie, étant capitale du Sud) puis, après l'annexion du royaume par l'empereur romain Trajan en 106, Bosra devient la capitale de la province d'Arabie. Depuis, la ville n'a jamais cessé d'être habitée par

Le théâtre de Bosra apparaît comme une forteresse, flanquée de hautes tours et de larges fossés. Il demeure l'un des théâtres romains les plus grands et les mieux conservés du Moyen-Orient.

les différents conquérants et, aujourd'hui encore, les ruines romaines se partagent l'espace avec les maisons habitées, les bâtiments omeyyades ou les constructions ayyoubides.

Actuellement, cette occupation du site ne va pas sans poser quelques problèmes. Les responsables souhaitent évacuer les habitants du périmètre afin d'approfondir les fouilles et mettre en valeur des endroits comme le Decamanus, axe principal de la ville, orienté est-ouest. A certains endroits de cette voie, la différence de niveau entre l'ancienne ville et les constructions habitées, est de plusieurs mètres. Des mesures ont été mises en place pour racheter les habitations situées au milieu des ruines mais beaucoup sont encore occupées.

Le théâtre

Une visite commence par le théâtre, édifice monumental. De l'extérieur, il ressemble plus à une forteresse avec ses hautes tours et ses larges fossés qu'à un antique théâtre romain. Construit dans la seconde moitié du II^e siècle, il sera agrandi par les musulmans pour servir de forteresse. Ils garderont presque intact





As'Sweida, capitale du Djebel Hauran.

l'espace destiné au spectacle. En 1970, complètement vidé du sable qui l'avait envahi au cours des siècles, restauré, il apparaît comme l'un des théâtres romains parmi les plus grands et les mieux conservés du Moyen-Orient. Pouvant contenir plus de 10 000 personnes assises ou debout, le théâtre de 110 mètres de large possédait de nombreux raffinements exceptionnels pour l'époque. Afin de protéger les spectateurs du soleil, des vélums de soie colorée étaient tendus au-dessus de l'amphithéâtre, tandis que de l'eau parfumée était diffusée autour du public. Le théâtre romain, transformé en forteresse par les musulmans de l'époque omeyyade (aux VII^e et VIII^e siècles), résiste aux attaques des croisés au XII^e siècle. La configuration actuelle de l'ensemble date de l'époque ayyoubide (XIII^e siècle).

L'une des tours de défense contient un petit musée ethnographique et, sur la terrasse supérieure de la citadelle, quelques statues romaines sont exposées.

La ville romaine

En sortant, prenez sur votre gauche, vous passerez devant les thermes du III^e siècle (sur votre gauche), avant d'atteindre la Voie principale ou Decumanus. Cet axe de 900 mètres relie la porte ouest (Bab el-Hawa — la porte du Vent) et, à l'opposé, la porte nabatéenne, rare vestige de la période précédant l'arrivée des Romains. En face de vous, le Nymphée, avec 4 grandes

colonnes corinthiennes, servait de fontaine publique. Le grand bâtiment, situé derrière, constitue ce qu'il reste du marché. Toujours à ce carrefour, à droite de la rue pavée, le Kabylé, sorte de sanctuaire païen qui renfermait des statues et autels votifs. Il en reste deux colonnes espacées de 25 mètres et reliées par un linteau sculpté. Prenez sur votre gauche, vers Bab Al Hawa. Après avoir fait un tour dans les différentes salles des thermes, vous trouverez sur votre gauche un arc de triomphe appelé Bab Al Kandil (porte de la Lanterne), érigé au III^e siècle en l'honneur de la III^e légion cyrenaïque basée à Bosra. Un peu plus loin, sur la droite, le Cryptoportique, vaste entrepôt de 106 mètres de long. Juste après : le croisement des deux axes principaux de la ville romaine, le Decumanus et le Cardo. Les bases d'un grand tétrapyle (grand portique à 4 colonnes) ont été récemment mises à jour. Revenez sur vos pas jusqu'à la porte nabatéenne, à l'est. Construite en basalte, elle est de même inspiration que les monuments de Pétra. En partant sur la droite, au sud, se trouvent vraisemblablement les ruines du palais du gouverneur et, plus loin, une immense citerne de 120 m sur 150 m, creusée par les Romains et qui fut largement utilisée par les pèlerins en route pour La Mecque. Sur son bord nord, la mosquée Abou el-Fida.

Devant la porte nabatéenne, tournez à gauche, vers le nord pour voir les vestiges de la cathédrale (édifiée au VI^e siècle) et, derrière, le palais de l'évêque. Un peu plus loin, sur la droite, le couvent de Bahira et, encore plus au nord, la mosquée Mabrak. Une légende veut que le prophète Mohamed qui convoyait une caravane se soit arrêté à Bosra. Il y rencontre Bahira, un moine nestorien. De leurs discussions seraient issues la plupart des références chrétiennes du Coran. Une autre version de l'histoire dit que la trace du genou de la chamelle sur laquelle était assis le prophète serait conservée dans la dalle de la mosquée Mabrak au nord-est de la vieille ville, à moins qu'il ne s'agisse du chameau qui portait le premier exemplaire du Coran parvenu en Syrie... La légende était suffisamment répandue pour que les pèlerinages du Moyen Age qui se rendaient à Médine et à La Mecque fassent une halte d'une dizaine de jours après trois jours de voyage depuis Damas.

Presque en face du couvent de Bahira, engagez-vous dans la ruelle voûtée qui débouche sur une voie pavée, au bout de laquelle se trouve le hammam Manjak, datant de 1372, et transformé aujourd'hui en petit musée des Traditions populaires. En face, la mosquée d'Omar est l'une des plus anciennes mosquées du monde musulman car elle aurait été édifée par le calife Omar, conquérant de la Syrie au VII^e siècle. Si vous avez un peu de temps,

faites un tour à la petite mosquée Al Khidir, à droite, après le Cryptoportique. Du haut du petit minaret fermé par une porte en pierre, on découvre une belle vue sur le site.

Pour vous rendre à As'Sweida, partez vers le nord en passant par Jimreen (4 kilomètres au nord de Bosra). En sortant du village, sur la gauche : un pont romain et les restes d'une habitation byzantine.

As'Sweida

Capitale du djebel Hauran, As'Sweida est une ville en pleine expansion et vous serez sans doute étonné par le luxe de certaines maisons. Chaque année, de nouveaux quartiers se développent à la périphérie de la ville. Si l'agriculture et quelques entreprises expliquent en partie ce phénomène, c'est surtout aux travailleurs expatriés dans les pays du Golfe ou dans les pays occidentaux que la cité doit son opulence. Cette ville est le cœur du fief druze et, sur le marché du centre-ville, vous croiserez certainement des hommes fiers, vêtus de noir avec leurs grandes moustaches tombantes. Dans les campagnes environnantes, l'hospitalité druze n'est pas une légende : refuser une invitation risque de froisser votre hôte. L'intérêt majeur de As'Sweida réside dans

Qanawat : le nymphée.



son musée ouvert en 1991. La muséographie moderne met bien en valeur les objets présentés, de l'âge de pierre à l'époque romaine. Panneaux explicatifs en arabe et en français. Outre des poteries du III^e millénaire av. J.-C. ou les superbes sculptures en basalte sombre, les très belles mosaïques découvertes à Shahba sont exposées au centre du bâtiment.

Qanawat

Continuez vers le nord-est, en direction de Shahba. A environ 6 kilomètres, montez à droite vers la montagne. Qanawat est à 5 kilomètres.

La ville faisait partie de la Décapole romaine, réseau de cités marchandes pos-

piteaux, portent les marques d'un raffinement certain. Dans le second bâtiment, au fond à gauche, une grande vasque de baptême posée à même le sol.

En prenant, sur la droite, la petite rue qui longe le Séraya, on arrive sur d'autres ruines parmi lesquelles une immense citerne dont on voit les grands arcs de pierre affleurer à la surface du sol.

Si vous tournez le dos au Séraya, sur la droite en allant vers le nord, une rue descend le long d'une vallée. A presque 100 mètres, au bord de la rivière, les restes d'un petit théâtre romain, d'un nymphée, d'un aqueduc et quelques autres ruines.

Shahba : le Philippéion.



sédant une relative autonomie, qui incluait des villes comme Jerash, Philadelphie (Amman) ou Gadara en Jordanie.

A l'entrée du village, en contrebas de la petite route qui va vers As'Sweida, sept morceaux de colonnes marquent l'emplacement d'un temple dédié à Hélios, dieu du Soleil.

Au centre du village se trouve le Seraya, ensemble d'églises accolées, construites vers le II^e siècle. Au IV^e siècle, Qanawat est une importante cité chrétienne. Elle est le siège d'un évêché, ce qui explique certainement la richesse et la finesse des décorations de l'ensemble religieux : encadrements des portes, colonnes, cha-

En continuant pendant quelques kilomètres, en direction de la montagne vers le cœur de la montagne druze, vous trouverez, au milieu des champs d'oliviers, les ruines de Sia construite entre le I^{er} et II^e siècle. Une équipe d'archéologues français vient de mettre à jour un moulin à huile très bien conservé. Demandez aux paysans du coin, ils connaissent tous l'endroit.

Shahba

En reprenant la route principale, au bas de la montagne, remontez vers le nord jusqu'à Shahba, petit bourg situé au nord-ouest du Djebel Hauran. 20 kilomètres

séparent Shahba et As'Sweida. En chemin, le paysage devient franchement volcanique et de petits cônes se dressent dans la plaine.

Si l'occupation des Grecs macédoniens, les Séleucides, est observable grâce à l'existence de quelques inscriptions sculptées, c'est aux Romains, et plus particulièrement à l'empereur Philippe l'Arabe, que l'on doit le développement de Shahba (rebaptisée Philippolis). Natif de cette ville, il fut empereur romain pendant 5 années (de 244 à 249 apr. J.-C.) et voulut que sa cité rivalise avec les plus grandes.

Plusieurs monuments témoignent de cette gloire passée. Deux grandes portes à triple arcade, l'une au sud l'autre au nord, permettent d'arriver au rond point central de la ville sur lequel se trouvent les vestiges du tétrapyle (où se croisent le Decumanus et le Cardo). En venant de As'Sweida, montez à gauche sur la voie pavée romaine, vous trouverez le Decumanus. À mi-chemin, d'imposantes colonnes avec leurs chapiteaux corinthiens. C'est la partie visible d'un temple dont les restes sont sous la maison moderne. En haut de la rue, à droite de la place, les vestiges du palais. À gauche de la voûte, le Kabylé (sorte de sanctuaire destiné à abriter les représentations des dieux) et, complètement sur votre gauche, le temple familial (ou Philippéion). Ce bâtiment, remarquablement conservé, était plus particulièrement destiné au père de Philippe l'Arabe. À l'entrée, deux pierres gravées en grec lui sont dédiées. À l'intérieur plusieurs niches pour les sarcophages et, au fond à gauche, un escalier étroit permet qui permet d'accéder à la terrasse du toit.

Au sud de cet édifice se trouve le petit théâtre, très bien restauré. Continuez après le théâtre et prenez la première rue à gauche pour rejoindre les thermes. Edifice monumental, alimenté par un aqueduc long de quinze kilomètres, il est composé de plusieurs types de salles. En plus des salles d'eau, certaines pièces étaient destinées à des activités de loisir : bibliothèque, lecture, gymnasium...

Pour les amateurs de mosaïques, ne manquez pas le musée qui se trouve dans la petite rue qui longe les thermes, vers l'est. Lors de fouilles réalisées en 1962, une

villa comprenant 28 pièces est découverte. Son sol est couvert de remarquables mosaïques. La décision est prise de construire le musée sur le site des fouilles. Toutes les mosaïques présentées ne viennent pas de cet endroit mais elles sont parmi les plus intéressantes du IV^e siècle. Les principales font référence à la mythologie grecque : Dyonisos, Orphée, Aphrodite...

Le plateau du Golan-Qunaytra

Ceux que la géopolitique intéresse peuvent essayer de se rendre sur le plateau du Golan, à al-Qunaytra, à l'ouest du Hauran. Cette zone est au centre de toutes les négociations de paix entre la Syrie et Israël.

Occupée par Israël en 1967, la région est partiellement annexée en 1981 et des colons juifs y sont installés.

En juin 1974, après la Guerre des 6-jours et après un cessez-le-feu intervenu sous l'égide des Nations-Unies, Israël se retire d'une partie du Golan. Mais la ville de Qunaytra est évacuée de ses habitants arabes et complètement détruite par des bulldozers. L'armée israélienne a rasé de manière systématique tout ce qui pouvait l'être. Seules quelques maisons anciennes construites avec des pierres de basalte ont résisté à la dynamite. Lors de votre visite, les militaires syriens sacrifient au rite de vous montrer les dégâts causés et vous prêtent leurs jumelles pour observer les postes militaires israéliens. Au carrefour, à l'entrée de la ville, peinte sur un mur, une phrase en français : « Monsieur le visiteur, regardez cette ville, et jugez vous-même ». Pour vous rendre dans cette zone sous haute surveillance, il faut obtenir une autorisation spéciale auprès du ministère de la Défense. Les touristes sont peu nombreux à en faire la demande. Renseignez-vous auprès de l'office du tourisme à Damas car les négociations en cours peuvent faire évoluer rapidement la situation.

Pages 134/135 : Bosra, construite en pierre basaltique est l'ancienne capitale septentrionale du royaume nabatéen.

Les habitants se sont installés sur les restes de la ville romaine.





Palmyre le désert

Le désert syrien résonne encore des légendes qui accompagnaient les caravanes transportant les richesses de l'Orient. Aujourd'hui, les énormes camions des bédouins continuent à relier les grands marchés de la région. Ils ne possèdent pas de plaques d'immatriculation car ils sont exonérés des lourdes taxes qui frappent les véhicules. Leur traditionnelle hospitalité n'est pas une légende. Si vous effectuez une halte à proximité de leur campement, vous pourrez apprécier leur accueil autour d'un thé ou café servis sous la tente. Si le soleil commence à décliner, on vous proposera d'y passer la nuit.

Dans ce désert, point de grandes dunes sablonneuses ou de vertigineuses montagnes arides, seuls cailloux et buissons se partagent un espace plutôt plat, parsemé de quelques rares reliefs.

Une fois encore, c'est l'histoire qui attirera le visiteur au cœur de cette région.

*Une famille en visite
à Qsar el Kleir el Gharbi.*

Palmyre, ville caravanière plusieurs fois millénaire, ville mythique du commerce entre l'orient et l'occident sera l'un des points fort d'un voyage en Syrie. Pour ceux qui ont un peu de temps et l'envie de s'aventurer dans le désert, deux châteaux omeyyades valent le détour : Qsar al-Hayr al-Gharbi (à l'ouest de Palmyre) et Qsar al-Hayr Ash Sharqi (à l'est). Pour rejoindre ces sites lorsque vous quittez Damas, prenez la direction d'Alep vers le nord. Quand vous sortez des derniers faubourgs de la capitale, la route vers Palmyre/Tadmor est indiquée sur la droite.

Qsar el Kheir el Gharbi

Environ 130 km après Damas, sur la route de Palmyre, se trouve un embranchement en direction de Homs, sur la gauche. Environ 20 kilomètres plus loin, prenez la piste sur votre droite, le château est à 2 km. La façade sculptée du bâtiment a été transférée au Musée national à Damas, elle en orne l'entrée principale. Construit sur les restes d'un monastère byzantin du VI^e siècle, le bâtiment servait de résidence de villégiature aux dignitaires omeyyades.

En retournant vers le carrefour de la route qui relie Damas à Palmyre, vous pouvez faire un rapide détour par le barrage d'Arbaka. Environ 10 km avant le croisement, prenez une bonne piste sur votre





droite, sur 2 km. Le barrage du I^{er} siècle, haut d'une vingtaine de mètres et long de plus de 300 mètres, est dans un bon état de conservation.

Palmyre-Tadmor

Si vous arrivez à Palmyre en fin de journée, dépêchez-vous de monter au sommet de la petite montagne qui domine le site, celle où se dresse le château arabe du XIII^e siècle. La vue est inoubliable. D'un seul regard vous embrassez l'ensemble du site archéologique, la grande palmeraie, la ville moderne sur votre gauche et, au loin, le soleil qui miroite encore sur le lac. Sur votre droite et en vous tournant vers le soleil couchant : la vallée des tombeaux où se dressent les tours funéraires. L'ombre de la reine Zénobie plane encore sur la cité.

Une si longue histoire

Nul ne sait précisément depuis quand cette palmeraie est habitée. Mentionnée dans les tablettes du II^e millénaire av. J.-C. trouvées à Mari sous son nom arabe de Tadmor, la « cité des Palmiers » est appelée « Palmyra » par les Grecs macédonniens, les Séleucides, à la fin du IV^e siècle av. J.-C.. Ceux-ci organisent la circulation des marchandises de la Méditerranée, du golfe Arabique ou de l'Extrême-Orient. Ce n'est qu'à la fin du I^{er} siècle que Palmyre

Palmyre, cité marchande du désert.

est conquise par les Romains, malgré une vaine tentative en 41 av. J.-C., lors de l'attaque de l'empereur romain Marc Antoine. La ville connaît alors un essor sans précédent jusqu'à la fin du III^e siècle. La disparition de l'Empire nabatéen, en 106 apr. J.-C., entraîne la chute de Pétra, sa grande rivale.

En 129 apr. J.-C., l'empereur Adrien lui concède le statut de ville libre et, en 212, Caracalla donne à la ville le statut envié de « colonie romaine » qui, outre l'obtention de la citoyenneté romaine, permet à la population d'être exemptée de l'impôt romain. Le musée de l'ermitage de Saint-Pétersbourg conserve une stèle découverte en 1881 et datée d'avril 137. Sur ces panneaux sont gravés, dans les deux principales langues utilisées à Palmyre (le grec et le palmyréen), les montants des taxes municipales frappant chaque catégorie de produits : denrées agricoles, produits artisanaux, esclaves et prostituées, prix de l'eau des sources... Par ailleurs, les tribus nomades des environs de Palmyre avaient en charge l'organisation et la protection des caravanes marchandes.

Cette prospérité transparaît dans la richesse des costumes des personnages sculptés sur les bas-reliefs funéraires palmyréniens ou dans l'extrême décoration des tombeaux. Elle se double d'un déve-

loppement culturel intense.

Mais, durant le III^e siècle, les caravanes en provenance de l'est se raréfient à la suite de l'essor des Sassanides. L'arrivée au pouvoir de la reine Zénobie précipite la chute de la ville. En 249, Odeinat, originaire de Palmyre, remplace l'empereur Philippe l'Arabe. Il réussit à repousser de nombreux envahisseurs qui menacent l'Empire romain, mais il est assassiné en Cappadoce en 267. Dès lors, les événements vont rapidement s'enchaîner. La femme de l'empereur Odeinat, la célèbre Zénobie, tente de faire de Palmyre un grand royaume indépendant. Dès 270, elle conquiert l'Égypte puis s'attaque à Antioche et au reste de la Syrie, et pousse ses armées jusqu'en Anatolie. Mais l'empereur romain Aurélien n'est pas prêt à accepter ses ambitions politiques ni le fait qu'elle s'octroie le titre d'impératrice ni qu'elle puisse battre monnaie à l'effigie de son jeune fils. A la fin de l'année 272, Zénobie est faite prisonnière sur les bords de l'Euphrate alors qu'elle tentait de fuir les Romains qui assiégeaient sa ville. En 273, Palmyre tente une dernière fois de se révolter contre l'envahisseur, mais la répression est terrible et porte un coup fatal à la ville qui ne retrouvera jamais sa grandeur passée. En 274, Zénobie est exhibée à Rome comme un trophée par l'empereur Aurélien. Selon la légende, elle finit ses jours paisiblement dans un palais près de Tivoli.

Palmyre devient simple ville de garnison aux frontières de l'Empire romain sous Dioclétien (entre 293 et 303), évêché en 793, elle est conquise en 634 par les troupes musulmanes menées par le général Khaled Ibn al-Walid. Le grand temple de Bêl est transformé en forteresse au XII^e siècle, et la ville est oubliée jusqu'au XVIII^e siècle.

En 1751, deux voyageurs anglais « redécouvrent » Palmyre en arrivant par la vallée des Tombeaux. Leur description détaillée du site est à l'origine d'un regain d'intérêt pour la célèbre cité caravanière.

Découverte du site

Visiter l'ensemble du site de Palmyre ainsi que le musée peut prendre facilement une journée entière. L'idéal est de se lever très tôt, avant le lever du soleil, et de commencer la visite à l'entrée de la grande colonnade, au sud-est, au niveau de l'arc monumental. Vous apprécierez la fraîcheur du matin, propice à une agréable promenade et la lumière dorée qui enveloppe les colonnes de la cité.

La grande colonnade

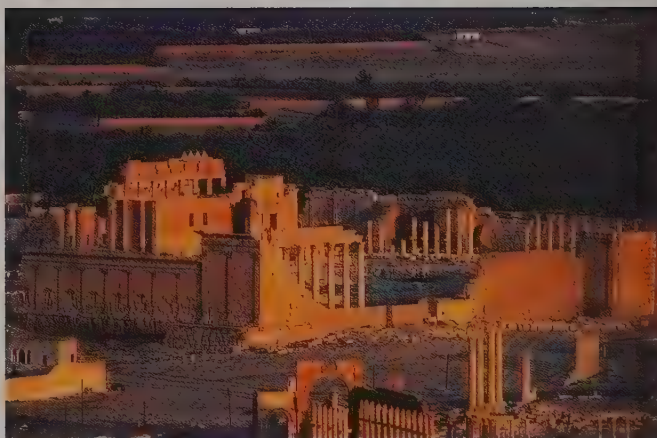
On appelle ainsi l'artère principale de la ville. Sur plus d'un kilomètre elle est

La grande colonnade, axe central de la ville.



SITE ANTIQUE DE PALMYRE





bordée de centaines de colonnes qui témoignent de sa magnificence. Cet axe majeur n'est pas rectiligne, deux coudes lui donnent un aspect légèrement courbe et montrent ainsi l'autonomie relative de la ville. En effet, cette configuration aurait été inconcevable pour une cité romaine classique. Les colonnes à cannelures possèdent une petite saillie aux 2/3 de leur hauteur, destinée à recevoir la statue d'un habitant ayant généreusement participé à l'édification de la ville. Quand vous serez passé sous l'arc monumental, datant du III^e siècle, qui servait aussi de nymphée, de fontaine publique, tout de suite à gauche vous trouverez le temple de Nébô édifié durant le I^{er} siècle av. J.-C. Dieu babylonien dédié à la sagesse, il était aussi le scribe des dieux.

Plus loin, sur la droite : les thermes de Dioclétien construits au début du IV^e siècle avec, vraisemblablement, des éléments en provenance du palais de Zénobie.

Peu après, sur la gauche : un ensemble de bâtiments publics qui marquaient le cœur de la ville. Le théâtre, récemment restauré, possède une scène figurant l'entrée monumentale d'un palais. Derrière le théâtre, se trouvent le sénat ainsi que l'agora, vaste bâtiment, poumon économique et politique de la ville. Toutes les marchandises transitaient par l'entrepôt situé au fond à gauche, l'ancêtre des khans, alors que les banquets se déroulaient dans la salle à droite dans l'agora. C'est sur l'une des

façades de l'entrée que fut trouvé le « tarif municipal » de Palmyre.

Revenez au Tétrapyle, presque entièrement reconstitué, qui barre la grande colonnade. Ce monument qui marquait le carrefour le plus important des 4 rues de la ville, se compose de 4 groupes de 4 colonnes. Au centre de chaque groupe se dressait une statue, dont celle de Zénobie, mais il n'en reste aucune trace.

Au bout de la grande colonnade, à l'endroit où la rue se casse à angle droit, vous êtes face à un temple funéraire du III^e siècle. Derrière ce temple, on distingue les vestiges de tours funéraires incorporées au rempart de défense.

Nommée « la colonnade transversale » par les archéologues, la large voie, qui part vers le sud-ouest, débouchait sur la porte de Damas qui accueillait les caravanes venant de Damas, Homs et de l'Euphrate. A droite de cette allée, au pied d'une colline : le camp de Dioclétien construit pour la garnison romaine après l'écrasement de la ville en 273. Pour certains archéologues, le bâtiment aurait été édifié sur les ruines du palais de Zénobie, mais le doute subsiste encore. Les larges escaliers qui partent derrière les premiers bâtiments du camp aboutissent à un temple dans lequel les militaires romains prêtaient serment. Belle vue sur le site depuis cet emplacement. En redescendant légèrement sur la gauche, on trouve le sanctuaire d'Allat, une déesse arabe pré-

islamique. Le lion monumental qui orne l'entrée du musée de Palmyre fut trouvé à cet endroit.

Si vous repartez vers la ville moderne, d'autres bâtiments jalonnent votre parcours. Dans la partie de la ville antique située au nord de la grande colonnade, outre quelques maisons et vestiges d'églises, vous trouverez un bâtiment remarquablement conservé : le temple de Baalshamin, édifié en 130-131 apr. J.-C. Un seul bâtiment est resté debout parmi l'ensemble cultuel qui comprenait des cours, des portiques, des tombeaux ainsi qu'une salle de banquets. La dernière manifestation païenne est un autel sculpté dédié à Baalshamin en 302 apr. J.-C. par un officier romain. Ensuite le lieu est investi par le christianisme. Rappelons qu'un évêque de Palmyre siège au concile de Nicée en 325 apr. J.-C.

Le temple de Bêl

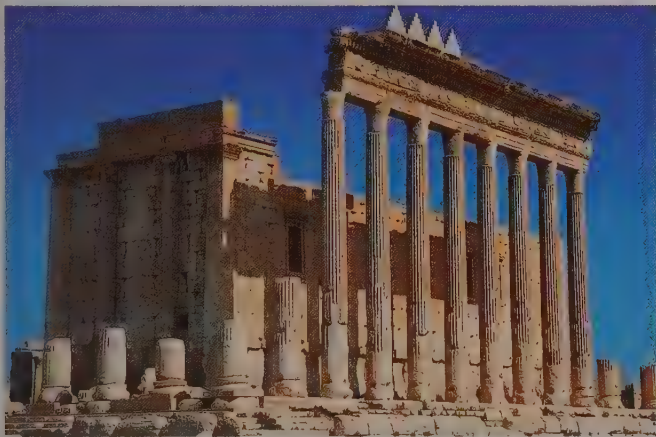
Situé au sud-est de l'arc monumental, au bout de la grande colonnade, le temple de Bêl est le plus monumental des bâtiments de Palmyre. Selon une inscription trouvée sur le site, le sanctuaire, dressé au centre d'une enceinte carrée d'environ 200 mètres de côté, fut achevé en 32 ap. J.-C. Seul le mur nord est d'origine, le reste provenant de la transformation du lieu en forteresse arabe au XII^e siècle.

Après avoir franchi l'entrée, dirigez vous

vers la Cella, le bâtiment central où seuls les prêtres pouvaient accéder. En chemin, de nombreux fragments de colonnes rappellent qu'une double colonnade courait sur 3 côtés. Le côté ouest était bordé par une seule rangée de colonnes de plus grande hauteur que les autres avec, au centre, une entrée monumentale. Avant le temple, sur la grande esplanade qui domine le site, un ensemble d'éléments destinés aux rituels des cultes : autel pour les sacrifices d'animaux, salle de banquet et lieu de purification. Le sanctuaire, grand bâtiment rectangulaire, est percé d'une seule porte sur la façade ouest. Cette entrée, adaptée au culte sémitique est différente des normes hellénistiques selon lesquelles l'entrée était placée à l'une des extrémités. Cette particularité alimente un débat sur les influences réciproques et les emprunts de Palmyre et de l'architecture romaine.

L'édifice était entouré d'un portique composé de colonnes à cannelures et coiffées de chapiteaux corinthiens, reliées au mur du temple par des linteaux de pierre remarquablement décorés. Plusieurs d'entre eux sont posés à l'extérieur, à droite de l'entrée, dont un représente le dieu Bêl défilant assis sur un chameau. Dans le bâtiment, deux chapelles se font face. Observez bien les détails des sculptures qui représentent un

Le plus monumental des bâtiments de Palmyre : le temple de Bêl.





Détail d'un linteau du temple de Bêl.

aigle ailé, Jupiter, les signes du Zodiaque et, bien évidemment, la triade des dieux palmyréniens : Bêl, Yarhibôl et Aglibôl. Dans chaque niche située dans les chapelles se tenaient des statues de Bêl. À la sortie de l'enceinte du temple de Bêl, un musée ethnographique présente des reconstitutions de scènes de la vie quotidienne des bédouins et donne des explications sur l'organisation des sociétés nomades d'aujourd'hui.

La vallée des Tombeaux

Les Palmyréniens pratiquaient le culte des morts et croyaient à la survie des âmes, il est donc normal de trouver autour de la ville de nombreux sites funéraires. La richesse de leur décoration et les divers objets trouvés sont une source de connaissance importante sur la vie quotidienne à Palmyre au début de notre ère. Souvent les morts en disent beaucoup sur les vivants... Plus de 400 tombeaux ont été recensés et classés en 3 grandes catégories :

- les tombeaux-tours, édifices carrés à plusieurs niveaux, percés de fines fenêtres. Leur construction date du premier siècle av. J.-C. Les décorations, sculptures et frises sont nombreuses. En général, le chef de famille était inhumé dans la pièce la plus décorée au rez-de-chaussée tandis que la famille l'était à l'étage supérieur et les

esclaves dans les étages suivants. Au fond de la vallée des tombeaux, à l'ouest se trouve le tombeau-tour d'Elahbêl. Édifié en 103 apr. J.-C., il est l'un des mieux conservés. Sa visite offre, en plus, une belle vue sur Palmyre depuis son sommet ;

- les hypogées, tombeaux en sous-sol, édifiés en briques crues, pouvaient contenir plusieurs centaines de défunts. Chaque niche funéraire était obstruée d'une pierre sculptée représentant le disparu. Une version intermédiaire est la tour hypogée : une tour associée à des chambres souterraines. La plus connue, et à juste titre, est l'hypogée des Trois-Frères, construite au milieu du II^e siècle. Située au sud, à droite de la route qui va vers Damas, près de la source d'Efqa, cette hypogée compte près de 400 niches funéraires. Les fresques peintes qui ornent les différentes ailes du tombeau sont dans un état remarquable de conservation ;

- les tombeaux-maisons, sortes de petits temples datent presque tous du III^e siècle. Édifié en 236, celui de Julius Marôna, situé au nord de la ville, après les remparts, est l'un des mieux conservés.

La plupart des tombeaux sont fermés. Pour les visiter, il faut s'adresser au musée de Palmyre où l'on délivre des tickets pour certains tombeaux ou suivre une visite conduite par un guide.



Les dieux palmyréniens

Le développement spectaculaire de Palmyre et les nombreux échanges qui caractérisaient la vie de la cité ont entraîné la multiplicité des dieux vénérés par les différentes composantes de la population. Si des dieux tels Apollon, Hercule ou Allat, la déesse des Arabes du Sud, trouvaient leur place dans le panthéon local, les communautés juives et chrétiennes pratiquaient aussi leur culte religieux sans discrimination. En 1979-1980, les fouilles archéologiques ont révélé, sur la rive droite de la vallée des Tombeaux, un temple dédié au dieu arabe Arsu, protecteur des caravanes, des chameaux et des pasteurs.

Pour maintenir l'unité de la cité, toute la population se rendait régulièrement au temple dédié aux maîtres du ciel : Bêl, nom d'origine babylonienne, dieu du Cosmos, et son compagnon Baalshamin, dieu du Ciel porteur des nuages, des Orages et des Pluies fertilisantes. Bêl était vénéré collectivement et les cérémonies, données en son honneur dans l'immense temple, étaient fastueuses.

Baalshamin était un dieu plus intime, plus

personnel, assimilé au dieu syrien Hadad, au Zeus des Grecs. Son temple, au nord-est du Tétrapyle, est de taille modeste.

Dans un souci d'intégration des tribus nomades, le dieu Bêl est souvent représenté avec Aglibôl, dieu de la Lune, et Yarhibôl, dieu du Soleil. De même pour Baalshamin représenté avec Aglibôl et Malakbel, dieu solaire de la Fertilité.

Sacrifices d'animaux et processions rythment la vie religieuse de la cité. Conformément aux traditions sémites, seuls les prêtres sont autorisés à pénétrer dans le grand temple de Bêl. Lors de grandes cérémonies en l'honneur de Bêl, une représentation du dieu est exhibée et promenée à dos de chameau à travers la ville.

Pour se rendre aux banquets offerts dans les différents temples de Palmyre, les invités doivent présenter leur tessère, sorte de petit jeton en terre cuite portant l'effigie du dieu auquel il est rendu hommage. Des milliers de ces jetons ont été retrouvés à travers la ville.

La vallée des Tombeaux.



Le château arabe de Fakhr ed-Din

La forteresse perchée sur la montagne au nord-ouest domine Palmyre et c'est un repère facile pour le promeneur. Les premières fondations remontent au VII^e siècle, pendant la période omeyyade, mais la forteresse actuelle, réalisée par l'émir libanais Fakhr ed-Din, date du XVII^e siècle. Ne manquez pas le coucher du soleil sur Palmyre depuis le château. Vous pouvez vous y rendre soit directement à pied en passant par le camp de Dioclétien (comptez 1 heure de marche) soit en voiture par une route qui passe derrière la montagne.

Le musée de Palmyre

Situé sur la place, à l'entrée de la ville moderne lorsque l'on vient du site archéologique, c'est l'un des musées qu'il faut absolument visiter en Syrie. Les notices explicatives sont rédigées en arabe et en français, certaines en anglais, et le choix des pièces exposées est judicieux. Après une visite du site, il permet de se faire une idée de la vie à Palmyre. Outre des maquettes du temple de Bêl et du camp du Dioclétien, de nombreuses statues, mosaïques, bas-reliefs et bustes funéraires ornent les différentes salles. A noter une remarquable statue de la déesse Allat, apparaissant sous les traits d'Athéna, ainsi qu'une salle consacrée à l'écriture palmyrénienne.

La source d'Efqa

A l'entrée sud de Palmyre, près de l'hypogée des Trois-Frères, se trouve la source d'Efqa. Il y a quelques années, cette source d'eau sulfureuse permettait de prendre un bain dans les grottes aménagées depuis l'Antiquité. Actuellement la source qui alimentait la palmeraie depuis des millénaires est tarie et ce sont de profonds puits et forages qui approvisionnent la région en eau.

La palmeraie

S'il vous reste quelques forces, allez faire un tour dans la belle palmeraie qui couvre près de 3 000 hectares. Rares sont les promeneurs, et pourtant ce havre de fraîcheur fut aussi à l'origine de la richesse de la ville antique.

Le site archéologique de Palmyre n'a pas fini de nous révéler ses secrets. Chaque campagne de fouilles amène son lot de découvertes. Des caravansérails ont été dégagés près de la vallée des Tombeaux, des tombes romaines mises à jour au sud-est du temple de Bêl. Au sud de la ville, un quartier d'habitations édifiées en briques crues, aussi vaste que l'actuel site monumental, a été découvert récemment.

La forteresse de Fakhr ed-Din domine le site de Palmyre.





Qasr al Hayr Ash Sharqi

C'est l'autre château construit dans le désert par les califes omeyyades et certainement l'un des plus impressionnants. Quittez Palmyre en direction de Deir ez-Zor, vers l'Euphrate. Au village de As-Sukhna, à 75 kilomètres, prenez la bonne piste vers le nord, le château se trouve à une trentaine de kilomètres. Son accès n'est pas aisé et nécessite absolument d'être accompagné par une personne qui connaît bien la région. Par temps sec, un véhicule tout-terrain n'est pas indispensable, mais les nombreuses pistes laissées par les véhicules des bédouins vous font rapidement tourner en rond.

Construit au début du VIII^e siècle par le calife omeyyade Hisham, le château était un relais indispensable pour les voyageurs du désert et il permettait de contrôler les pistes qui menaient à l'Euphrate. Le calife abbasside Harun al-Rashid en fit sa résidence de chasse. Ce n'est que vers le XIV^e siècle que le lieu est abandonné à la steppe et aux tribus nomades.

Visible de très loin, le château était entouré d'un mur qui protégeait les 850 hectares de jardins arrosés par une source captée à une trentaine de kilomètres. Deux grands édifices dominent la plaine. A gauche : les vestiges du palais. Cernées par un haut mur avec 28 tours et 5 grandes portes, les différentes pièces et salles s'organisaient autour d'une grande cour centrale. A côté du château, à droite en arrivant : le khan dans lequel étaient stockées les marchandises et

qui servait aussi de camp militaire. Il est formé d'une enceinte carrée fortifiée, de 166 m de côté et dotée de 12 tours semi-circulaires. L'intérieur du bâtiment, fermé par une grille, n'est qu'un amas de pierres.

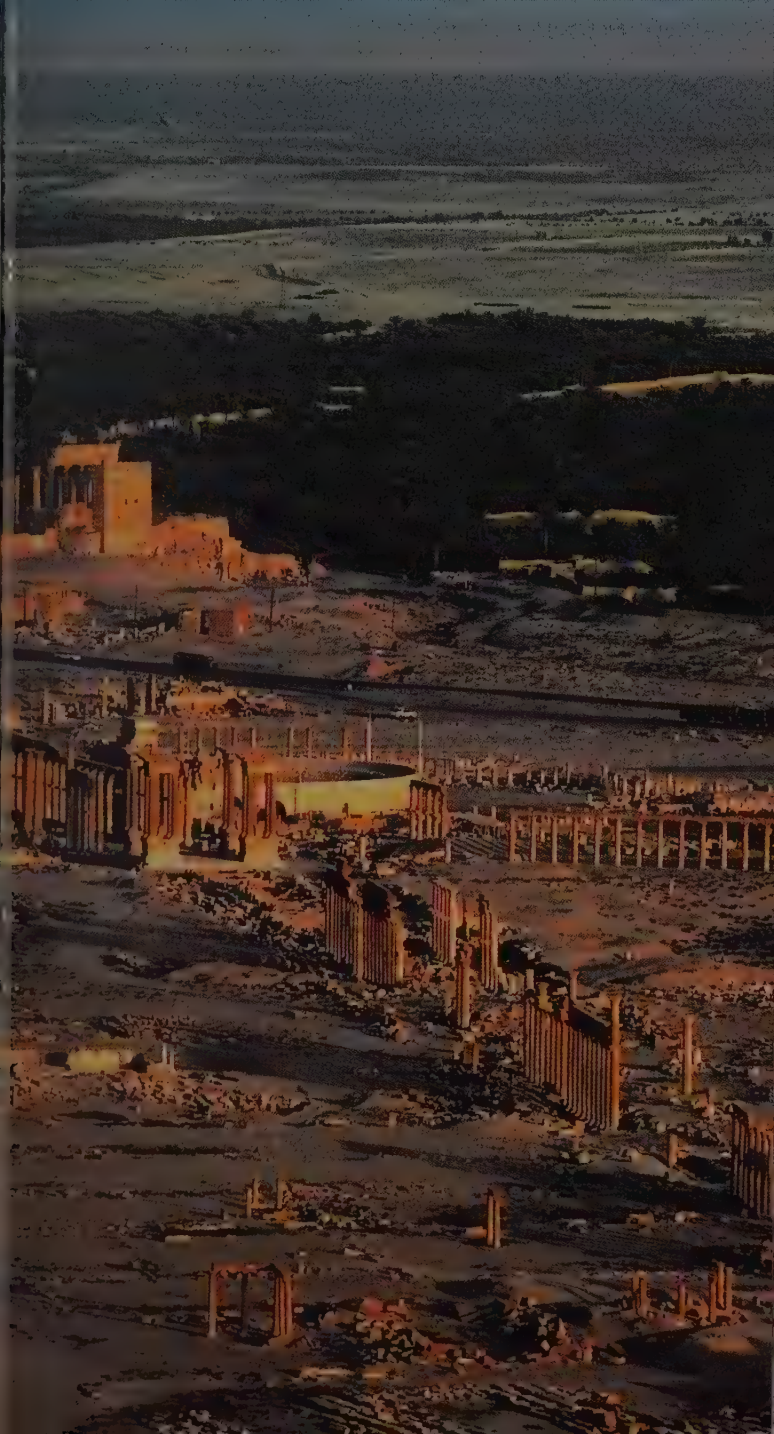
Entre les deux bâtiments, la tour carrée serait l'un des plus anciens minarets de l'Islam, mais sa date de construction n'est pas encore certaine.

La vallée autour du château est parsemée de tentes de bédouins et de petites maisons. Des champs de cultures céréalières alternent avec les nombreux troupeaux d'ovins en pâture à la lisière de la steppe.

Ci-dessus : bain à la source d'Efqa. Ci-dessous : l'entrée du château de Qsar al Hayr Ash Sharqi. Pages suivantes : le site de Palmyre et, isolé dans le désert, Qsar al Hayr Ash Sharqi.



























La vallée de l'Euphrate

Si vous arrivez de Palmyre et si vous êtes passé par Qasr al-Hayr al-Sharqui, la vallée de l'Euphrate vous semblera un paradis verdoyant. Au nord-ouest, le fleuve pénètre en Syrie à Jarabolos, puis il se transforme en une immense retenue d'eau, le lac Assad, avant de continuer paresseusement son chemin vers le sud-est, jusqu'à Abou Kamal, à la frontière avec l'Irak. Tour à tour, frontière, voie de circulation ou point d'approvisionnement en eau, l'Euphrate a toujours été l'élément structurant de la région. De nombreux sites historiques appartenant à toutes les périodes de l'histoire jalonnent le parcours de ce fleuve mythique.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est la colonne vertébrale d'une riche région agricole qui se développe au fur et à mesure que s'étend le réseau d'irrigation.

Deir ez-Zor

Capitale économique de la province du fleuve, Deir ez-Zor est aussi une étape pour le voyageur qui souhaite visiter la région. Important carrefour commercial entre le désert et la Djéziré (région du nord-est), entre le bas du fleuve et, au nord-ouest, la région d'Alep, la ville connaît actuellement un rapide développement avec la découverte de nombreux gisements de pétrole et de gaz. Le soir, les torchères illuminent l'horizon.

Au coucher du soleil, ne manquez pas d'aller faire un tour au bord de l'Euphrate. A cette heure fraîche de la journée, les habitants aiment flâner dans les grands jardins publics situés sur les deux rives du fleuve. Un pont haubané construit en 1924, durant le mandat français, réservé aux piétons et aux cyclistes, relie les deux berges et, la nuit venue, il s'illumine d'une multitude d'éclairages colorés.

Avant de repartir, prenez le temps de vous plonger dans le souk situé au centre de la

ville, entre la rue Ibn Walid et le bras de l'Euphrate. Les nombreux paysans et bédouins venus faire leurs achats donnent une animation bien différente des souks des grandes agglomérations.

En aval de Deir ez-Zor

Si vous avez un peu de temps et votre propre véhicule, vous pouvez partir tôt de Deir ez-Zor, traverser le fleuve en prenant la route en direction de Al Hasakeh. Après 4 ou 5 kilomètres, bifurquez sur la droite et flânez tranquillement le long de la rive gauche de l'Euphrate. N'hésitez pas à prendre des petites routes transversales pour vous rapprocher du fleuve. Ce sera l'occasion de voir les paysans au travail et de découvrir la Syrie sous un autre aspect que les monuments et les grandes agglomérations. Évidemment, l'accueil est très sympathique. Après 150 kilomètres, sans compter les détours, vous rejoignez la rive droite du fleuve. Prenez un verre ou déjeunez à Abou Kamal. L'ambiance décontractée de ce gros bourg, situé à une dizaine de kilomètres de la frontière avec l'Irak, est très marquée par les bédouins. La tenue vestimentaire des hommes ressemble beaucoup à celle des habitants du Golfe et de nombreux véhicules sont immatriculés au Koweït, en Arabie-Saoudite ou aux Émirats arabes unis. Petit souk pour les paysans et les bédouins. Reprenez la route en direction de Deir ez-Zor, sur la rive droite du fleuve.

Mari - Tell Hariri

A une quinzaine de kilomètres d'Abou-Kamal, sur la droite, au bord de l'Euphrate, se trouvent les vestiges d'une des villes de l'Antiquité qui a marqué l'histoire. Malheureusement, édifée en terre crue, le site actuel de Mari n'est pas spectaculaire et, pour éviter la disparition complète des bâtiments du palais, les archéologues l'ont recouvert d'une toiture en plastique translucide. Ce qui n'est pas protégé disparaît au fil des saisons.

Passerelle sur l'Euphrate à Deir ez-Zor.



Éditions L'Épiphanie



159

Les nombreux objets trouvés à Mari sont exposés dans les musées d'Alep, de Damas et même au Louvre car les premières fouilles datent de la fin de l'année 1933, pendant le mandat français.

Au mois d'août 1933, des paysans syriens, alors qu'ils inhumant l'un des leurs, ne se doutent pas qu'en mettant à jour une statue sumérienne ils viennent de découvrir Mari. Ville répertoriée dans les listes royales sumériennes, elle abrite, lors de sa construction presque 3 000 ans avant notre ère, la X^e dynastie après le Déluge.

Sa situation stratégique, au carrefour de la Méditerranée et de la Babylonie, et la proximité immédiate de l'Euphrate ont doté Mari d'une histoire riche. Occupée par les dynasties présargoniques, la ville connaît une première période de prospérité. Tout comme pour sa rivale Ebla, à l'ouest, la vie à Mari est centrée autour du palais et des différents sanctuaires. Les taxes prélevées sur les caravanes enrichissent le roi et sa cour. Vers 2400 av. J.-C., Mari passe sous la domination d'Ebla, plus à l'ouest. Après son accession au pouvoir en 2340 av. J.-C., le roi Sargon d'Akkad conquiert toute la région, et Mari est détruite. La dynastie des Shakkanaku, III^e dynastie d'Ur, laissera peu de traces. Au début du II^e millénaire av. J.-C., ce sont les souverains amorites et le dernier d'entre eux, le roi Zimri-Lim, qui redonnent à Mari une place importante dans la région, puisqu'elle est, avec Alep et Babylone, l'une des 3 grandes villes qui dominent les

régions syro-mésopotamiennes. C'est pendant cette période qu'est édifié le grand palais découvert en 1964.

Mais en 1760 av. J.-C., Mari est à nouveau entièrement détruite par le roi Hammurabi de Babylone. Cette destruction met fin à l'existence de Mari.

Des objets par milliers

Paradoxalement, la violence de la destruction provoquée par Hammurabi est une aubaine pour les archéologues car, en s'effondrant, les murs du palais ou des autres bâtiments ont protégé les étages inférieurs et permis la conservation de statues, de tablettes ainsi que de nombreux autres objets.

La découverte de près de 25 000 tablettes rédigées en écriture cunéiforme syllabique, archives du palais royal de Zimri-Lim, ont permis de se faire une idée très précise de la vie qui régnait à cette époque. En plus de la traditionnelle comptabilité, ces tablettes évoquent les relations diplomatiques avec les États voisins mais aussi des recettes de pâtisserie ou des méthodes pour lutter contre les sauterelles.

De nombreuses statues en très bon état ont été mises à jour mais ce sont celles que les archéologues nomment « les adorants », à cause de leur visages illuminés, qui sont les plus étonnantes.

Une des grandes questions à laquelle les archéologues tentent de répondre depuis plusieurs années est celle de savoir pour-



quoi et comment Mari a été édifée de toutes pièces à la fin du IV^e millénaire av. J.-C.. La ville est située dans une zone aride, à faible pluviométrie, et à une distance raisonnable du fleuve. Seuls des intérêts commerciaux et militaires pouvaient justifier son existence. La découverte récente de canaux explique également le rôle central de Mari comme nœud de communication entre les caravanes et les transports fluviaux, entre les plaines de Mésopotamie et le piémont du Thaurus. Le canal le plus important est long de 120 kilomètres sur 11 m de large. Il part du Khabour avant son confluent avec l'Euphrate et rejoint le fleuve un peu en aval de Mari. Cette utilisation de la navigation devait permettre de gagner plusieurs jours sur les voyages des caravanes de marchandises.

La visite

La visite du site est assez rapide. Bâtiment principal, le palais royal est protégé par son toit en plastique. De nombreuses salles sont reliées entre elles par d'étroits couloirs. Ce palais comptait environ 300 pièces et s'étendait sur près de 2,5 hectares. Seule une petite partie a été fouillée et déjà il apparaît que plusieurs palais et sanctuaires appartenant à des périodes différentes sont empilés les uns sur les autres. Peut-être que des découvertes futures permettront de mieux comprendre la nature du pouvoir royal de cette période.

A l'entrée du palais, un panneau, rédigé pour partie en français, renseigne sur les autres points du site. Vous pouvez les visiter mais il faut être spécialiste pour visualiser les bâtiments tellement l'érosion pluviale a emporté les murs.

Dura Europos

En remontant la rive gauche de l'Euphrate vers Deir ez-Zor, à 28 kilomètres de Mari, un autre des grands sites historiques de Syrie vous attend. Dura Europos, édifée sur le bord d'un plateau aride domine la rive droite de l'Euphrate.

En mars 1920, poussées par la révolte des tribus arabes, des troupes anglaises se retranchent derrière les puissantes murailles de Dura Europos. C'est en creusant leurs tranchées qu'ils découvrent des fresques représentant un sacrifice au dieu Bêl. Les campagnes de fouilles effectuées entre 1922 et 1937 ont transformé les connaissances sur l'hellénisme mésopotamien. Rares sont les sites de cette période qui ne sont pas recouverts par des villes modernes (Antioche, Alexandrie ou Lattaquié) ou n'ont pas été réoccupés après de destructions massives. Après 50 années d'interruption, une mission franco-syrienne a recommencé les recherches en 1986

Mari,
les vestiges du temple de Zimri-Lim



161

et certaines parties effondrées du site ont été reconstruites.

Une cité cosmopolite florissante

La cité est fondée vers 300 av. J.-C. sur ordre du roi Séleucos I^{er} qui a hérité de la partie asiatique de l'empire d'Alexandre. Europos est le nom du village natal du roi séleucide et Dura (« forteresse ») provient d'une ancienne tablette babylonienne mentionnant le site. A la croisée des routes entre l'Orient et la Méditerranée, elle devient réellement une grande cité au II^e siècle avant notre ère. Protégés à l'ouest par une puissante muraille et à l'est par un dénivelé d'une quarantaine de mètres surplombant l'Euphrate, les 75 hectares sont quadrillés par des rues droites formant des îlots réguliers de 35 m sur 70 m. Chaque maison couvre environ 300 m². Mais la construction n'est pas encore terminée que les Parthes, venus de Perse, s'emparent de la ville et l'occupent presque sans discontinuité pendant 3 siècles. Pendant 2 années, entre 115 et 117 de notre ère, le Romain Trajan l'occupe avec son armée.

Située alors au centre d'un empire, la cité perd son caractère défensif et militaire pour s'épanouir dans le commerce, l'agriculture et l'administration de la province. La ville s'agrandit et accueille une popu-

lation cosmopolite dont la présence est attestée par les nombreux lieux culturels retrouvés. Des temples dédiés à Atargatis, Aphlad, Adonis ou Zeus côtoient une église et une synagogue. La forte influence de Palmyre se traduit par l'existence de 2 temples consacrés à Bél. En 165, le Romain Lucius Verus conquiert Dura Europos et lui redonne un caractère militaire plus affirmé. Mais malgré un renforcement considérable des défenses et de violents combats, la ville tombe aux mains des Perses Sassanides en 256. Dès lors, la ville n'est plus occupée et elle sombre dans l'oubli, permettant au site de conserver sa structure hellénistique.

Pour mieux se défendre contre les attaques sassanides, les Romains ont enseveli sous un épais remblai de nombreux bâtiments situés le long de la muraille. C'est à cette action que l'on doit la préservation de nombreux bâtiments et des peintures qui en ornaient les parois. Les plus connues sont celles de la synagogue représentant des scènes de la Bible (exposées au Musée de Damas, à ne manquer sous aucun prétexte!) et celle d'un temple de Bél montrant la famille de Conon et le sacrifice du tribun Terentius.

La visite

Pour qui n'est pas spécialiste de cette



période, seuls les remparts de défense, des bâtiments romains et quelques constructions en bord de fleuve présentent un intérêt particulier. Cependant, la promenade à l'intérieur de ce vaste périmètre surplombant le fleuve est très agréable.

Après avoir franchi la muraille par la porte de Palmyre, en cours de reconstruction, vous verrez, sur votre gauche, les ruines de la synagogue ; à droite, celles d'une église chrétienne. Dirigez-vous vers le fleuve en suivant l'axe principal de la

ville, le Decumanus. De part et d'autre, les restes de l'agora, des thermes, des maisons, un temple de l'époque parthe et d'autres constructions moins identifiées. Au bout de l'artère, vue plongeante sur la citadelle (à gauche), sur le palais du gouverneur grec le Stratège (à droite).

Le site de Doura Europos domine la vallée de l'Euphrate.



page
163



*Vestiges de la muraille
de l'ancienne ville fortifiée d'Halabiyeh.*

En reprenant la route vers Deir ez-Zor, à une cinquantaine de kilomètres, vous verrez le château arabe d'Ar'rahbeh dressé sur son pic rocheux. Quittez la route principale en prenant sur votre gauche. Contournez le château par la gauche pour atteindre une plate-forme depuis laquelle s'ouvre un superbe panorama sur le château et la vallée de l'Euphrate. La visite du château lui-même présente peu d'intérêt. C'est Nour ed-Din qui construisit cette forteresse au XII^e siècle, mais, en 1260, elle est abandonnée par les Mamelouks, lors de l'invasion mongole.

En amont de Deir ez-Zor

On peut débiter une autre journée de découverte à partir de Deir ez-Zor. Si vous souhaitez visiter le nord-est du pays, la Djézireh, il est préférable de revenir dormir à Deir ez-Zor, sinon vous pouvez aller directement à Alep.



Halabiyeh - Zalabiyeh

A 57 km après Deir ez-Zor, à Shima, tournez à droite pour rejoindre les berges de l'Euphrate. A quelques kilomètres se trouve, dans un site isolé, le château de Halabiyeh. Sur la rive gauche du fleuve, un peu en aval, on distingue les ruines de l'autre château : Zalabiyeh.

Afin de contrôler le trafic fluvial et les frontières de son royaume, Zénobie, la reine de Palmyre, fit édifier au III^e siècle ces deux villes fortifiées. Les constructions dont les ruines dominent aujourd'hui le fleuve date du VI^e siècle. C'est l'empereur Justinien qui, pour repousser les attaques sassanides, renforça les murs d'enceinte qui, par endroit, atteignent 5 mètres d'épaisseur. A l'intérieur de la grande muraille ponctuée de grandes tours carrées, il reste les ruines de quelques édifices parmi lesquels un bain et des églises. Traverser l'Euphrate est devenu possible depuis peu, grâce à un pont flottant accroché aux deux berges du fleuve et situé à environ 300 m en amont de Hallabiyeh. Si les vestiges de Zalabiyeh sont bien moins intéressants, c'est certainement l'un des plus beaux points de vue sur la vallée de l'Euphrate.

*L'imposante muraille d'Ar'Raqqah
et un détail de la porte de Bagdad.*

Ar'Raqqah

Situé sur la rive gauche de l'Euphrate, à 140 km au nord - ouest de Deir ez-Zor, la ville d'Ar'Raqqah doit son essor récent à la construction du barrage de Tabqa, en amont, et à sa place de capitale régionale d'un immense bassin agricole.

Ce sont les Séleucides qui fondent la ville aux III^e ou IV^e siècles av. J.-C., et lui donnent le nom de Nicephotium. Elle devient « Callinicum » sous les Romains et les Byzantins avant d'être conquise par les musulmans. Le calife abbasside al-Mansour édifie en 772 une nouvelle ville : al-Rafiqah à côté de l'antique Raqqah. Rapidement les deux villes finissent par fusionner.

La ville connaît son apogée pendant le règne d'un autre calife abbasside Haroun el-Rachid (786-809) qui en fait sa capitale d'été et fait construire de nombreux palais. Haroun el-Rachid et le calife al-Mansour seront immortalisés par les légendes des contes des « Mille et Une nuits ». Détruite par les Mongols en 1259, Raqqah cesse pratiquement d'exister.

La visite

De ce passé prestigieux il ne reste pas grand-chose et les rares vestiges sont mélangés à la ville moderne. A l'est de la ville se dresse, abritée à l'intérieur d'un jardin public, la porte de Bagdad (Bab Bagdad). À 100 m se trouve la structure en béton d'une





très grande mosquée. Le chantier est arrêté depuis plusieurs années car les Iraniens ont suspendu le financement du projet.

Au nord de la ville, sur quelques centaines de mètres, les restes de la grande muraille qui entourait la ville au VIII^e siècle. De la Grande Mosquée, édifée en 772 et restaurée au XII^e siècle par Nour Ed Din, il ne reste qu'un minaret rond en briques et quelques soubassements de la grande salle de prières.

Le musée, situé entre le beffroi central et la

porte de Bagdad renferme des pièces trouvées à Raqqa et sur les sites de la région. À voir : le très beau calice découvert en 1982 à Rasafeh avec d'autres objets culturels.

Rasafeh - Sergiopolis

Reprenez la grande route sur la rive droite de l'Euphrate, jusqu'au village d'Al Mansura (30 km). Rasafeh se trouve sur votre gauche à 27 km. C'est un des plus beaux sites de la région.



**Rasafeh, la ville de Gypse,
au milieu du désert.**

Déjà mentionnée dans des textes assyriens à la fin du IX^e siècle av. J.-C., ce que n'est qu'après l'établissement d'un avant-poste romain, lors de la chute de Dura Europos en 256 apr. J.-C., que Rasafeh connaît un véritable développement. En 305, pour avoir refusé de faire un sacrifice en l'honneur de Jupiter, un soldat romain chrétien dénommé Serge est martyrisé. Très rapidement l'endroit devient un lieu important de pèlerinage pour toute la chrétienté orientale et prend le nom de Sergiopolis. Il semble qu'au VI^e siècle le pèlerinage des Occidentaux en Palestine passe par Sergiopolis.

D'abord à l'extérieur de la ville, la tombe de Saint Serge est transférée dans une petite basilique puis, au VI^e siècle, dans la grande basilique consacrée en 509 par l'archevêque de Sergiopolis. Pendant le règne de l'empereur Justinien (527-565) la puissante muraille est élevée et les profondes citernes sont creusées. Une garnison est alors installée en permanence. Les pèlerins les plus nombreux, surtout les membres des tribus nomades, viennent des environs immédiats de la cité. La richesse de la ville provient de cet afflux de pèlerins, comme en témoignent la finesse et la diversité des objets retrouvés. En 616, détruite par l'empereur perse Khosroès II, la ville connaît un nouvel essor sous le règne du calife omeyyade Hisham (724-742). Il y fait édifier

l'une de ses plus belles résidences. Lors de leurs conquêtes, les Abbassides détruisent la ville en 750 et, à la fin du VIII^e siècle, un tremblement de terre achève d'endommager les bâtiments. Malgré cela, la cité continue à être habitée et compte de nombreux chrétiens parmi sa population. Certaines décorations, comme l'abside en gypse de la grande cathédrale, datent du XI^e siècle. Des rituels religieux chrétiens sont pratiqués dans la basilique de la Sainte Croix jusqu'au début du XIII^e. Mais, une fois encore, les terribles invasions mongoles du XIII^e siècle détruisent ce qui est encore debout, puis la cité est progressivement abandonnée par ses habitants.

La visite

Construite pour partie en gypse, Rasafeh étincelle et surgit comme un mirage au milieu du désert. La muraille qui ceinture la ville est certainement la partie la plus impressionnante de l'endroit. Haute de près de 15 m, elle forme un rectangle d'environ 500 m de longueur sur 400 m de largeur. A l'apogée de Sergiopolis, 50 tours et 4 portes monumentales renforçaient sa défense. Aujourd'hui, l'entrée se fait par la porte nord, qui était précédée

d'une sorte de sas à grande cour, mais dont il ne reste que peu de traces.

Cette belle porte de style byzantin avec 3 entrées et 6 colonnes corinthiennes ouvre sur la rue Droite, ou via Recta. De part et d'autre de cet axe, plusieurs constructions. Tout d'abord, sur la gauche, le Martyrium avec ses colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens de marbre rouge. Plus loin, toujours sur la gauche, les restes d'un caravansérail (ou khan) et du marché de la ville. À presque 300 mètres de l'entrée nord, les sommets des 4 citernes affleurent à la surface du sol. La plus importante pouvait accueillir 15 000 m³ d'eau principalement d'origine pluviale et drainée par un réseau complexe de canalisations.

En partant vers l'est, vous atteignez la première église, antérieure au martyrium, où étaient entreposées les reliques de Saint Serge avant qu'elles ne soient transférées, au VI^e siècle, dans une basilique à quelques dizaines de mètres plus à l'est. La basilique, devenue ensuite cathédrale de la Sainte-Croix est sans conteste le plus bel édifice de Rasaféh. Elle est composée d'une grande nef centrale séparée des 2 travées latérales par 2 rangées de colonnes portant de grandes arcades. D'autres arches plus petites y seront ajoutées, tempérant cette audace architecturale. Par endroits, le sol conserve les traces de superbes mosaïques représentant des arbres, des gazelles ainsi que d'autres animaux. Au centre la surélévation en pierre, le bēma, était réservé au clergé.

Adossée au côté nord de la basilique, une mosquée des VIII^e ou IX^e siècles complète harmonieusement l'ensemble.

Ceux qui veulent pousser plus loin l'exploration du lieu peuvent se rendre à l'angle sud-est où l'on peut monter sur les remparts et circuler dans le couloir voûté qui passe dans la muraille.

Le barrage du lac Assad

Retournez à Al Mansura puis reprenez la route en direction d'Alep. Après 20 km tournez à droite vers Al Thawra. En arabe, al-Thawra signifie « la révolution » et ici ce n'est pas qu'une image. En effet, la ville a vu le jour au début des années 1970 avec la création du gigantesque barrage de Tabqa et

du lac Assad. La cité ressemble à certaines banlieues tristes et grises de l'ancienne URSS avec ses alignements de bâtiments destinés au logement des ouvriers du barrage mais aussi des paysans obligés de quitter leurs terres à cause de la montée des eaux.

Gigantesque projet mis en œuvre à partir de 1963 et opérationnel à partir de 1975 avec l'aide des Soviétiques, le barrage mesure 512 mètres de large à la base pour une hauteur de 60 mètres, et la route qui passe sur le barrage pour rejoindre l'autre berge est longue d'au-moins 4 kilomètres. Le barrage ne se visite pas et il faut abandonner toute idée de filmer ou photographier l'endroit. Interdiction de s'arrêter pendant la traversée d'une berge à l'autre.

Qala'at Jabar

Sur la rive gauche du lac, après être passé sur le barrage, vous aurez encore une douzaine de kilomètres à parcourir pour atteindre la presqu'île où se dresse la citadelle de Ja'abar. Son nom pré-islamique, Dausara, fut remplacé par celui de Sabiq al Din Djabar qui s'en était emparé à l'époque seljoukide. Plusieurs chefs croisés furent emprisonnés dans le château et ce sont les Mamelouks qui lui donnèrent sa structure actuelle.

Des 36 tours polygonales il ne subsiste plus aujourd'hui qu'un minaret cylindrique en briques. Il domine l'Euphrate du haut de ses 26 mètres, entouré des vestiges de la double enceinte. Mais cette citadelle isolée n'est qu'un prétexte pour une baignade agréable dans les eaux turquoises du lac Assad et prendre un repas ou un rafraîchissement à l'ombre des quelques arbres du restaurant. Le vendredi de nombreuses familles occupent les berges autour de Qala'at Jabar.

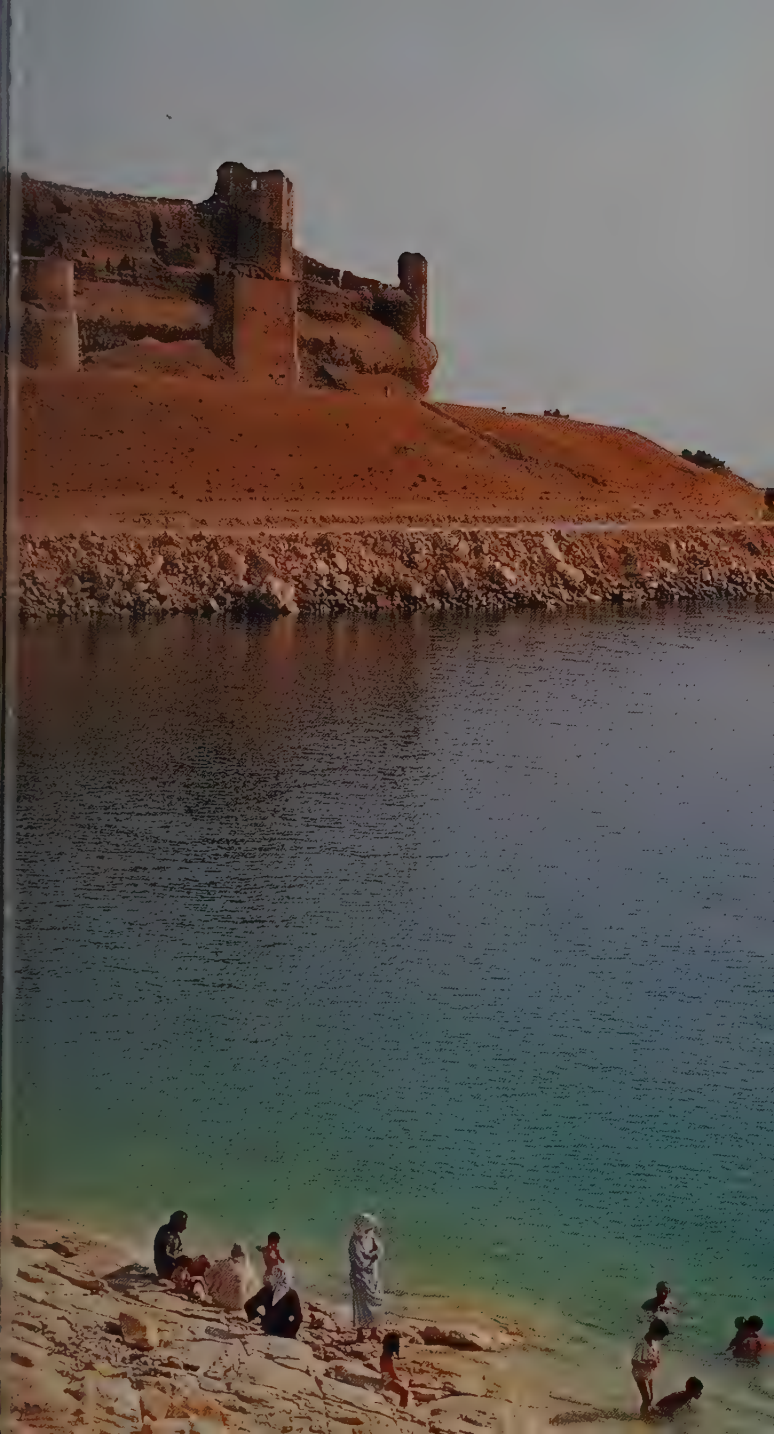
Ceux qui ont du temps pour visiter la région nord-est, la Djézireh (compter 2 jours), peuvent retourner à Deir ez-Zor ou, selon l'heure de la journée, passer par Raqqa et partir vers le nord jusqu'à Qamishli près de la frontière avec la Turquie.

Pour les autres, il ne vous reste que 160 km de bonne route pour rejoindre Alep.

*Tour ronde de Qala'at Jabar.
Pages suivantes : Qala'at Jabar,
les châteaux d'Halabiyeh et d'Ar'rahbeh.*



















La Djézireh

Pour les voyageurs curieux qui ont le temps et l'envie de découvrir une région à l'écart des traditionnels circuits touristiques, la Djézireh est un vaste région agricole située entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate, bordée au nord par la frontière turque et à l'est par la frontière avec l'Irak. Les Kurdes sont majoritaires dans la frange nord du pays. La Djézireh n'offre pas de sites historiques monumentaux, mais une série de tells qui conservent la mémoire de villes datant des II^e et III^e millénaires av. J.-C..

Même si vous n'êtes pas un spécialiste de cette période, il est toujours intéressant d'observer le travail de fouille des archéologues et, s'ils sont sur place, de discuter des recherches en cours dans cette région souvent considérée comme marginale dans le développement des civilisations. Mais les travaux menés depuis une dizaine d'années montrent que cette région a été aux II^e et III^e millénaires av. J.-C. un important relais des civilisations sumériennes ou babyloniennes. Il semble qu'elle a été une sorte de seconde vague de « la civilisation ». Des dizaines de villes se sont développées, certaines entièrement nouvelles, sur un croissant

fertile allant du Golfe à la Méditerranée. Deux grandes zones font l'objet d'attentions particulières : la partie de l'Euphrate en amont du lac Assad jusqu'à la frontière turque ainsi que la zone située le long du Khabour, une rivière qui se jette dans l'Euphrate en aval de Deir ez-Zor. Les différents sites étaient répertoriés depuis longtemps, mais des projets de barrages et d'aménagements hydrauliques, qui risquent d'inonder de vastes superficies, ont rendu les fouilles urgentes. Plus d'une vingtaine de tells sont actuellement concernés et des archéologues syriens associés à des chercheurs étrangers découvrent, chaque année, de nouveaux éléments permettant une meilleure compréhension de ces premiers pas des civilisations.

Aujourd'hui les archéologues tentent de répondre à deux énigmes : pourquoi et comment des villes se sont créées vers le milieu du III^e millénaire (plusieurs siècles après les civilisations sumérienne et babylonienne) et quelle est la cause de leur effondrement et leur abandon vers 2200 av. J.-C. ? Il semble, en effet, que plusieurs cités furent abandonnées à cette période, sans explication certaine.

*Habitat traditionnel de la Djézireh.
Pont romain de Aïn Diwar.*



Tell Brak

Depuis Deir ez-Zor, dirigez-vous vers Al Hasakeh, chef-lieu du mouhafazat (la région), puis continuez en direction de Qamishli situé contre la frontière avec la Turquie. À une quarantaine de kilomètres au nord-est de Hassaké se trouve tell Brak. L'ensemble du tell se développe sur près de 43 hectares, mais les recherches sont concentrées sur les bâtiments datant de l'époque akkadienne (sous le règne de Sargon d'Akkad entre 2340 et 2284 av. J.-C.) et les petites maisons de la fin de la période de la domination des rois d'Ur (environ 2100 av. J.-C.). L'aspect extérieur de ces édifices en terre ou en brique crue est fonction des campagnes de fouilles. Les plus anciens ne sont que des monticules de terre peu attrayants pour un néophyte.

Qamishli

Sympathique bourgade près de la frontière avec la Turquie, Qamishli peut servir de base pour rayonner dans la région. Les Kurdes majoritaires cohabitent avec de nombreux chrétiens d'origine arménienne. Qamishli est un exemple du développement rapide de ces villes moyennes de Syrie. De 2 000 habitants en 1928, elle passe à 23 000 en 1956 et l'estimation est de 280 000 habitants en 1995. Cette croissance s'explique aussi par l'arrivée des Arméniens dans les

années 20 ainsi que l'implantation volontaire de populations dans le cadre de l'aménagement de l'espace syrien.

Aïn Diwar

Sur la carte, ce petit village est situé dans l'extrême nord-est de la Syrie, à environ 120 kilomètres de Qamishli. En arrivant dans le village, allez jusqu'à la plate-forme pour admirer la superbe vue sur le fleuve du Tigre et les montagnes, ainsi que pour déposer votre passeport au poste frontière syrien. Les militaires vous expliqueront très aimablement comment vous rendre jusqu'au « pont romain » (Jisr Ar'Romani) situé en contrebas au bord du fleuve tout en vous recommandant d'être prudent, car cette langue de terre est placée sous surveillance de l'armée turque. Sans véhicule tout-terrain, inutile d'essayer de franchir le bras du fleuve Tigre qui barre la route 2 kilomètres avant le site. Il faut terminer le trajet par une petite promenade au milieu des champs de blé. Édifiées au II^e siècle par les Romains, les quelques arches monumentales qui subsistent datent des XI^e et XII^e siècles (périodes seljoukide et arabe). Les grandes plaques sculptées ornant le haut des piliers et représentant les différents signes du Zodiaque sont le prétexte de cette promenade. En repartant, n'oubliez pas de reprendre vos passeports.



Ras el Aïn

En repartant vers Alep, à 100 km à l'est de Qamishli vous trouvez le village de Taltamar. Prenez sur votre droite jusqu'à Ras el-Aïn (35 km). Quelques kilomètres avant le bourg, prenez sur votre gauche jusqu'aux sources d'eau chaude qui jaillissent de terre en pleine campagne. Un peu plus au nord, à 3 kilomètres à l'ouest de Ras el-Aïn, se trouve Tell al-Halaf.

Cité du IX^e siècle av. J.-C., connue sous le nom de Guzana, Tell al-Halaf fut le siège d'une dynastie araméenne qui sera soumise à l'Empire assyrien. Devant le grand temple-palais du roi Kapara, 3 statues monumentales en basalte noir, représentant des dieux dressés sur le dos d'animaux, montaient la garde. Aujourd'hui, des copies de ces statues ornent l'entrée du musée archéologique d'Alep dont la

façade est une reconstitution du temple de Tell al-Halaf.

Dans la petite ville de Ras el-Aïn : un restaurant très renommé dans toute la région. Sous une grande treille, des tables et des chaises sont installées dans des petits bassins dans lesquels circule l'eau chaude et sulfureuse d'une source. Le repas se déguste les pieds dans l'eau.

Qala'at Najm

Reprenez la route en direction d'Alep, franchissez l'Euphrate, puis, une douzaine de kilomètres plus loin, prenez sur votre gauche en direction de Jibl Qader. Le château est au bout de la route à une quinzaine de kilomètres de l'embranchement. La forteresse, située sur la rive droite du fleuve permettait de contrôler un pont aujourd'hui disparu. Connue sous



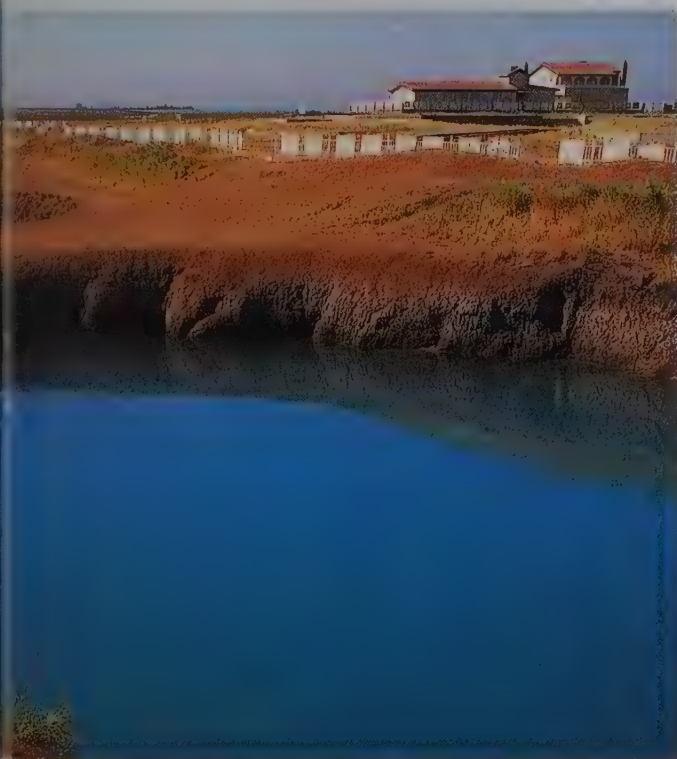
le nom de Caeciliana par les Romains, le site était un port important et une base arrière pour les légions qui combattaient les Parthes et les Sassanides. Avec la conquête musulmane, au début du VII^e siècle, cette place stratégique sur les routes commerciales de Syrie du Nord, est transformée en forteresse puis consolidée par Nur ed-Din au XIII^e siècle. Pendant les croisades, ce château jouera un rôle important lors des attaques menées par les troupes musulmanes contre les villes franques. Une inscription au-dessus de l'entrée principale rappelle qu'en 1215 le château fut restauré par le prince ayyoubide al-Zaher Ghazi.

Si le bâtiment fait sensation de loin, l'intérieur, malgré un effort certain de rénovation, n'est pas en très bon état. A noter les détails du portail de l'entrée et les murs de la mosquée ornés de textes en écriture

arabe coufique. Depuis la citadelle, vous ne manquerez pas le panorama sur le fleuve au moment du soleil couchant.

Avant de rejoindre Alep, une douzaine de kilomètres avant la grande cité, vous verrez sur votre gauche un village de maisons « en pain de sucre », appelées ainsi à cause de leur forme conique. Le village de Tayara est l'un des derniers, dans la région, construit dans ce style. Les maisons sont bâties à partir d'un mélange de terre et de paille puis protégées par un enduit de chaux. Cette architecture traditionnelle tend à se raréfier, cependant elle possède d'excellentes qualités isothermiques. La plupart de ces maisons servent aujourd'hui de grenier ou d'abri pour les animaux.

La source de Ras el Aïn.



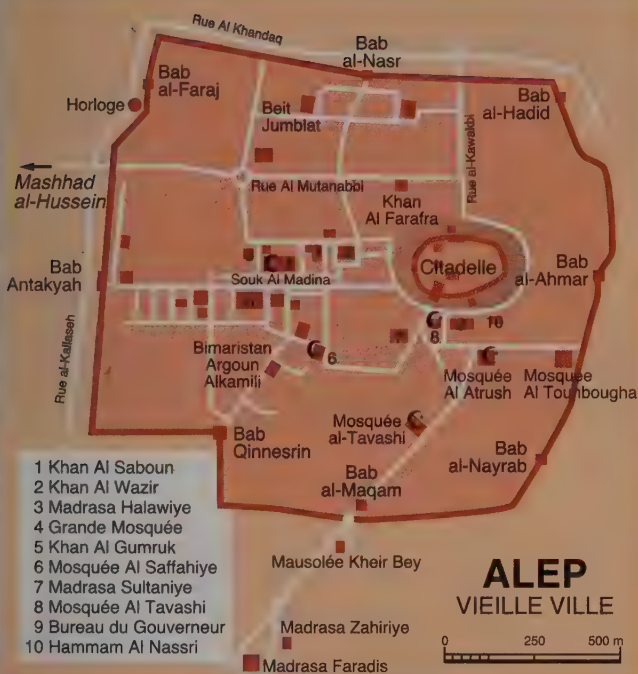
Alep

Pour qui arrive de l'est du pays et de la tranquille région de l'Euphrate, Alep sera un retour soudain à l'effervescence de la ville. Activité débordante, circulation intense; dans le centre-ville, une foule dense se presse dans les rues, au commerce incessant. La cité des steppes de la Syrie du Nord hérite de l'époque où elle était une plaque tournante du commerce. Située sur l'axe reliant la Méditerranée à la Mésopotamie et au Golfe, elle est au carrefour de cette voie et de l'axe nord-sud venant d'Anatolie. Après Istanbul et Le Caire, elle était la 3^e métropole économique de l'Empire Ottoman. Elle restera pendant plusieurs siècles plus peuplée que Damas, à la fin du XVIII^e siècle sa population s'élevait à environ 250 000 habitants. L'ancienne tradition artisanale reste très vivace alors que pendant la période du mandat elle a su affirmer une nouvelle orientation industrielle. Elle conserve également une emprise importante sur le monde rural en particulier sur la vallée de l'Euphrate. Le prestigieux

passé est présent dans la ville d'aujourd'hui. Son centre ancien couvre environ 400 ha, ce qui représente un des plus vastes ensembles conservés au cœur d'une ville moderne. Les souks de la ville sont à l'image des rêves orientalistes des voyageurs des siècles passés. Ils font appel à tous les sens, inlassablement sollicités par une telle profusion de couleurs, de sons, de goûts, de matières, de parfums... Et même si les boutiques modernes se sont installées dans les larges avenues ou les rues piétonnes des nouveaux quartiers, le souk demeure le cœur de cette ville. La cohabitation des différentes communautés : musulmans, chrétiens, arméniens, kurdes... a renforcé le dynamisme de la ville. Mais une visite d'Alep, c'est aussi la rencontre avec une riche architecture du passé, marquée par la pierre omniprésente et savamment assemblée. Les environs d'Alep offrent également de nombreux sites au visiteur ainsi que l'occasion de parcourir des paysages modelés par une agriculture en plein essor. Si votre hébergement est au centre-ville, vous pouvez découvrir la ville à pied et en empruntant le taxi.

Alep, une cité pleine de vie !







Une histoire pluri-millénaire

Dès le XVII^e siècle av. J.-C., les tablettes trouvées à Mari, au bord de l'Euphrate, attestent qu'Alep (nommée alors Khalap) était la capitale de l'important royaume de Yamhad. Elle était déjà un carrefour commercial entre le monde méditerranéen et la Mésopotamie.

Tombée aux mains des Hittites aux XVII^e et XVI^e siècles av. J.-C., la cité ne retrouve son importance qu'avec l'arrivée des Macédoniens d'Alexandre-le-Grand au IV^e siècle av. J.-C.. La ville prend alors le nom de Beroia, et Seleucos Nicator lui donne forme avec un plan dont les rues se coupent à angle droit. En 64, la ville est envahie par les Romains. Elle est détruite par les Perses en 540, seule la citadelle résistera. En 637, Khaled Ibn Walid impose pacifiquement la présence musulmane. Mais malgré un développement important, la ville ne jouera qu'un rôle secondaire pendant les périodes omeyyade et abbasside.

Après deux invasions byzantines (en 961 et 968), Alep est assiégée par les croisés de Baudouin 1^{er} en 1124. A cette époque la ville, qui a subi les assauts de nombreux conquérants, se relève difficilement.

Il faut attendre le règne de Zengi, émir d'origine turque, et de son fils Nur ed-Din (de 1128 à 1170) pour que Alep retrouve un

Des paysans venus à Alep s'approvisionner dans un caravansérail.

éclat perdu depuis longtemps.

Lorsque Salah ed-Din s'empare de la ville en 1183 et installe son fils Malik al-Zahir Ghazi, la ville connaît durant cette période ayyoubide un développement important jusqu'à la mise à sac par l'invasion mongole de 1260. Il faut attendre 1516, lorsque les Mamelouks d'Égypte doivent céder le pouvoir aux Ottomans pour qu'Alep retrouve un véritable rayonnement international. À la fin du XVII^e siècle, l'opulence de la cité faisait l'admiration des voyageurs et des commerçants européens. Les marchands, venus de l'Europe entière, s'installent dans les khans (caravansérails). Des consulats s'établissent dans la vieille ville (Vénitiens en 1548, Français en 1562, Anglais en 1583 et Hollandais en 1613). Le XVIII^e siècle verra l'apogée du développement des souks et de l'activité des khans.

En 1822, un terrible tremblement de terre détruit de nombreux bâtiments et décime une grande partie de la population. Malgré l'occupation égyptienne, de 1830 à 1840, la ville ne redeviendra pas ce centre névralgique du commerce entre l'Orient et l'Occident. Les marchandises empruntent désormais la route maritime du Cap, au sud de l'Afrique, plutôt que les routes intérieures des caravanes.

Et, en 1912, Alep est reliée à l'Europe par

voie ferrée. Après la fin de la domination ottomane en 1918, la ville passe sous mandat français. Le don par la France à la Turquie du sandjak d'Alexandrette va couper la région de son versant méditerranéen. L'activité économique se concentre alors sur le commerce et la transformation des produits agricoles de la région, la ville moderne compte aussi de nombreuses industries performantes, en particulier dans le domaine textile.

La vieille ville

Pour le visiteur, la vieille ville ou « mдинé » se présente d'abord par son souk. Certainement un des plus beaux du monde, il est bâti avec la pierre qui donne ce caractère sobre et élégant, spécifique à Alep. Cependant, la « mдинé » (voir chapitre « culture et art de vivre »), exceptionnelle par son unité et son étendue, comprend aussi une vingtaine de caravansérails, appelés « khans », des hammams, des fontaines ainsi que la Grande Mosquée. La moitié de sa superficie est occupée par les quartiers d'habitation. Les khans consacrés dans le passé au grand commerce international abritent toujours les bureaux des négociants en import-export. D'autres bâtiments sont aussi intégrés dans cet ensemble. La plupart des constructions sont classées monuments historiques et datent de la période ottomane mais on retrouve

aussi des ensembles de la période ayyoubide ou mamelouke.

Il est difficile de donner un itinéraire précis dans ces entrelacs de rues de presque 12 km de long, le mieux étant de découvrir la magie des lieux au gré de la promenade. Vous pouvez néanmoins pénétrer par le côté ouest, à Bab Antakyyah (porte d'Antioche) édifiée au XIII^e siècle. En prenant l'axe principal qui débouche au bas de la citadelle, vers l'est, vous verrez une petite mosquée de construction ayyoubide du XIII^e siècle (mosquée Al Tuteh). Elle fut la première mosquée édifiée dans la ville au VII^e siècle par les musulmans pour marquer la prise d'Alep. Sa façade intègre des vestiges de l'arc de triomphe romain qui ouvrait le Decumanus. L'intérieur possède de fines décorations et inscriptions en écriture coufique. Engagez-vous dans la partie couverte qui regroupe les marchands d'épices et d'herbes avant d'atteindre, sur votre droite, le khan el-Gumruk (le khan des douaniers). Édifié en 1574, il pouvait contenir jusqu'à 300 petites boutiques. Au XVII^e siècle, il abrita les consulats de France, de Hollande et d'Angleterre. Reprenez l'axe principal sur une centaine de mètres, puis prenez sur votre droite en direction de Bab Qinnasrin, porte

Un savoir-faire ancien qui confirme la renommée des savons d'Alep.



construite au X^e siècle et reconstruite par les Mamelouks (une promenade reliant Bab Quinesrin à Bab Antakiyah permet de longer l'enceinte et d'en découvrir les parties les mieux conservées). Sur votre gauche, le hammam al-Nahhasine qui reste très fréquenté la journée. Quelques dizaines de mètres plus loin deux khans : al-Salihiyé et al-Qadi. Avant d'atteindre le Bimaristan Argoun al-Kamili, vous trouverez sur votre droite une des dernières savonneries d'Alep. N'hésitez pas à en franchir le seuil et à demander de visiter. L'activité est plus intense de novembre à mai. Un peu plus loin, sur la gauche, le Bimaristan Argoun al-Kamili. En 1354, cette ancienne maison est transformée en hôpital psychiatrique. Elle comprend trois cours de tailles différentes entourées de cellules. Cette conception de l'espace permettait différents degrés d'isolement des malades. Au centre de chaque cour, une belle fontaine aux dimensions et à la forme en harmonie avec les proportions de chaque espace. Jusqu'au début de notre siècle, des malades y étaient enfermés. En sortant, continuez votre route vers Bab Quinesrin, très belle porte de la vieille ville du XII^e siècle.

Revenez à l'axe principal du souk, vers la citadelle. Après quelques dizaines de mètres, prenez sur votre gauche et rejoignez la rue Al Jama El Omawi. Deux khans à visiter : le Khan al-Saboun (du savon) d'architecture mamelouke datant du début du XVI^e siècle et le Khan al-Wazir (XVII^e siècle) dont la restauration est terminée. De l'autre côté de la rue, un palais de style ayyoubide du XII^e siècle presque entièrement rénové : Matbakh al-Ajami.

Terminez la visite par l'allée centrale du souk qui mène jusqu'au pied de la citadelle en faisant des incursions dans les ruelles secondaires.

Le souk

La rectitude de l'axe central qui relie Bab Antakiyah au pied de la citadelle rappelle que la ville ancienne, même si elle intègre des éléments plus récents, s'insère dans un plan datant de la période hellénistique. Pendant l'Antiquité, centre administratif et militaire comprenant l'agora, le théâtre et les temples, le cœur de la ville accentue sa

fonction commerçante avec l'arrivée des musulmans pour qui la cité est plus un nœud d'échanges qu'un relais administratif. Même si les ânes qui charrient des montagnes de marchandises sont peu à peu remplacés par de petits véhicules à moteur bruyants et polluants, le souk d'Alep représente un archétype du souk oriental. Plusieurs kilomètres de galeries couvertes, construites en pierre, ainsi que les hautes voûtes à l'allure monumentale, percées de lumière, confèrent un aspect théâtral aux allées bordées de boutiques. La lumière changeante et l'activité en perpétuel mouvement révèlent inlassablement à chaque passage un nouvel aspect du lieu. Si, pour les Occidentaux, l'expression : « c'est le souk ! » associe cet espace à la notion de désordre, c'est bien une preuve de la méconnaissance d'une organisation qui, bien au contraire, possède des règles bien établies.

En effet, le réseau de boutiques s'organise selon une logique cohérente en fonction de la proximité à la Grande Mosquée. Les souks sont spécialisés et hiérarchisés. Les biens les plus précieux et les plus nobles : bijoux, étoffes, objets religieux, librairies, parfumeurs... sont placés dans les ruelles les plus proches. Ce sont les femmes qui, majoritairement, fréquentent cet espace ; il est donc logique de retrouver, à côté des bijoutiers, tout ce qui concerne l'habillement des femmes et des enfants. Lorsqu'on s'éloigne de la Grande Mosquée, on trouve les marchandises de moindre valeur ainsi que les activités dégradantes et polluantes, ainsi que les produits échangés avec le monde rural. Le souk de la laine se trouve près de l'une des portes de la vieille ville et celui des bouchers à la porte opposée. En principe, chaque rue est spécialisée dans une certaine catégorie de marchandises : épices, tissus, alimentation... et dans les rues adjacentes, on trouve les éléments de compléments. Ainsi, à côté du souk des tissus on trouve les marchands de fils, de

Des centaines d'échoppes spécialisées s'échelonnent sur 12 km de ruelles voûtées.

Le souk d'Alep reste le cœur de cette cité à la tradition marchande et cosmopolite depuis des siècles.

Chaque rue est spécialisée dans une catégorie de marchandises : épices, tissus...



187

boutons et de fermetures Éclair. Le souk représente l'interface majeure entre la ville et la campagne. Les paysans viennent vendre leurs marchandises : tapis, laine, peaux, fruits... et en même temps achètent d'autres biens. Le regroupement des échoppes par spécialités de produits facilite le repérage pour les personnes étrangères à la ville et favorise le marchandage. Souvent des liens de fidélité unissent le commerçant à sa clientèle tandis que les connaissances qu'ils possèdent l'un de l'autre détermine le cadre de la négociation. Même si le commerce s'est développé dans la ville moderne reproduisant en partie les mêmes principes, le souk reste très fréquenté. Il propose aussi certains produits introuvables ailleurs.

La citadelle

Perchée sur une colline de 50 mètres de haut, la citadelle domine la ville et témoigne grâce à son remarquable état de conservation de l'architecture militaire islamique de la période médiévale. Les Amorites étaient déjà installés sur le site au II^e millénaire av. J.-C.. Il sera occupé à partir du XVI^e siècle av. J.-C.. Mais les premiers vestiges trouvés sur place ne remontent qu'au X^e siècle av. J.-C. ! : ce sont des lions ailés trouvés dans un temple néo-hitite. L'utilisation militaire du lieu commence avec les Séleucides, entre les IV^e et I^{er} siècles av. J.-C. Mais c'est au temps des

croisades que la position prit toute son importance. Construite entre le XII^e et le XV^e siècle par les princes zenguides et ayyoubides ; ils y édifient leurs palais et y renforcent leur défense contre les croisés. Ces derniers ne réussirent pas à s'en emparer. Par contre, le Mongol Tamerlan la détruisit entièrement en 1400 de notre ère.

On imagine aisément les difficultés des différents assaillants face à la complexité du système d'accès. Une rampe en pierre (qui remplace un pont leviss en bois) débouche sur une entrée et sur différents couloirs où les défenseurs pouvaient attaquer depuis plusieurs positions. Sur le sommet de la colline des bâtiments d'époques diverses : d'abord un bâtiment avec une coupole piquée de morceaux de verre, c'est le hammam construit par Nur ed-Din (XII^e siècle), un peu plus loin sur la gauche, la mosquée d'Abraham (édifiée en 1167) puis, tout en haut, la grande mosquée de la citadelle construite au XIII^e siècle pendant le règne du sultan ayyoubide Al Zaher El Ghazi. A côté, une grande terrasse qui offre une des rares vues d'ensemble de la ville. Revenez sur vos pas pour visiter la monumentale salle du trône, située au-dessus de l'entrée principale de la citadelle. La rénovation

*Perchée sur une colline,
la citadelle domine la cité d'Alep*







*Au pied de la forteresse :
un café traditionnel où se retrouvent
joueurs et fumeurs de narguilé.*

est récente et permet d'admirer de très beaux plafonds en bois polychromes. Redescendez tranquillement vers le souk en prenant le temps de vous désaltérer dans le café en face de l'entrée de la citadelle où se retrouve une clientèle traditionnelle de fumeurs de narghilé. Vous pouvez ensuite visiter, juste derrière ce café, le khan al-Sounah entièrement rénové et occupé par des artisans. En sortant de la citadelle, sur votre gauche, à 100 mètres, le Hammam Yalbogha al-Nassri, datant du XIV^e siècle. Prenez un moment de détente, dans ce magnifique bâtiment en vous informant des jours ouverts à la clientèle féminine et ceux réservés à la clientèle masculine. D'autres hammams de bonne qualité vous témoigneront également de leur accueil ; celui-ci est plus fréquenté par les touristes.

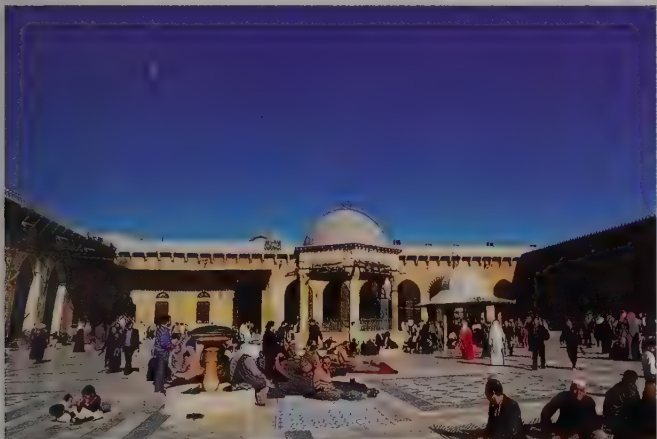


La Grande Mosquée omeyyade

Elle se situe entre l'axe principal du souk et la rue Al Jama El Omawi. De la mosquée construite en 715 par les Omeyyades, il ne reste pas grand-chose. Bâtie sur une annexe de l'église byzantine se trouvant elle-même sur l'ancienne agora hellénistique ; un terrible incendie la ravage en 1169. Elle est reconstruite pendant le règne de Nour ed-Din. Seul le minaret, avec des éléments de l'ancienne cathédrale, date du XI^e siècle. Cependant, une atmosphère paisible rend agréable la visite. A moins que ce ne soit l'été, un vendredi. Alors, une ambiance familiale très sympathique donne toute sa dimension de place publique à l'espace de la cour qui s'anime des rires et des poursuites des enfants autour du bassin à l'eau rafraîchissante.

La Grande Mosquée omeyyade.





La madrasa Halawiyé

Prenez la sortie ouest de la grande mosquée. Juste en face se trouve la madrasa Halawiyé. Élevée sur l'emplacement de la cathédrale Sainte-Sophie, son architecture en intègre de nombreux éléments. Du VI^e siècle au XII^e siècle, la mosquée et la cathédrale cohabitent mais, en réaction aux massacres perpétrés par les croisés en 1124, à l'instar de ce bâtiment, six églises d'Alep sont transformées en mosquées ou en madrasas. On distingue, en face de l'entrée, des colonnes byzantines.

Le quartier chrétien - Jdeîdé

Retournez vers le centre-ville et rendez-vous à Jdeîdé, quartier à majorité chrétienne. Pour se faire une idée de la beauté des maisons protégées par les murs austères du réseau de ruelles, quelques visites s'imposent. Tout d'abord, sur la place al-Hattab, une maison transformée en magasin d'antiquités et en restaurant : le Sisi. Très belles décorations de la cour intérieure et rénovation bien réussie.

*Beit Achikbache,
la maison ottomane à cour-jardin.*

Descendez vers le musée des Arts et Traditions populaires. Sur la rue Al Kayali, à votre droite, Beît al-Ghazalé. C'est aujourd'hui une école arménienne, mais on peut la visiter. En continuant, vous atteignez une rue qui démarre sous une arcade sur votre droite. L'entrée de Beît Achikbache se trouve tout de suite à droite. Cette maison, construite en 1757, abrite une intéressante collection d'objets traditionnels, mais c'est surtout son architecture à cour-jardin, typique de la maison traditionnelle qui retiendra votre attention.

En sortant, prenez sur votre droite dans la petite ruelle étroite. A 100 mètres environ vous trouverez, sur une petite place, l'église arménienne des Quarante-Martyrs. Nombreuses icônes. Dans le quartier, plus au nord, se trouvent aussi les églises catholiques romaine, grecque et orthodoxe syrienne.

Si vous avez un peu de temps, repartez vers l'est, vers Bab el-Nasr. Juste à côté de la porte, un très grand khan occupé par de nombreux ateliers.

En traversant la grande rue, en face de la porte, le souk des forgerons et chaudronniers. Étrange symphonie des marteaux qui battent le fer. Presque au bout de la rue des chaudronniers, sur la gauche une des plus anciennes savonneries d'Alep à l'architecture caractéristique. La toiture en pente, ouverte par un système de croi-



sillons de bois permet l'aération nécessaire au séchage du savon.

Le musée archéologique

Situé dans le quartier de Bab el-Faraj, au sud de la rue Baron, se trouve le musée archéologique. L'entrée du musée est ornée par des statues en basalte, copies de celles provenant des fouilles du site de Tell al-Halaf dans la Djézireh.

Certaines salles permettent de mieux comprendre l'histoire de la région. Les pièces des fouilles de Mari, Ugarit ou Ebla sont présentées avec d'autres éléments provenant de sites moins connus comme Aïn Darah près de Saint-Siméon ou Tell al-Halaf. Dans la salle consacrée à l'Islam, une maquette de la vieille ville d'Alep.

En quittant le musée, remontez la rue Baron jusqu'à l'hôtel Baron. Construit en 1909, les voyageurs de l'Orient-Express y descendaient, il était alors situé à la périphérie de la ville. Agatha Christie, Lindberg ou même Pasolini y ont séjourné. La note de frais de Lawrence d'Arabie est placée dans une vitrine du salon à droite de l'entrée. Il possède aujourd'hui le charme désuet du style orientaliste. Il est très agréable de faire une halte au bar de l'hôtel, confortablement installé dans le mobilier d'époque...



La madrasa al-Firdous

Bien que située à presque 2 kilomètres au sud de Bab Antakyah, la madrasa al-Firdous mérite une visite. A l'écart de l'agitation du centre-ville, sa cour centrale est bordée par 3 galeries et un grand iwan aux très belles proportions. La grande salle comporte un mirhab façonné en marqueterie de marbre. Elle fut construite en 1234 par Daïfa Khatun, veuve du sultan al Zahir Ghazi, frère de Salah ed-Din. Cette école coranique est sans aucun doute une des architectures les plus remarquables de la ville. Ce chef-d'œuvre se distingue par sa simplicité et son équilibre.

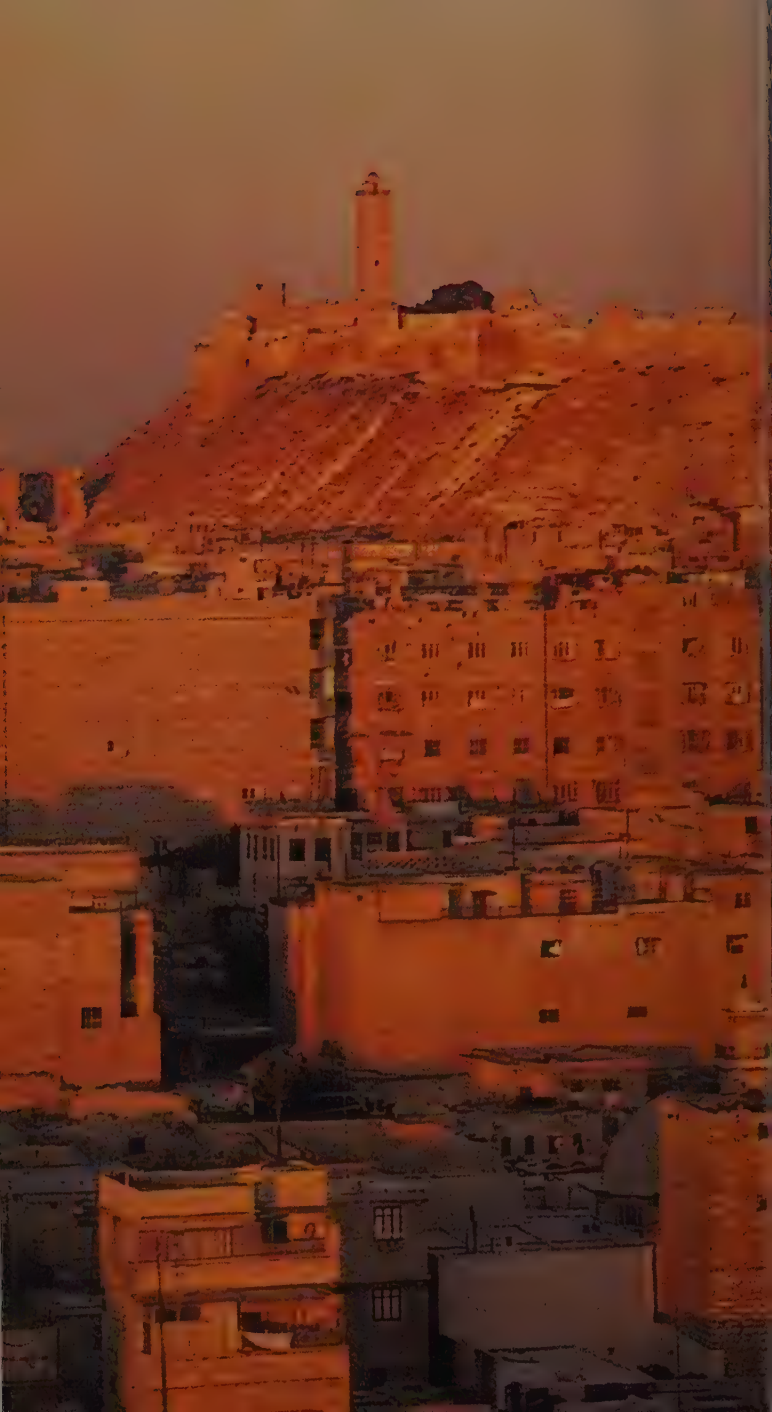
Et encore...

Si Alep est une ville riche en monuments, elle surprend tout autant le visiteur par l'intensité de son activité et par les qualités de savoir-vivre des ses habitants. Laissez-vous saisir par ses rythmes, ses contrastes, et son quotidien aux multiples formes. Profitez de votre passage dans cette cité pour découvrir la cuisine syrienne. Les apports d'un peuplement cosmopolite se traduit également par la diversité culinaire. Celle-ci s'est trouvée élargie en partie grâce aux influences de la cuisine arménienne. Les restaurants d'Alep sont parmi les meilleurs du pays (*pages pratiques*).

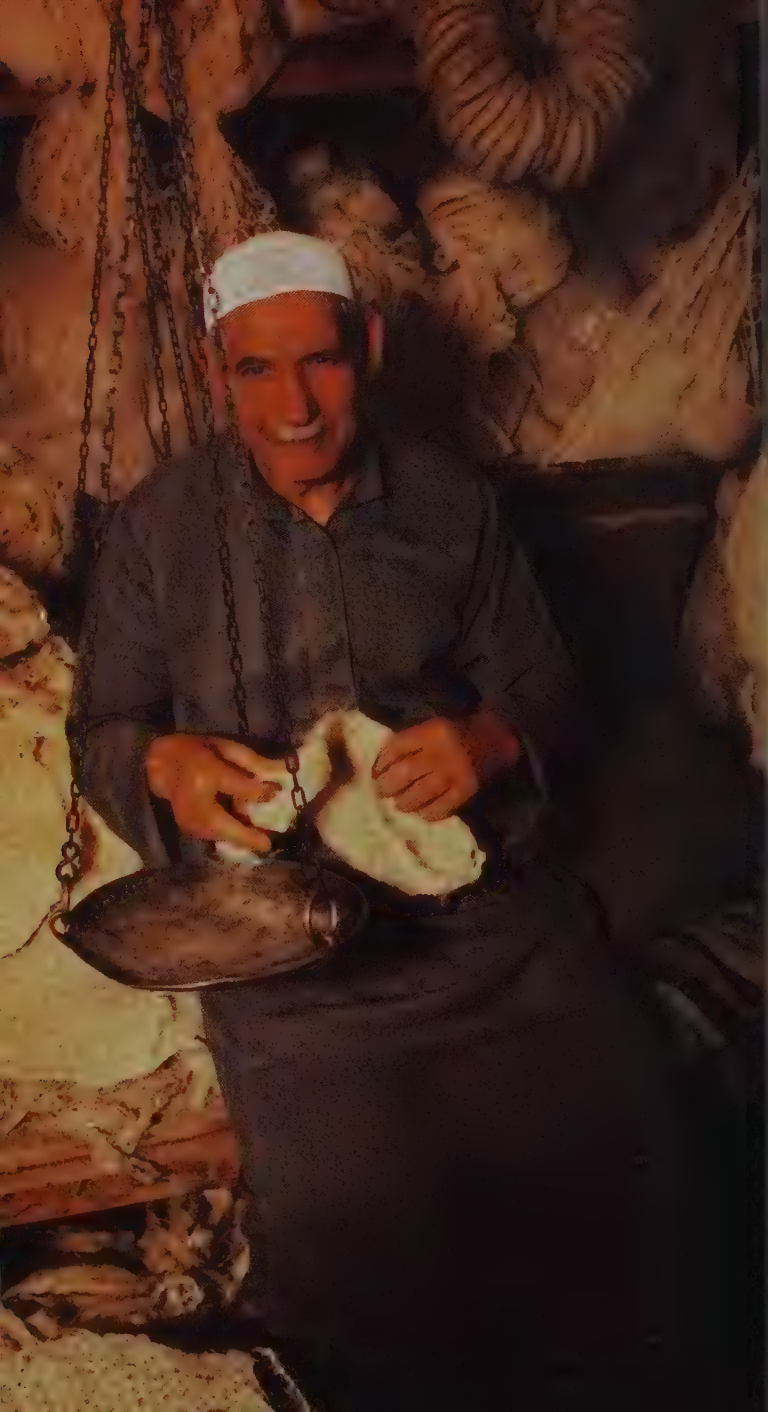
En quittant Alep en direction de Saint-Siméon (Qala'at Sam'an), passez dans le quartier résidentiel de Chaaba, près de l'université. De véritables palais sont édifiés dans des styles très différents : romain, néo-classique ou même en forme de pagode. Cette fantaisie dans les sources d'inspiration donne un excellent aperçu de l'habileté des tailleurs de pierres d'Alep dont la réputation dépasse largement le cadre national.

En continuant votre route, après l'anneau périphérique qui ceinture la ville, vous verrez de grandes zones résidentielles inoccupées, résultat de la spéculation immobilière.

Pages suivantes : soleil couchant sur la cité d'Alep, des artisans du souk, la mosquée des Omeyyades, la citadelle et sa majestueuse entrée.

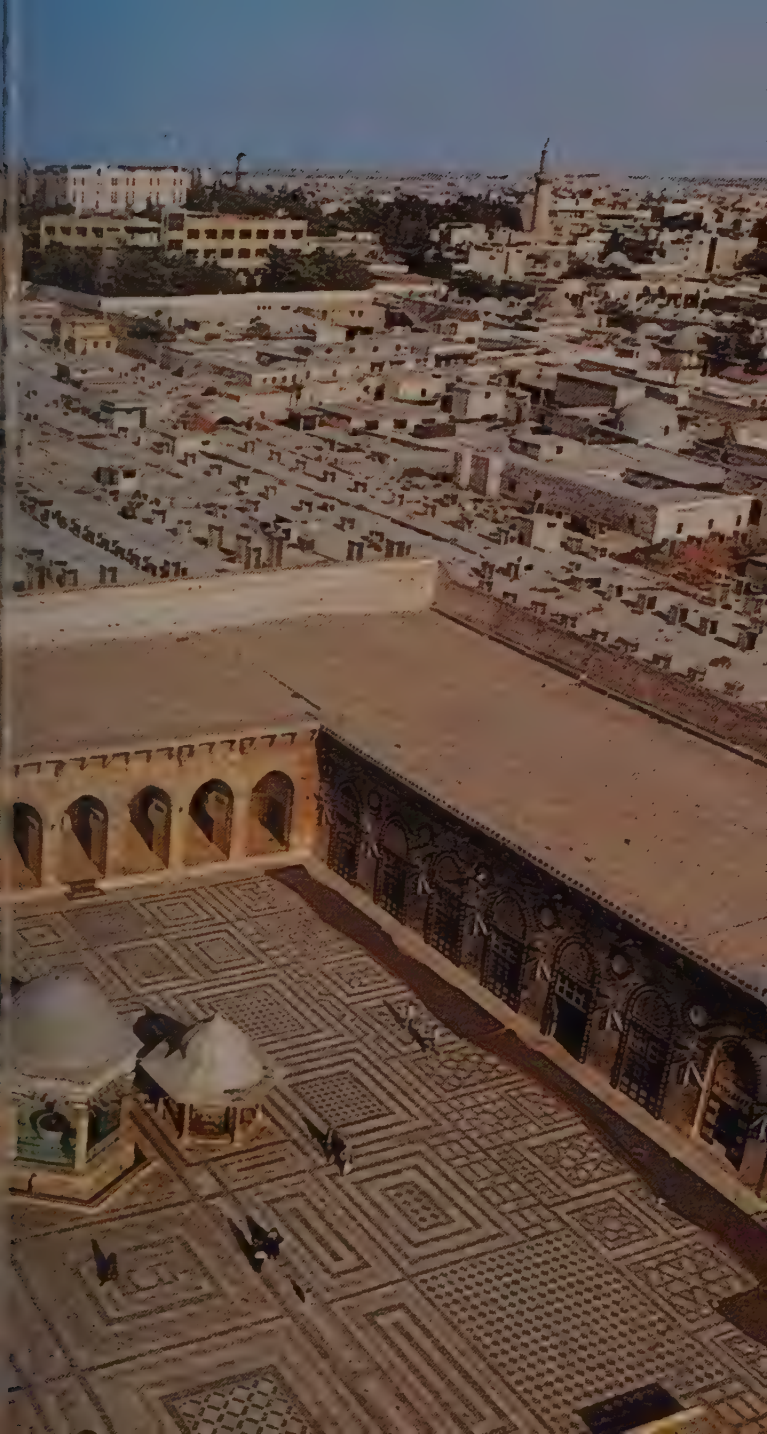








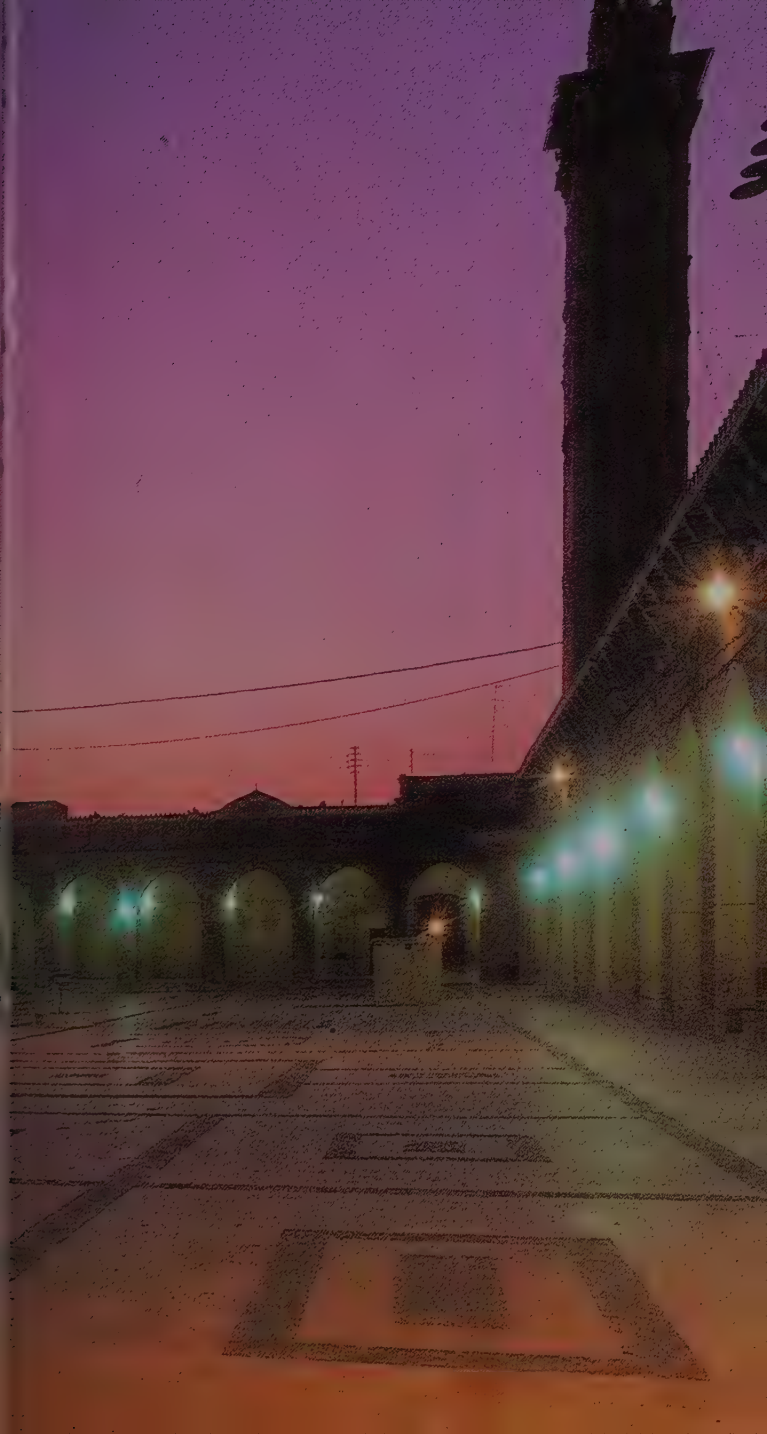






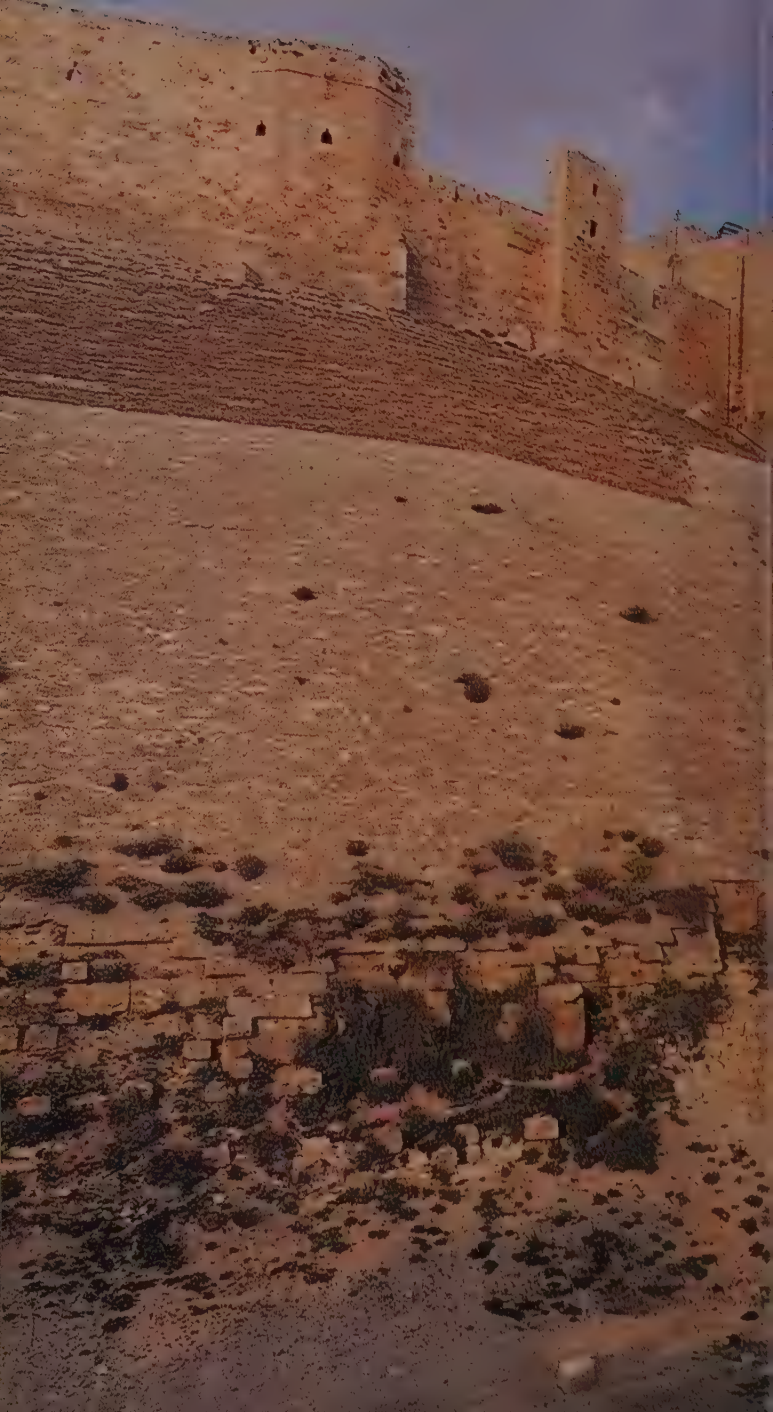






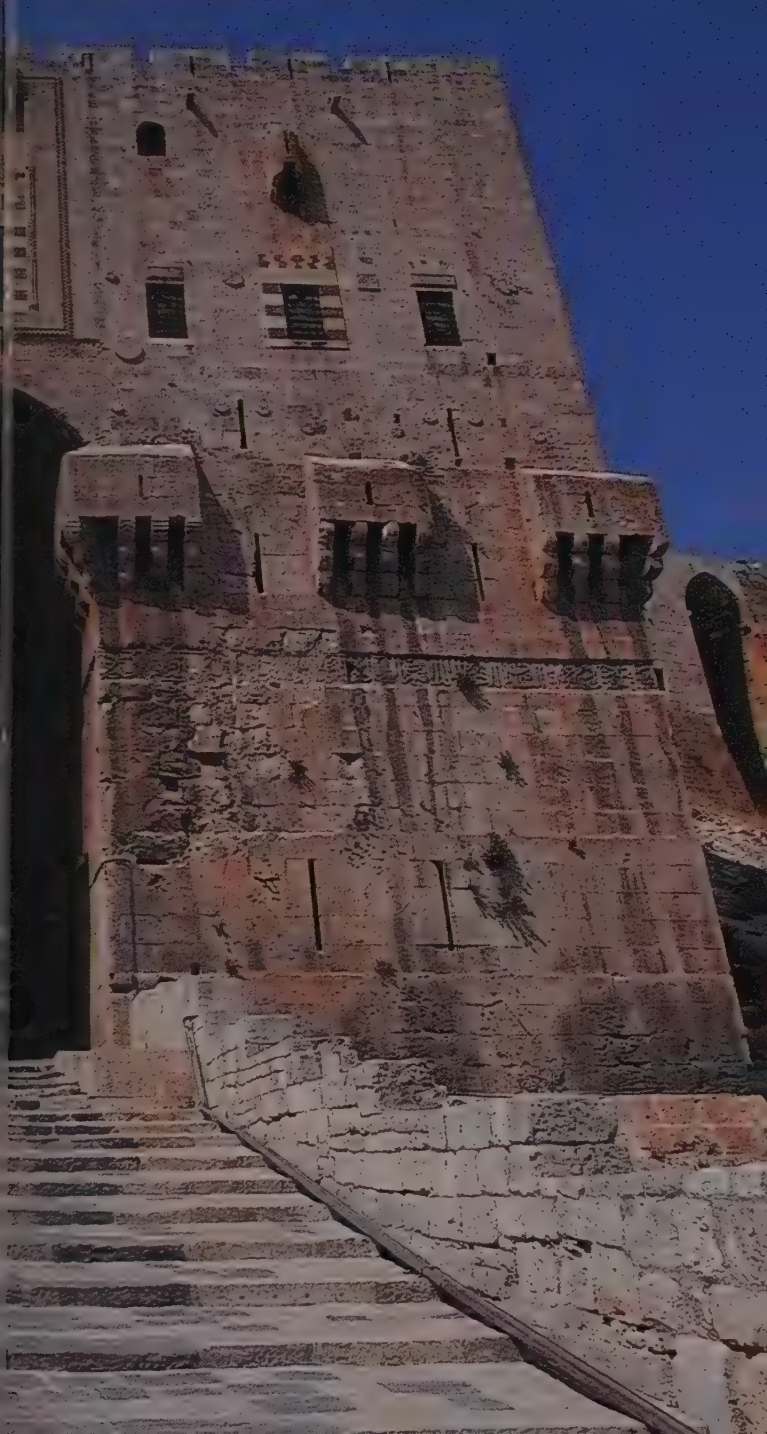












La région d'Alep

La région d'Alep possède une densité de sites historiques comparable à très peu d'endroits au monde. Vous pourrez, à partir d'Alep, entreprendre des circuits d'une journée et visiter nombre d'entre eux.

Les nombreuses civilisations qui se sont développées dans le pays ont laissé leurs empreintes dans le massif calcaire. Rien que pour les périodes romaine et byzantine, les archéologues ont recensé près de 700 villages, dont soixante environ dans un très bon état de conservation, certains des bâtiments pouvant atteindre 8 mètres de hauteur. Plusieurs semaines ne suffiraient pas à visiter l'ensemble des sites et certains ne sont accessibles qu'après une longue randonnée à travers le massif calcaire.

Une journée vers le nord

Pour vous rendre à Saint-Siméon (Qala'at Sama'an), prenez la direction du nord-est, vers Daret'Ezzeh. Quelques kilomètres avant ce village, fièrement dressée sur une colline à votre gauche, la basilique Al

Mashbak qui date du V^e siècle. Cette basilique n'était certainement qu'un relais sur la route du pèlerinage vers Saint-Siméon mais la qualité des éléments (chapiteaux de colonnes, trois nefs et une large abside) qui la composent mérite le détour. Environ trois kilomètres après Daret'Ezzeh, prenez sur votre gauche. Après un kilomètre dans l'étroit défilé, vous verrez sur votre gauche, sculptées dans la roche, les tombes romaines des premiers chrétiens à Qatura. On distingue encore des inscriptions en grec.

Qala'at Sama'an - Saint-Siméon

C'est l'un des plus beaux sites de la région. L'ensemble, qui culmine à 564 mètres, fut édifié après le décès de saint Siméon en 459, certainement durant le règne de l'empereur.

Zénon (475-490), seul capable de mener à bien un projet de si grande envergure (plus de 12 000 m² de bâti). En arrivant sur l'immense esplanade qui domine les collines calcaires, vous verrez sur votre droite (au nord) un grand bâtiment composé, en son centre, d'un martyrium octogonal prolongé par quatre bâtiments orientés vers les points cardinaux. La basilique,

Joyau de l'architecture byzantine, la basilique de Saint-Siméon.





page
211



Détails architecturaux de la basilique.

l'aile du bâtiment situé à l'est, possède trois absides. Une grande au centre, deux petites sur les côtés. Les trois autres bâtiments servaient à contenir la foule nombreuse des pèlerins pendant les cérémonies religieuses durant lesquelles seuls les hommes étaient admis, les femmes restant à l'extérieur. Les pèlerins venaient du village situé en contrebas, au sud-est, et gravissaient la colline par son versant ouest en passant sous un arc triomphal dont il reste quelques éléments. Ils entraient dans le martyrium par sa branche ouest. Puis, après

s'être approchés de la colonne située au cœur du bâtiment, ils s'écoulaient vers l'extérieur par les bâtiments nord et sud. Au centre du bâtiment octogonal se dresse un rocher seul vestige de l'endroit où se tenait Saint-Siméon. A l'origine, la colonne sur laquelle il demeurerait mesurait entre 16 et 20 mètres, mais, après son décès, les pèlerins emportèrent les morceaux pour en faire des reliques.

Au nord du Martyrion, près du mur d'enceinte, se trouve un bâtiment qui contenait les tombeaux des moines. D'abord déposés dans le caveau, leurs ossements étaient ensuite répartis selon leurs catégories dans les cavités latérales.

Saint Siméon, le stylite

Trois récits différents nous sont parvenus de l'Antiquité pour témoigner de la vie de saint Siméon le Stylite. Né vers 390 dans une famille de bergers, il se dirige très tôt vers la vie monacale, dans une région familière de ces moines qui préconisaient un ascétisme extrême. Vers 402, à peine âgé d'une douzaine d'années, il rejoint un groupe d'ascètes au couvent de Telea à une vingtaine de kilomètres de Qala'at Sema'an. Mais après une dizaine d'années, chassé par ses compagnons ou lassé de leur compagnie, il quitte le lieu pour s'installer à Têlanissos, le village en contrebas de l'actuelle basilique. Son aspiration à l'ascèse le conduit à s'installer sur la

colline pour y bâtir un enclos, la Mandra. Mais, trouvant son isolement insuffisant alors que les pèlerins commencent à affluer, il érige peu à peu une colonne qui finira par mesurer presque 20 mètres de haut et au sommet de laquelle il se tient enchaîné pendant près de 35 années jusqu'à sa mort vers 459. Son corps fut enterré à Antioche près de la Méditerranée. L'exemple de saint Siméon le stylite (du grec *stylos* : la colonne) fut suivi par de nombreux « stylites » perchés sur des colonnes. Le pèlerinage connaît un développement important à partir du VI^e siècle et périclité à partir des VIII^e et IX^e siècles. Les attaques byzantines vers 978 et 985, l'attaque mongole au XIII^e siècle finissent par éteindre définitivement le pèlerinage.



Le bâtiment contigu au martyron, sur le côté sud-est, est un couvent.

Au sud de l'esplanade, se trouve le baptistère. Cet édifice est plus récent que le martyron. Il fut certainement construit lorsque le pèlerinage commença à prendre de l'ampleur au début du VI^e siècle avec une demande accrue pour les baptêmes. Sur la gauche, dans le bâtiment, se trouve le bassin baptismal dans lequel les pèlerins se trempaient en entier avant de ressortir en direction de la basilique.

En quittant le site de Qal'at Sama'an, reprenez la route sur la droite en passant sous la basilique en direction du nord. Le site de Aïn Darah se trouve à une quinzaine

de kilomètres. Après le village de Basutah, les ruines se trouvent au sommet d'un tell situé sur la gauche à environ 1 km. Depuis le sommet de la colline, vous avez une très belle vue sur la vallée traversée par la rivière Afrin. Si l'endroit fut successivement occupé par les Grecs séleucides, les Byzantins et les Arabes, c'est indéniablement la période néo-hittite (près de dix siècles av. J.-C.) qui a laissé les traces les plus intéressantes. L'entrée du temple (dont les bas-reliefs sculptés représentent des lions ailés, attributs de la déesse Ishtar en Mésopotamie et en Syrie) est pavée de grandes dalles dont certaines sont sculptées de pas géants. Un peu plus loin, en longeant la crête, se trouve un impressionnant lion sculpté en basalte noir. Le charme du site est un peu rompu par la construction d'un bâtiment en béton destiné, selon les responsables, à protéger les sculptures.

Cyrhus - An Nabihuri

Pour vous rendre à An Nabihuri, rejoignez Ifreen (ou Afrin), ville à majorité kurde, située à une dizaine de kilomètres au nord de Aïn Darah. Si le site de An Nabihuri, n'est pas le plus beau du pays, les paysages traversés pour s'y rendre vous donneront une image nouvelle de la Syrie. Les collines boisées d'oliviers plantés dans une terre rouge alternent avec les vignes. Ça et là,

Pont romain sur la route de An Nabihuri.



des rivières apportent une touche de fraîcheur. La région est d'ailleurs très fréquentée en été par les gens d'Alep qui viennent passer leurs fins de semaines dans les restaurants au bord de la rivière Afrin. Pour aller à Cyrhus, prenez la grande route qui va à Alep puis, sur votre gauche, direction Kafrianneh puis Bulbul. Quelques kilomètres avant ce village, la route pour Cyrhus se trouve sur la droite. En arrivant, le premier édifice que l'on distingue est une sorte de tour hexagonale coiffée d'un toit pyramidal. Ce tombeau romain du II^e ou III^e siècle conserve aujourd'hui la sépulture d'un saint musulman décédé au XIV^e siècle. De nombreux musulmans viennent ici en pèlerinage, surtout au moment de la grande fête kurde du printemps.

Le grand site historique de Cyrhus se trouve à quelques centaines de mètres plus au nord. Fondée par les Séleucides environ trois siècles av. J.-C., cette ville fut un carrefour commercial important entre l'Orient et la Méditerranée. En 64 av. J.-C., la ville sera romaine puis byzantine et le siège d'un important évêché. Lorsqu'elle est reprise aux croisés par Nour ed Din en 1150, elle perd de son importance stratégique pour tomber dans l'oubli.

Du site lui-même, il ne reste pas grand-chose. On distingue néanmoins un grand théâtre de 110 mètres de large, remis en valeur par des archéologues français à partir de 1952. Montez jusqu'à la citadelle

byzantine du VI^e siècle, transformée ensuite par les différents envahisseurs. Vous admirerez la vue sur les collines environnantes, la frontière avec la Turquie est toute proche. Pour retourner à Alep, continuez votre route jusqu'à l'zaz et rejoignez la grande route qui relie Afrin à Alep. Peu après Cyrhus, vous passez sur deux ponts romains distants l'un de l'autre d'à peine un kilomètre.

Au sud d'Alep

Vous pouvez prévoir un autre circuit d'une journée que vous pouvez faire en partant d'Alep. En allant vers le sud, à environ 50 kilomètres sur l'autoroute qui relie Alep à Damas, après le bourg de Saraqeb, vous verrez indiqué sur votre gauche Tell Mardiekh, c'est le nom arabe d'Ebla. Encore deux kilomètres avant d'atteindre l'entrée du site.

Si Ebla possède surtout un intérêt historique, le site actuel ne montre pas de hautes élévations ni de constructions importantes. En arrivant, sur votre gauche, une grande plate-forme en pierre. Il s'agit des restes d'une aire sacrée destinée à la déesse babylonienne Ishtar. Selon le responsable italien des fouilles, Paolo Matthiae, l'architecture particulière de ce temple s'expliquerait par la présence de lions, le lion étant l'animal

Sculpture du site hittite de Aïn Darah.





symbole de la déesse. Une centaine de mètres plus loin, sur la gauche, au pied du versant occidental de la colline, se trouvent les vestiges d'un palais datant du III^e millénaire av. J.-C. L'ensemble est dans un état exceptionnel de conservation grâce à la couche de terre mélangée à la chaux dont les archéologues enduisent le bâtiment tel qu'on le faisait certainement il y a plus de 4000 ans. Sur la gauche : la cour des audiences du souverain. Sur la droite : la grande salle des archives où furent trouvées entre 1974 et 1976 près de 1800 tablettes complètes en argile sur lesquelles étaient

gravés des textes en écriture cunéiforme (du latin cunéos : le coin) ainsi que des milliers de fragments d'autres tablettes. Les informations révélées par ces documents sont surtout d'ordre administratif et concernent le palais, mais elles ont permis de comprendre la structure de la société d'alors. Sur la colline, les restes d'un palais et d'un temple datant du XIX^e siècle avant notre ère. Au sud, à environ 800 mètres, on distingue l'une des quatre portes de la ville.

Le site d'Ebla.

Ebla : l'histoire révélée

Pendant de nombreuses années le site n'intéresse pas vraiment les archéologues. C'est lors de la découverte, en 1968, d'un buste en basalte portant une inscription cunéiforme au nom de Ibbit-Lim, fils de Igrish-Khep, roi d'Ebla, que les chercheurs comprennent que Tell Mardikh est bien l'antique Ebla mentionnée dans les textes sumériens.

En 1974, il est facile d'imaginer la joie et la fébrilité des archéologues lorsqu'ils découvrent les premières tablettes dans la salle des archives du palais d'Ebla. Le premier royaume d'Ebla se développe entre 2400 et 2000 années av. J.-C.. Les tablettes gravées à l'aide d'une pointe de roseau sur de l'argile humide ont révélé, avec une précision rare pour l'époque, que la majeure partie des

20000 âmes qui résidaient dans la ville étaient liées de près ou de loin à l'activité du palais. En plus de la famille royale qui comptait près d'une centaine de membres, il y avait, parmi les nombreuses autres fonctions présentes dans le palais, 14 barbiers, 28 musiciens, 9 joueurs de lyre et 28 acteurs. Le plus intéressant est certainement la présence de 500 forgerons, 800 tisseuses, 260 menuisiers attestant de l'intense activité industrielle de la ville.

Après une invasion qui détruisit la ville à la fin du III^e millénaire av. J.-C., ce n'est que vers 1850 av. J.-C. qu'Ebla domine à nouveau le nord de la Syrie. La porte qui subsiste au sud-ouest date de cette époque. Cernée par une épaisse muraille, la ville est dominée par un palais édifié sur l'acropole. Mais la destruction par les Hittites, en 1625 av. J.-C., met fin à la grandeur de la ville.

Les villes de Syrie du Nord ou « villes mortes »

Le terme de « villes mortes », pour désigner les villages byzantins du nord-est de la Syrie, recouvre deux idées. Même si la qualité des constructions et la richesse des décorations évoquent plus la ville que le village, la configuration générale ne permet pas de leur donner le nom de ville : aucune structure urbaine et très peu de lieux publics. On les qualifie de « villes mortes » car la très bonne conservation des sites leur donnent un air de villes abandonnées soudainement par leurs habitants.

Construits entre le II^e siècle av. J.-C. et le V^e siècle de notre ère, ces villages byzantins sont disséminés sur l'étroite bande du massif calcaire qui va de la frontière turque au nord à Apamée au sud. Plus de 700 sites ont été dénombrés et plus de 60 sont en bon état avec des élévations de près de 10 mètres.

L'apogée de cette civilisation rurale se situe entre le I^{er} et le IX^e siècle. Son essor s'explique en partie par l'existence d'une surpopulation dans les plaines, qui pousse des paysans à venir défricher ces régions

bénéficiant d'une bonne pluviométrie alors que le sol est encombré de pierres. Sur des petites surfaces comprises entre 2 et 4 hectares, ils développent une agriculture plus spéculative (olives, vigne, arbres fruitiers, élevage) entraînant une aisance qui explique la qualité des constructions et l'existence de quelques lieux publics comme à Sergilla.

La maison traditionnelle se compose d'un ou plusieurs bâtiments à deux niveaux. Le rez-de-chaussée sert de remise ou de bergerie. Le premier étage est destiné à l'habitation. L'ensemble est recouvert d'un toit à double pente et précédé d'un portique. Les paysans de cette région se distinguent de ceux des plaines par une plus grande autonomie à l'égard des grands propriétaires terriens des villes.

A partir du VI^e siècle, l'accroissement de la population engendre famines et épidémies de peste. Dès le VIII^e siècle, la région connaît une régression continue et, deux siècles plus tard, le massif calcaire est presque entièrement déserté. La paysannerie est redescendue vers les plaines plus riches où se trouvent des terres vacantes. L'abandon progressif de la région et le non-réemploi des pierres pour d'autres constructions expliquent le bon état de conservation des « villes mortes ».



Maarat al-Numan

Reprenez l'autoroute vers Damas jusqu'à Maarat al-Numan à environ 20 kilomètres. Dans cette ville, un musée très intéressant se trouve dans l'un des plus grands khans ottomans construit au XVI^e siècle. D'une surface de 7 000 m², le bâtiment abrite de nombreuses mosaïques byzantines trouvées dans les « villes mortes ».

Au nord de la ville, une belle mosquée du XII^e siècle intègre à la fontaine des ablutions des éléments d'un temple païen ainsi que des chapiteaux romains et byzantins.

Sergilla

Pour vous rendre à Sergilla, continuez vers l'est lorsque vous êtes dans Maarat al-Numan, jusqu'à Kafar Nuboll. Ensuite prenez sur la droite en remontant vers le nord. Avant d'atteindre Sergilla, vous verrez les ruines de plusieurs villes byzantines ou « villes mortes » de part et d'autre de la route. Celle de Rabia, sur la droite, 2 km après Kafar Nuboll, mérite une visite. Après une dizaine de kilomètres, avant le village d'Al Bara, prenez une petite route sur votre droite qui vous mène à l'une des plus belles villes byzan-

tines de Syrie. Isolée au milieu des collines calcaires, Sergilla apparaît presque irréelle. Il ne manque que les toitures aux constructions d'origine. En commençant votre promenade, sur votre gauche, vous verrez de grands sarcophages monoblocs, puis, plus en contrebas, les thermes offerts à la commune rurale – kômé – par un riche paysan du village. A côté, l'andrôn, maison communale, lieu de rencontre qui servait aussi de café ou d'auberge. Au milieu, une plate-forme dallée recouvre une immense citerne. En grimpant dans la colline-est, vous verrez encore une église et, plus haut, une habitation avec, taillé dans le rocher, un pressoir. Chaque année, les fouilles archéologiques mettent en valeur de nouveaux espaces.

Les tentes de quelques bergers sont disséminées à travers les ruines, ils profitent de l'eau des citernes creusées au début de notre ère pour abreuver leurs troupeaux. La présence de ces quelques habitants fait revivre l'endroit.

Al Bara

Rejoignez le village d'Al Bara. Depuis la route, on distingue, sur la gauche du village, les toits des tombeaux-pyramides

Le plateau calcaire.

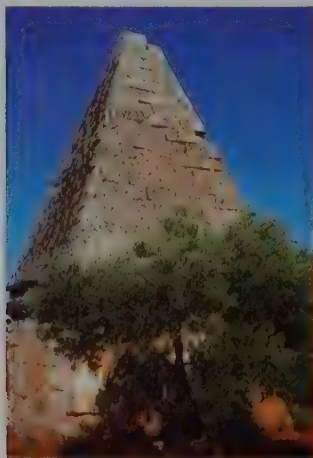




qui émergent des champs d'oliviers. C'est le plus étendu des villages byzantins (les ruines sont éparpillées à l'intérieur d'un rectangle de deux kilomètres sur 500 mètres) mais il est difficile de se repérer au milieu des champs et de trouver son chemin dans l'enchevêtrement des murets. La petite route qui part du village permet néanmoins de voir les deux grands tombeaux-pyramides, dont un possède cinq sarcophages en pierre. Au nord du site se trouve un ensemble monastique édifié au VI^e siècle. D'autres maisons et bâtiments à découvrir au gré de votre promenade au milieu des ruines de ce village qui fit l'objet d'une bataille entre croisés et musulmans en 1123.

Qalb Loze

Même si vous n'êtes pas un passionné d'histoire byzantine, la visite de l'église de Qalb Loze vous permet de découvrir un



Un moulin à huile et un four à Sergilla.

paysage unique sur les sommets du massif calcaire.

Au départ d'al-Bara, prenez la route vers le nord, en direction d'Ariha, petite bourgade qui possède de fameux restaurants sur la route à flanc de montagne. Au printemps, la spécialité est le kebbé caraz, mélange de viande hachée et de cerises griottes. Continuez votre route vers le nord, passez à Idlib où sont exposés dans le musée certains des éléments découverts à Ebla. Continuez vers le nord jusqu'à Hazano (17 km) puis bifurquez à gauche vers Harim. Cinq kilomètres plus loin, une route quitte la vallée pour s'élever au sommet de la montagne. Devant vous, une vue à l'infini sur ce paysage de collines calcaires où vous découvrirez l'église de Qalb Loze au centre du village. Elle date du V^e siècle et on la considère comme l'une des plus anciennes basiliques de Syrie. L'appareillage spécifique des pierres de la toiture laissait circuler une plus grande quantité de lumière afin de valoriser les nombreux éléments de la décoration (chapiteaux des colonnes, frises sculptées sur les murs...) ainsi que l'ensemble architectural. Il est composé d'une grande nef centrale et de deux latérales aboutissant à une grande abside richement décorée encadrée par deux chapelles. Juste avant de redescendre dans la vallée, vous pouvez visiter les vestiges d'une ville byzantine. En retournant vers Alep, passez à Ad'Dana où subsiste, sur près d'un kilomètre, la large voie romaine qui reliait Alep à Antioche.

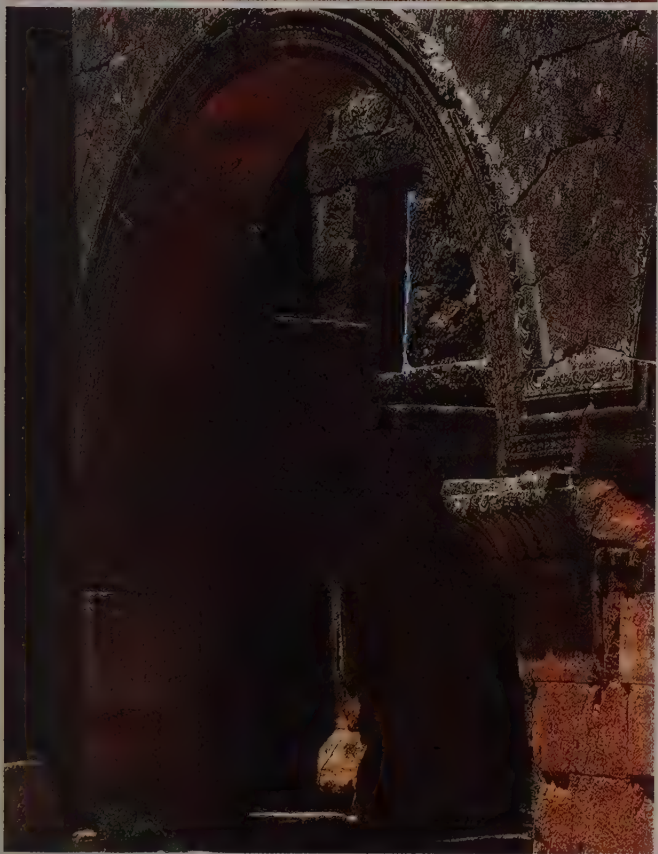
A gauche : une tombe pyramidale à Al Bara.

A droite : l'église de Qalb Loze.

Pages suivantes : Sergilla, la basilique

Saint-Siméon et à 5 km de là ;

les tombeaux, creusés dans la roche au temps des premiers chrétiens, du site de Qatura.











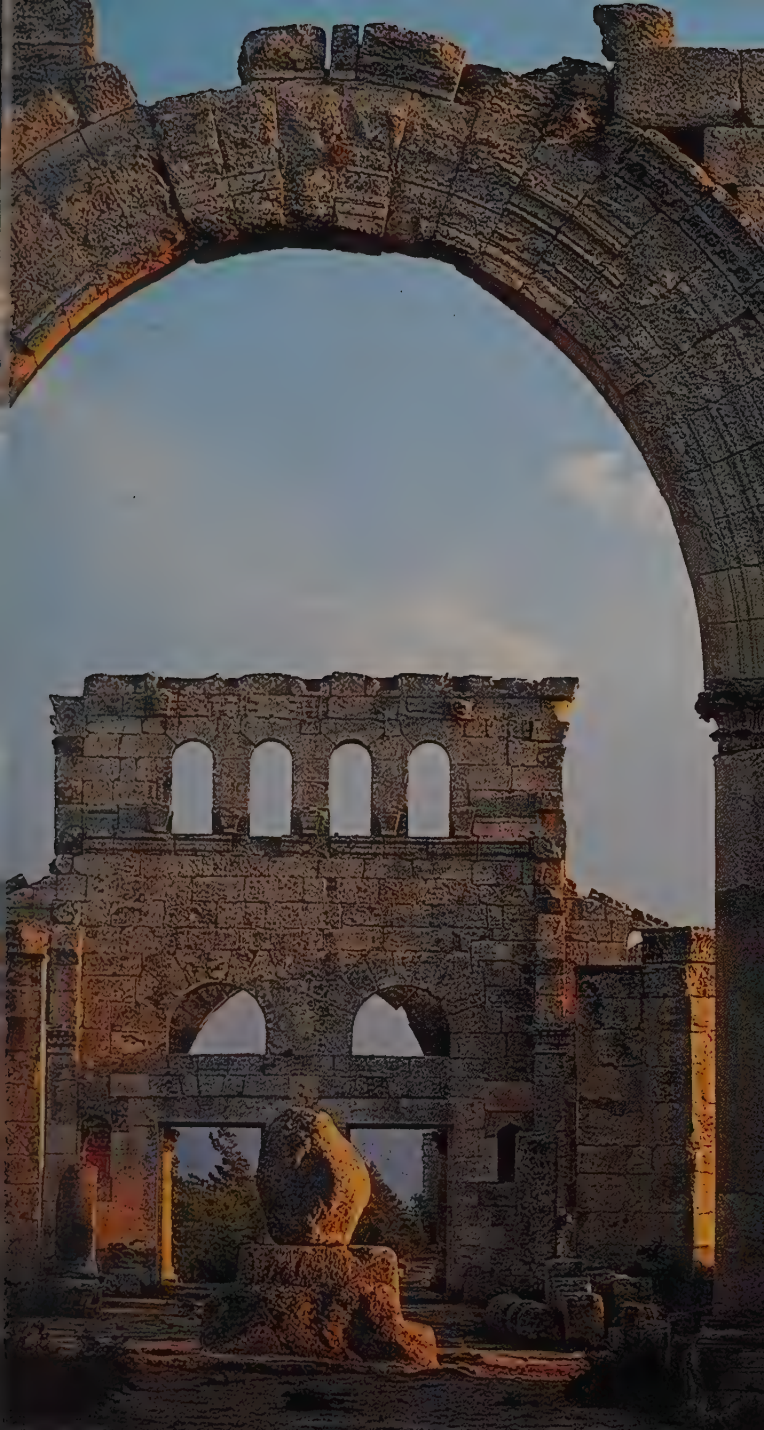
















Le littoral méditerranéen

Entre la Turquie au nord et le Liban au sud, la côte méditerranéenne de la Syrie s'étend sur près de 180 km. Un paysage de montagnes boisées dominant les vastes plages ou les petites criques à l'abri du vent se présentent au voyageur.

Des Cananéens d'Ougarit, près de 2000 av. J.-C., aux armées musulmanes de Salah ed-Din, chaque période a laissé des vestiges en bon état de conservation, attirant de nombreux visiteurs et chercheurs. Pendant l'été, la région côtière autour de Lattaquié est très fréquentée par les Syriens mais aussi par les riches visiteurs venant des pays du Golfe.

Lattaquié

De la grande cité grecque qui partageait cette partie du littoral avec Antioche plus au nord, il ne reste que quelques colonnes disséminées à travers la ville moderne.

Lattaquié, 1^{er} port de Syrie.

Seleucos Nicator (un des généraux héritiers de l'empire d'Alexandre-Le-Grand) fonde la cité au III^e siècle avant notre ère et la nomme Laodicée en l'honneur de sa mère : Laodice. La ville est un port important pour les Romains et les Byzantins. Sa région est célèbre pour son vin qui se déguste jusqu'à Alexandrie. Conquise par les musulmans en 638, puis reprise par les croisés en 1097, la cité décline rapidement après sa conquête par Salah ed-Din en 1188. De violents tremblements de terre au XIII^e siècle achèvent de faire disparaître les traces du passé.

Aujourd'hui, Lattaquié est le plus grand port de Syrie ainsi qu'un important centre balnéaire. En 1987, la ville accueille les X^e Jeux olympiques de la Méditerranée. Il en reste de nombreuses infrastructures sportives et hôtelières.

Si vous passez une soirée à Lattaquié, vous pouvez flâner dans le grand jardin public situé entre la ville et la zone portuaire ou au centre-ville, vers l'avenue de Bagdad et la rue 14 Ramadan. Une ambiance détendue règne en ville où se côtoient cafés traditionnels animés par les joueurs de cartes et jeunes syriens déambulant devant les boutiques de luxe.

Depuis 1986, un musée situé en face du nouveau port, dans un ancien khan du XVI^e siècle, abrite une collection de pièces de l'ancienne Laodicée et d'Ougarit.





Ugarit - Rass Shamra

*Village typique de pêcheurs
sur la côte méditerranéenne.*

A 14 km au nord de Lattaquié se situe l'un des sites les plus importants de Syrie.

En 1928, un paysan découvre, en labourant son terrain, en bord de mer, une tombe remplie de céramiques. A proximité se trouve le tell Ras Shamra (qui signifie « le promontoire de fenouil » en arabe) et dès l'année suivante une équipe d'archéologues commence les fouilles. Très rapidement les premières découvertes viendront confirmer qu'il s'agit bien d'Ugarit, la cité

du royaume canaanéen, décrite dans les archives des pharaons d'Égypte (à Armana au XIV^e siècle av. J.-C.), dans les documents hittites de Boghazköy et sur les tablettes de Mari. Si le site est, aujourd'hui, beaucoup moins impressionnant que bien d'autres en Syrie, les éléments exhumés ont éclairé des pans entiers de l'histoire principalement celle du II^e millénaire avant notre ère.

Ce sont les célèbres tablettes d'argile ins-



233



Ugarit : dans l'enceinte du palais royal.

crites en écriture cunéiforme qui ont révélé une civilisation brillante, plus tournée vers le commerce que vers les conquêtes guerrières.

A 1,5 km, au nord ouest, se trouvait l'ancien port d'Ugarit : Mahadu (actuellement : Minet al-Beida). Les quelques fouilles menées dans ce site prouvent le caractère cosmopolite de l'endroit où se côtoyaient riches marchands et marins venus d'Égypte, du Levant, de Grèce, mais aussi de l'intérieur des terres. Aujourd'hui, c'est une base militaire et l'endroit ne se visite pas.

L'apogée de l'histoire d'Ugarit se situe entre le XIV^e siècle et le début du XII^e siècle av. J.-C., mais de profonds sondages montrent que la première implantation remonte au VII^e millénaire avant notre ère, période d'activité agricole antérieure à l'invention de la poterie. Vers 2 300 av. J.-C., les Canaanéens se sont imposés dans la région et représentent déjà la majeure partie de la population. La cité va se développer et nouer des liens commerciaux importants avec l'Égypte, avec l'Égée et la Crète ainsi qu'avec les autres villes côtières du Levant : Arwad, Byblos, Tyr...

La douceur du climat méditerranéen permet à la région de dégager un surplus agricole (vin, huile d'olive, céréales) qui peut être exporté et qui permet de générer une

richesse locale, comme en témoignent les nombreux objets exhumés. L'ensemble de la structure économique de la ville était centrée autour du palais comme à Mari ou Ebla. Près de 10 000 personnes étaient rattachées directement au roi d'Ugarit. A son apogée, le royaume d'Ugarit ne devait pas dépasser la chaîne de montagne à l'est, l'actuelle frontière avec la Turquie et au sud, la ville de Jebel à 25 km. A partir du XVIII^e siècle av. J.-C., le royaume d'Ugarit tombe dans la sphère d'influence de l'Égypte. Au début du XIII^e siècle av. J.-C., les Hittites dirigent la région mais au tournant du XII^e siècle av. J.-C., l'invasion des « peuples de la mer », venus par le nord, met une fin brutale à l'existence d'Ugarit et à sa brillante civilisation.

Lorsque l'on pénètre dans l'enceinte des fouilles, tout de suite à droite, avant de grimper vers la maison du gardien, se trouve l'accès ouest du palais royal. L'entrée principale de la ville devait se trouver au sud comme en témoigne la découverte, en 1992, d'une large avenue partant dans cette direction. Depuis la plate-forme de la maison du gardien, vous avez une première vue générale sur le grand palais royal. Le bâtiment, qui possédait un ou plusieurs étages, s'étendait sur près d'un hectare et comportait plus d'une centaine de pièces, un jardin avec des meubles en ivoire et deux grandes résidences au nord et au sud. C'est dans ce palais que fut retrouvée la majorité des tablettes d'argile. Au passage, notez la

grande complexité du système de canalisations qui traversait le bâtiment et dont certaines riches demeures étaient équipées.

Dirigez-vous vers l'acropole au centre du site, vers l'est. C'est là que se trouve la plupart des temples. Vous traverserez un quartier d'habitations, dont la célèbre maison de Rupanu. De nombreuses tablettes furent trouvées dans cette vaste demeure de 34 pièces. Outre les traditionnels contrats commerciaux et registres des impôts, les tablettes décrivent aussi de nombreuses nomenclatures sur la faune et la flore. La chambre funéraire, située dans un caveau, est facilement accessible. Notez la qualité de l'assemblage des pierres.

Sur l'acropole, deux sites religieux, distants d'une quarantaine de mètres sont dédiés à Baal (dieu de l'Orage et de la Pluie, divinité la plus vénérée à Ugarit) et à Dagon (dieu de la Fertilité). Construits sur un plan similaire, ils s'ouvrent sur une large cour qui permet d'accéder par un escalier monumental au temple lui-même, la Cella. Au milieu de la cour se dresse l'autel sur lequel avaient lieu les sacrifices d'animaux. Le temple dédié à Baal devait posséder une tour haute d'environ 20 mètres qui servait de repère aux navigateurs. Située au-dessus de la Cella aux murs épais, elle possédait une terrasse qui permettait certainement de communiquer par signaux optiques avec le port. Les nombreuses ancres votives retrouvées dans ce temple témoignent de la reconnaissance des marins à l'égard de ce lieu divin.

Entre les deux temples se trouve la « maison du grand prêtre ». C'est dans cet ensemble monastique que furent retrouvés les documents écrits de l'histoire d'Ugarit les plus intéressants : récits mythologiques et dédicaces qui ont permis le déchiffrement de la langue ougaritique en 1930.

Des fouilles importantes sont en cours au sud et à l'est de l'acropole. Chaque année, de nouvelles tablettes et objets sont exhumés. La connaissance de l'histoire s'approfondit.

Rass el Basit - Kassab

Ces deux villages, situés à l'extrême nord du littoral syrien, tout près de la frontière avec la Turquie, sont très prisés par la population pendant les mois de l'été.

Rass el Basit, petit village, qui longe une longue plage de sable noir, possède plusieurs centaines de petites maisons louées durant la saison estivale. Ambiance très populaire pour de longues soirées avec les familles et entre amis.

Kassab, à environ 60 km au nord-est de Lattaquié, est un peu plus cossu et se trouve à 800 mètres d'altitude. Rien de particulier à visiter, si ce n'est un panorama intéressant qui domine la large baie de Rass el Basit depuis la route qui mène à ce village de montagne.

La baie de Rass el Basit.



Qala'at Salah ed Din - Château de Saône

A 25 km de Lattaquié se situe l'un des plus remarquables châteaux croisés qui ponctuent le paysage du littoral syrien. Quittez Lattaquié en direction du sud, puis à la sortie de la ville prenez la route en direction de Slenfeh situé au cœur de la montagne. A quelques kilomètres de l'embranchement, vous verrez un premier panneau qui indique le château croisé,

*L'un des plus remarquables châteaux croisés :
Qala'at Salah ed Din.*

av. J.-C., avant qu'il ne soit pris par les armées d'Alexandre-le-Grand en 333 av. J.-C.. Vers le X^e siècle, les Byzantins dominent le site sur lequel ils bâtissent une petite cité. Ils l'entourent de trois enceintes successives avant que les croisés ne l'occupent à leur tour en 1108. Au début du XII^e siècle, le propriétaire du château, Robert de Saône se lance dans ce qui est considéré comme la plus grande construction des croisés de ce siècle. L'édification de la forteresse durera jusqu'en 1132. Les Franques élèvent un épais rempart tout autour des 5 hectares du promontoire. Le château s'étend sur 700 mètres de long et 120 mètres de large et abrite à cette époque jusqu'à 3000 soldats. Les croisés



mais continuez votre route jusqu'à al-Haffeh. Prenez la route à la sortie du village, sur votre droite. Après un ou deux kilomètres vous arrivez sur un promontoire qui domine le château dans sa partie sud. Après avoir plongé dans l'étroite vallée, la route débouche au pied de cette étonnante colonne qui servait à soutenir le pont-levis quelque 30 mètres au-dessus. La route passe au milieu de ce défilé de 155 mètres de long pour déboucher au pied des escaliers qui mènent à la véritable entrée du château.

Il semble que ce soient les Phéniciens de l'île d'Arwad, près de Tartous, qui contrôlèrent les premiers ce promontoire isolé au milieu de la forêt pendant le 1^{er} millénaire

creusèrent également un incroyable fossé de 25 mètres de profondeur dans la roche pour isoler le château sur son flanc est, mal protégé. La forteresse appartient un temps à la famille de Saône, vassale des princes d'Antioche : elle était connue à cette époque sous le nom de château de Saône (Sahyoun), avant que Salah ed-Din ne parvienne à s'en emparer en juillet 1188. Par un décret publié en 1957, le château de Sayhoun (de Saône) s'appelle château de Salah ed-Din.

Pour vous faire une idée générale du site, dirigez-vous à droite pour accéder au sommet du donjon. Au passage vous pourrez voir de belles tours de défense et une grande esplanade au milieu des tours : les

anciennes écuries. Du haut du donjon principal, en regardant vers la côte, vous verrez deux bâtiments en assez bon état, construits en 1188 lorsque Salah ed-Din prit possession du château. La mosquée, caractérisée par son minaret carré, fut édifée à côté du hammam, mais l'intérieur ne présente pas d'intérêt particulier. Le hammam contient plusieurs éléments remarquables. Dans la salle principale, notez le trou au sommet de la voûte, destiné à la ventilation. En continuant à l'intérieur du bâtiment, vous accédez à un emplacement marqué par une grande dalle creusée de divers canaux destinés à l'évacuation des eaux usées du hammam. A l'origine cet emplacement était recouvert de marbre.

En contournant sur la droite cet agglomérat de ruines, vous arrivez à la « tour des Femmes », aujourd'hui transformée en cafétéria. Depuis cet emplacement vous dominerez la partie ouest, la basse cour du château qui n'est pas accessible. On y distingue, au centre, les restes d'une chapelle byzantine ainsi que des vestiges de tours croisées vers la gauche. C'est par cette basse cour que s'élancèrent les armées victorieuses de Salah ed-Din.

Jableh

A 25 km au sud de Lattaquié, au bord de

Le théâtre romain de Jableh.



Au centre de cet ensemble, on distingue une étoile à 8 branches qui fut, autrefois, recouverte de mosaïques. En sortant du hammam, dirigez-vous sur votre gauche pour voir cette gigantesque citerne (10 mètres de haut et 30 mètres de long) qui peut contenir jusqu'à 3 000 m³ d'eau. Les toits de tous les édifices de la forteresse contribuaient à alimenter cette citerne grâce à un ensemble de tuyaux. Elle fut creusée directement dans la paroi rocheuse de la montagne, seule la voûte fut édifée. De l'ancienne citadelle byzantine, située au sommet de la colline au centre du site, il ne reste guère que quelques pans de murs. Il semble que les croisés la trouvèrent dans un état similaire.

la mer, se trouve la bourgade de Jableh. Mentionnée dans les registres de l'Empire assyrien, elle fut certainement le siège d'une colonie grecque au VIII^e s. av. J.-C.. La cité fut considérée comme un port phénicien important dans l'aire d'influence d'Arwad. La ville devint romaine en 64 av. J.-C. et fut suffisamment importante au début du christianisme pour servir d'évêché. Passant des Byzantins aux musulmans (638) avant de vivre les troubles de la période des croisades, elle est conquise par le sultan Qalaun en 1285, puis sombre dans l'obscurité. De cette histoire, il ne reste qu'un théâtre romain qui pouvait contenir près de 7 000 personnes. Il est construit sur un terrain

plat, les gradins sont appareillés sur une série de très belles voûtes. Des chapiteaux et d'autres vestiges romains sont disséminés autour du théâtre situé au centre de la ville moderne. Au nord du théâtre, la mosquée (bâtie sur l'emplacement d'une église byzantine), contient les reliques de Sidi Ibrahim Ben Adham, décédé en 778. Roi d'Afghanistan, il abandonne son trône pour devenir mendiant et vient s'éteindre à Jableh.

Qala'at al Marqab

En descendant vers le sud, à mi-chemin entre Lattaquié et Tartous, vous ne pouvez manquer de voir Qalaat al-Marqab qui se déploie à 360 m au-dessus de la ville industrielle de Baniyas.

Ce château croisé domine de toute sa puissance l'étroite bande de terre qui longe la mer et permet de contrôler la route entre la Turquie et Jérusalem, il offre aussi un panorama rare vers l'est, vers le djebel Ansariyé.

Même si l'histoire de Baniyas remonte aux Phéniciens, ce sont les musulmans qui, les premiers, utilisent ce site pour édifier une fortification, en 1062. Après avoir massacré la population de Baniyas en 1098, les croisés s'emparent de la forteresse, cédée en 1186 à l'ordre des Hospitaliers qui en fait une des citadelles redoutées parmi les assaillants musulmans. Entre 1186 et 1203, les connaissances les plus évoluées en matière d'architecture militaire (largement reprises en Europe aux XIII^e et XIV^e siècles) sont mises en œuvre avec un gigantisme rarement appliqué auparavant. En 1187, Salah ed Din, qui vient de battre les croisés à Hattin, en Palestine, renonce à attaquer Qalaat el-Marqab et continue son chemin vers le nord. De nombreux chefs musulmans tentent, en vain, de prendre la forteresse. En mai 1285, il faudra plusieurs assauts donnés par le sultan Qalaoun à la tête de ses troupes pour que, presque un siècle après leur installation, les croisés soient contraints à évacuer ce château, considéré comme imprenable.

Le principal facteur de la chute de cette forteresse est certainement la baisse des volontaires pour les croisades à partir du XIII^e siècle, ce qui a entraîné un affaiblisse-

ment du maillage militaire. Qalaat el-Marqab se retrouve isolé au milieu d'une région dominée par les troupes musulmanes. Plus au sud, le grand château croisé, le Crac des Chevaliers, est tombé en 1271, soit une quinzaine d'années auparavant.

Faites un tour du château afin d'imaginer quelle pouvait être la peur des assaillants lorsqu'ils montaient à l'assaut de cette forteresse. La pointe sud de ce grand triangle ressemble à la proue d'un navire. L'aspect extérieur est beaucoup plus impressionnant que les vestiges (principalement concentrés dans la partie sud du château), qui subsistent à l'intérieur de la double enceinte. Prenez la rampe d'accès coudée et franchissez la porte de la tour ouest. Puis dirigez-vous vers l'imposant donjon circulaire de plus de 20 mètres de diamètre qui domine une autre tour : « La tour de l'Éperon », construite par les musulmans après les sièges de 1285. Dans la grande cour, au nord du donjon, se trouvent les restes de la grande salle construite au-dessus de la principale citerne d'eau. A proximité de cette salle, une très belle chapelle romane construite par les Hospitaliers à la fin du XII^e siècle. Les portes nord et ouest ouvrent sur une nef unique, très sobre, finie par une abside circulaire surélevée.

Autour, de grandes salles qui devaient servir de magasins pour stocker les denrées et le matériel militaire.

Si vous avez un peu de temps, vous pouvez faire le tour des remparts. Il ne reste pas grand-chose des constructions de la partie nord, si ce n'est un cimetière musulman et les ruines d'une construction militaire datant de la période ottomane.

Tartous

Situé à une centaine de kilomètres au sud de Lattaquié et à 220 kilomètres au nord-ouest de Damas, Tartous connaît aujourd'hui une importante expansion économique avec de nombreuses industries installées au nord. C'est aussi le deuxième grand port de la Syrie, le plus proche de la capitale. Il sert aussi de zone de transit pour la production nationale d'hydrocarbures. A cause de cette expansion rapide, la ville a perdu un peu de son charme désuet.

Malgré la rénovation du centre ancien et la mise en valeur de quelques bâtiments de l'époque des croisades, il faudrait encore de réels efforts pour faire de Tartous et de son pendant insulaire : l'île d'Arwad, un véritable pôle touristique.

L'histoire d'une île et de sa ville

Ce sont les Phéniciens qui fondent Tartous afin de donner une implantation continentale à l'île d'Arwad (Arados) sur laquelle ils ont, depuis longtemps, installé un port et des comptoirs commerciaux. Ils peuvent ainsi contrôler les ressources agricoles et les voies caravanières en direction de la Syrie intérieure. A cette époque, Tartous s'appelle Antarados (anti-

Tartous. L'emplacement de la ville est stratégique pour les liaisons maritimes avec Chypre et Antioche, mais aussi pour son ouverture vers Homs, Hama et l'intérieur du pays. Tartous passe à nouveau sous domination musulmane avant d'être transformée en forteresse croisée par Raymond de Saint-Gilles (en 1101). Les Francs développent le pèlerinage à la Vierge et c'est après 1123 que commence l'édification de la cathédrale Notre-Dame-de-Tortosa. Conquise par Nur ed-Din en 1144, puis reprise par les croisés et confiée aux Templiers en 1152, la ville

Qala'at al Marqab.



Arados), la ville en face d'Arwad-Arados. Pendant les périodes séleucides et romaines, Tartous joue longtemps le second rôle derrière Arwad. En 346, l'empereur Constantius nomme la ville Constantia et favorise les habitants chrétiens pour s'opposer aux païens d'Arwad. La ville est déjà un lieu de pèlerinage, réputé en Orient, à cause d'une chapelle dédiée à la Vierge, consacrée par saint Pierre, et dans laquelle se trouve une icône peinte par saint Luc l'Évangéliste. Après le passage des musulmans (vers 630), des Byzantins (en 968) puis des Fatimides (en 997), ce sont finalement les croisés qui, en 1099, s'emparent de

est alors transformée en une puissante citadelle, presque aussi importante que Saint-Jean-d'Acre en Palestine.

Lors de sa remontée vers le nord, en juillet 1188, Salah ed-Din détruit une partie de la ville, mais renonce à conquérir le donjon vivement défendu par la garnison croisée. Il faut attendre le 3 août 1291 pour que les croisés quittent leur dernier bastion après deux siècles de présence sur la côte levantine. Paradoxalement, l'île d'Arwad sera encore occupée jusqu'en 1302, puis les derniers chevaliers Templiers seront emprisonnés au Caire.

En 1303, lors d'une dernière tentative de conquête par des croisés venus de Chypre,

la ville est détruite par les flammes.

Aujourd'hui, la vieille ville semble s'être figée après le dernier passage des croisés. Les vestiges de la grande forteresse sont noyés au milieu d'un labyrinthe de ruelles bordées de maisons édifiées, en partie avec des éléments prélevés sur les murs ou les donjons de la citadelle franque. En vous promenant, vous verrez de temps à autre surgir des pans de murs ou des passages de l'ancien bastion croisé. Il est difficile d'avoir une idée d'ensemble de ce complexe militaire qui fit renoncer Salah ed-Din à attaquer.

La partie la plus intéressante se situe au nord-ouest, au bout de l'avenue Al Cornish al-Bahri qui longe la mer. Vous pouvez apercevoir le donjon, récemment rénové et destiné à être ouvert aux visiteurs. Lors de l'édification de la place-forte, la mer venait jusqu'à la muraille. A la base du donjon, se trouve une poterne par laquelle des bateaux pouvaient entrer, ce qui permettait de tenir un long siège. C'est certainement par cette issue que les croisés quittèrent définitivement Tartous, pour fuir vers Arwad et Chypre. À l'intérieur de l'enceinte, la place centrale sur laquelle se tient un petit marché est l'ancienne place centrale de la citadelle.

En vous dirigeant vers le sud-est, vers la cathédrale-musée, vous pourrez découvrir des éléments épars de la période croisée dont certains sont rénovés ou en cours de rénovation.

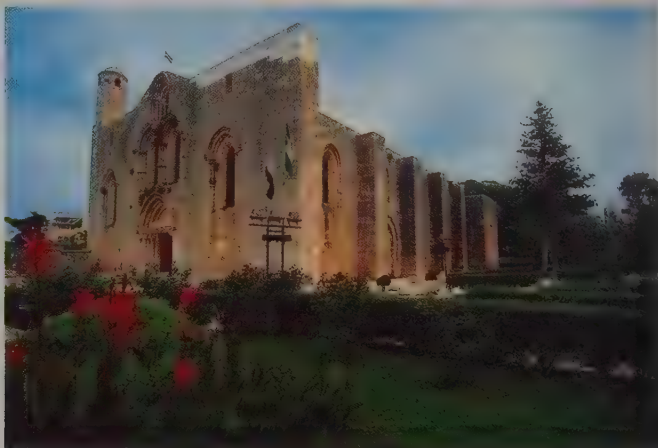
La cathédrale Notre-Dame-de-Tartosa est, sans conteste, le bâtiment le mieux conservé de cette époque. Situé juste à l'extérieur des remparts, cet édifice religieux ressemble plus à un fort qu'à un lieu de culte à cause du crénelage qui cerne la terrasse et à cause de son allure austère. La sobriété et le dépouillement de l'architecture intérieure renforcent ce sentiment de force. La haute nef centrale menant à l'abside est flanquée de deux nefs latérales à voûtes brisées. La base du deuxième pilier sur la gauche (qui sépare la nef centrale de l'allée nord) est percée d'un passage transversal. Il s'agirait d'un passage permettant de rejoindre la chapelle byzantine, objet du pèlerinage originel au IV^e siècle, et sur laquelle fut édifiée Notre-Dame-de-Tartosa.

Notre-Dame-de-Tartosa

La cathédrale est maintenant transformée en musée, dans lequel on peut voir des objets en provenance des sites archéologiques environnants : Ugarit, Amrit, Krak des Chevaliers...

Quand vous sortez de la cathédrale, le bord de mer se trouve en face de vous, à une centaine de mètres. Vous pourrez visiter le petit port de pêche avant d'embarquer sur une chaloupe qui mène à l'île d'Arwad, en une vingtaine de minutes.

La cathédrale Notre-Dame-de-Tartosa.





Arwad

L'île d'Arwad.

Haut lieu du tourisme estival syrien, cette petite île ovale de 800 m de long sur 300 m de large, a joué un rôle prépondérant dans l'histoire de la région. Seule île habitable de la côte syrienne avec un potentiel portuaire, elle pouvait contrôler une partie importante des terres fertiles jusqu'à la vallée de l'Oronte. Les Canaanéens établissent un premier centre urbain à la fin du II^e millénaire, puis elle est prise par le pharaon Tuthmose III lors de sa conquête de la Syrie. Durant le I^{er} millénaire av. J.-C., les Phéniciens profitent de son statut particulier pour y développer d'importants comptoirs commerciaux ainsi que des chantiers de construction navale. C'est pendant la période romaine, à partir de 64 av. J.-C., qu'Arwad perd de son autonomie avec le développement de Tartous.

Aujourd'hui, les Syriens viennent nombreux pour déguster des poissons grillés dans les restaurants en bordure du petit port. La partie nord-est de l'île, protégée des violentes tempêtes de l'hiver, est le port où subsistent encore quelques chantiers navals.

Du passé glorieux, il ne reste que deux petites citadelles. Celle située au centre de l'île est tout ce qui subsiste de la puissante construction croisée du XIII^e siècle. La seconde, située près du port et plus récente, sert aujourd'hui de petit musée. Du haut de sa terrasse, vue circulaire sur l'île.

Amrit

À 7 km au sud de Tartous subsistent les vestiges étranges d'Amrit. Répartis sur un rectangle de 2 km sur 3, les quelques monuments visibles datent de la période Phénicienne entre le VI^e et le IV^e siècles av. J.-C. La ville d'Amrit (Marathos) était certainement intégrée dans le royaume d'Arwad, mais les constructions reflètent de fortes influences perses et égyptiennes.

Le plus caractéristique est certainement le « temple » (Al Maabed), dédié au dieu Melqart (qui fut assimilé à Hercule pendant la période grecque et au dieu égyptien Echmoun), construit autour d'un bassin avec, au centre, un sanctuaire (Naos) décoré de merlons triangulaires et d'une corniche de style égyptien. Le bassin était entouré sur 3 côtés par un portique formé de colonnes pleines et rectangulaires (selon un style égyptien), coiffées d'une série de merlons (selon la tradition Mésopotamienne). L'eau provient d'une source sacrée jaillissant d'une grotte dans la paroi est du bassin. Le temple était encore en activité lors du passage d'Alexandre-le-Grand en 330 av. J.-C..

En revenant vers l'entrée, au sud du temple, vous verrez deux grandes tours funéraires (Maghazil) se dresser au milieu des ruines. La plus haute (7 mètres d'élévation), de



Le site d'Amrit.

forme cylindrique, possède à sa base 4 sculptures de lions (influence perse) dans un assez mauvais état. La seconde mesure 4 mètres de haut.

A leur base s'ouvrent des caveaux creusés dans le roc.

Des fouilles récentes, près du bord de la mer, ont permis de retrouver une partie du port antique abandonné vers le II^e siècle au profit de Tartous, plus apte à accueillir les navires de plus fort tonnage. La taille du site permet d'espérer de nombreuses découvertes dans les années à venir.

Safita - Chastel Blanc

Pour vous rendre au Krak des Chevaliers, n'hésitez pas à emprunter la belle route de montagne qui passe par Safita. A 30 km de Tartous, le donjon franc de Safita domine les collines couvertes d'oliviers. Au nord-est s'élèvent les montagnes du djebel Hansariyé. De la forteresse croisée qui contrôlait le passage entre Tartous et le Crac des Chevaliers, seul le donjon blanc émerge au milieu de solides maisons en pierre.

Une première forteresse croisée, édifiée à partir de 1112, fut détruite par Nur ed-Din en 1167 et 1171. Ce qui demeure aujourd'hui est très certainement ultérieur à cette date, lorsque la région passa sous contrôle des Templiers. En 1202, un violent tremble-

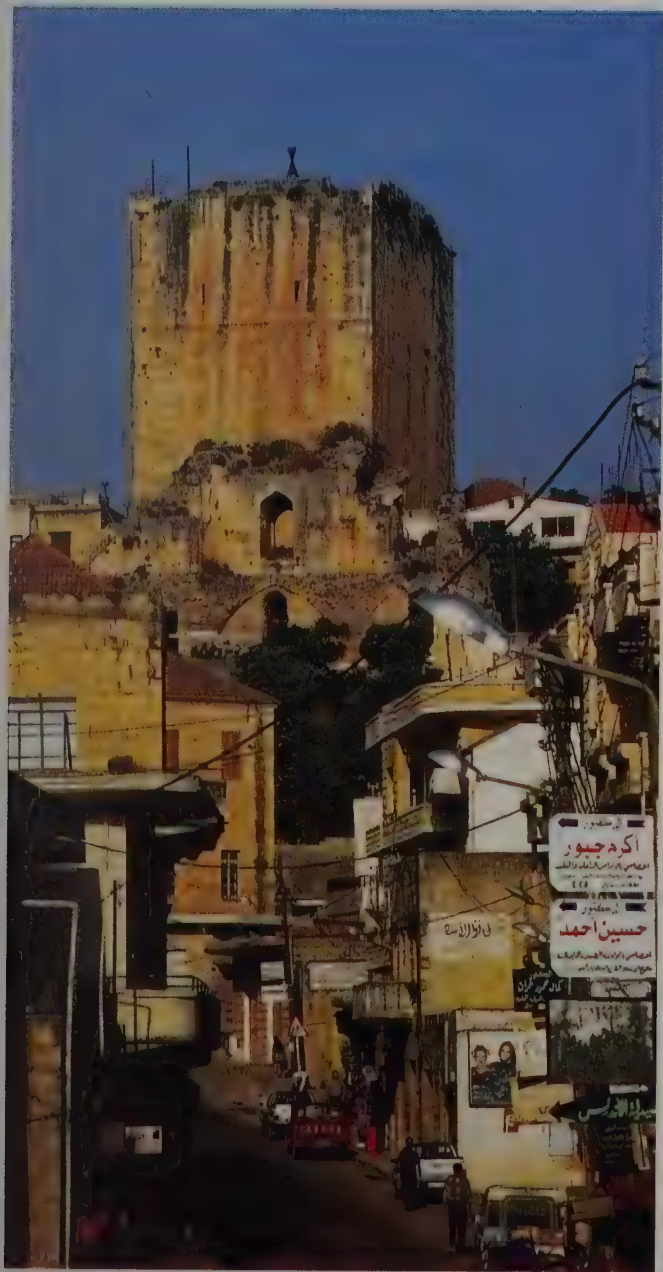
ment de terre oblige les croisés à reconsolider l'ensemble. Mais en février 1271, le sultan mamelouk Baïbars s'empare de Chastel Blanc. Les 700 chevaliers de la garnison se rendent sans combattre.

La vieille ville de Safita est structurée selon le tracé de la double enceinte de la forteresse. Aujourd'hui, seul subsiste le donjon, mais l'agréable promenade dans la ville située en contrebas de la fortification permet de découvrir certains pans de l'ancienne muraille, sur lesquels sont adossées des maisons en pierre.

La tour massive se compose de deux étages surmontés d'une terrasse crénelée. Le premier niveau est, depuis l'origine, une chapelle fortifiée. A l'étage se trouve une très belle salle de garde. Depuis la grande terrasse, les croisés pouvaient certainement communiquer avec Tartous et le Krak des Chevaliers (situé à 15 km à vol d'oiseau) à l'aide de feux. Sous l'église se trouve une immense citerne taillée dans le rocher. Depuis le donjon, des souterrains permettaient de gagner l'extérieur de la forteresse. Au XIX^e siècle, la presque totalité des habitants appartenait au culte grec orthodoxe. La communauté chrétienne venait du Hauran, au sud du pays. Aujourd'hui, la population est redevenue plus mélangée, mais l'église au bas du donjon reste dédiée à Saint Michel et des offices y sont régulièrement célébrés.

*Le donjon de Safita domine la ville
et les collines couvertes d'oliviers.
Il a conservé une très belle salle de garde.*





248

de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.

Krak des Chevaliers - Qala'at el Hosn

Ce n'est le fruit du hasard si le Krak des Chevaliers est l'un des hauts lieux du tourisme en Syrie. Ce superbe château croisé semble avoir été créé de toutes pièces pour un décor de cinéma. Ce n'est pas le plus grand des châteaux croisés du Levant mais sa structure particulière et son implantation au sommet du djebel Kalah (650 m d'altitude) lui donnent un aspect massif et conquérant. Le Krak des Chevaliers est certainement l'exemple le plus abouti de l'architecture militaire des Hospitaliers et il inspirera de nombreux bâtisseurs de châteaux en Europe, à partir du XII^e siècle. Lorsqu'il revient des croisades, Richard Cœur de Lion fit bâtir en 1196 aux Andelys, dans l'actuel département français de l'Eure, un château fortement inspiré par le Krak des Chevaliers. Avant l'arrivée des croisés, l'émir de Homs installe, dès 1031, une garnison de soldats kurdes dans « Hosn el-Akrad ». En 1099, après la sanglante prise de Maarat al-Numan (près du site d'Ebla), Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'em-

pare une première fois du château qui est réoccupé par l'émir de Homs. Repris en 1110 par Tancred, régent d'Antioche, il est confié, en 1142, aux Hospitaliers. Cet ordre séculier de chevaliers, encouragé par l'Église, a pour mission de protéger et d'accompagner les pèlerins à Jérusalem, mais, rapidement, leur rôle va s'élargir pendant les croisades. Leur présence s'étend à toutes les localités et le principe de confier à un ordre la défense des croisades devient évidente. A partir de 1170, conscients de l'intérêt stratégique du Krak, les chevaliers investissent massivement dans le château.

Cinq raisons principales à cela. Le Crac est en étroite relation avec les forteresses de Safita (plus à l'ouest) et Akkar (au nord du Liban, dont les ruines sont visibles sur les contreforts de la montagne au sud). Ce qui permet ainsi de contrôler la sortie nord de la fertile plaine de la Bequa (au Liban). Il domine la plaine de la Boquée qui relie l'intérieur du pays à la côte. D'Antioche, en Turquie, au sud du Liban, sur près de

*Voyage au temps des croisades :
le Krak des Chevaliers.*



KRAK DES CHEVALIERS

- 1 Rampe
- 2 Tour
- 3 Tour de la fille du Roi
- 4 Tour
- 5 Cour
- 6 Galerie
- 7 Salle Capitulaire
- 8 Salle longue
- 9 Latrines
- 10 Four
- 11 Puits
- 12 Salle des piliers
- 13 Magasin
- 14 Salle des gardes
- 15 Chapelle Romane





La grande salle de la cour.

250 km, c'est la seule trouée à travers la chaîne montagneuse. L'emplacement reste stratégique puisque c'est par cette percée vers la mer que passe le pipeline qui amène le pétrole depuis l'intérieur des terres. La forteresse est aussi une défense avancée, non seulement contre les émirs de Hama et Homs mais aussi ceux d'Alep et de Damas. Il faut à tout prix préserver le chemin des routes côtières qui relient l'Europe et Jérusalem. Les Hospitaliers ont favorisé l'implantation de nombreux cultivateurs dans la riche plaine de la Boquée, et le château représente un gage de sécurité pour cette population majoritairement chrétienne.

Contrairement aux autres forteresses, comme Marqab ou le château de Saône (Qala'at Salah ed-Din), le Krak des Chevaliers ne possède pas de basse cour dans laquelle sont habituellement logés les hommes de troupes, les serviteurs et les animaux. Un seul bâtiment massif entouré par une double enceinte peut abriter jusqu'à 4 000 personnes sur différents niveaux. Malgré les sièges de 1163 par Nur ed-Din et 1188 par Salah ed-Din, la forteresse demeure aux mains des Hospitaliers. Mais l'affaiblissement des croisades au XIII^e siècle et la réduction des États latins de Terre Sainte à quelques places fortes permettent aux troupes musulmanes menées par le sultan Baibars de s'emparer du Krak des Chevaliers le 7 avril 1271.

Après un siège de plusieurs mois, les quelques chevaliers et fantassins chrétiens encore vivants sont épargnés et chassés vers Tripoli (au Liban), en contrepartie de la promesse de rester en terre chrétienne et de ne jamais revenir dans un pays arabe. Le sultan Baibars utilise cet emplacement fortifié comme avant-poste pour aller attaquer les autres châteaux des croisés. Les Mamelouks renforcent certaines parties du château, construisent des tours supplémentaires, mais, rapidement, comme d'autres places fortes de la région, le site perd son aspect stratégique car il est inclus dans des empires beaucoup plus vastes.

En 1934, lorsque les Français commencent à effectuer les premières fouilles, près de 600 personnes vivent à l'intérieur de l'enceinte du château. Leur installation dans le village, en contrebas de la citadelle, et le déblaiement de plusieurs dizaines de tonnes de gravats rendent possible le début des rénovations. Après 1946, de nombreux travaux sont entrepris pour rendre au Crac un aspect proche de l'origine.

Avant toute visite, contournez le château par la petite route qui part à droite, vers l'ouest, pour avoir une vue générale de l'édifice.

Une demi-journée est nécessaire pour appréhender la forteresse dans son ensemble. Commencez par franchir la porte majestueuse de la première muraille située à l'est, puis prenez à gauche ce qui ressemble à une rue intérieure voûtée sur

près de 130 m de long. Elle permet d'accéder à un premier palier. En continuant tout droit, vous accédez à un vaste espace en plein air situé entre les deux murailles. Un grand bassin servait de réserve d'eau (le Berqil) pour les animaux, les écuries étant adossées contre la première muraille. Faites alors le tour du château en visitant les tours de la première muraille. Un dernier escalier vous mène à la deuxième allée voûtée qui part en épingle à cheveux, sur la droite au début de la visite. Après avoir franchi une porte à arc brisé, vous êtes dans la cour basse. Sur votre gauche, des grandes salles qui servaient de remises. Dans la cour, à l'ouest, la partie la plus finement ouvragée du Krak des Chevaliers : la salle capitulaire bordée, par une galerie. Réalisé dans un style gothique, développé en France durant la seconde moitié du XIII^e siècle, ce bâtiment servait à recevoir les hôtes de marque et à tenir des assemblées durant lesquelles se décidaient les grandes orientations de la citadelle. Derrière, se trouve une longue salle sombre de 120 m de long dans laquelle les soldats étaient logés et nourris. Dans la cour, sur la droite : la chapelle romane qui date du début de l'édification du Crac. Le minbar et le mihrab indiquent que le lieu fut transformé en mosquée après la conquête du château. Quelques marches vous mènent à la cour supérieure. Au sud, la tour sud ouest servait de logis pour le maître des lieux. Un bel

escalier intérieur en colimaçon permet d'accéder à une grande pièce dont les arcs de voûte sont supportés par de fines colonnes taillées dans la pierre. Le toit de cette tour offre le meilleur panorama sur le château et toute la région.

Un étage de la tour de la « Fille du roi » (située au nord), a été transformé en cafétéria où l'on peut se rafraîchir après cette longue exploration.

Le couvent Saint-Georges

Situé à 8 km au nord-ouest du Krak des Chevaliers, le couvent grec orthodoxe dédié à Saint Georges, fut certainement fondé au VI^e siècle à l'époque de l'empereur Justinien. Depuis l'intérieur de l'église édifée en 1857, on accède aux niveaux inférieurs des XIII^e et VI^e siècles, mais dont il ne reste que peu de vestiges. De nombreuses icônes se distinguent à la lueur de quelques cierges. A noter une belle iconostase en ébène du XIII^e siècle. Chaque année, le 6 mai (fête de Saint Georges) et le 14 septembre (fête de la Croix), de nombreux pèlerins viennent de toute la Syrie et du Liban.

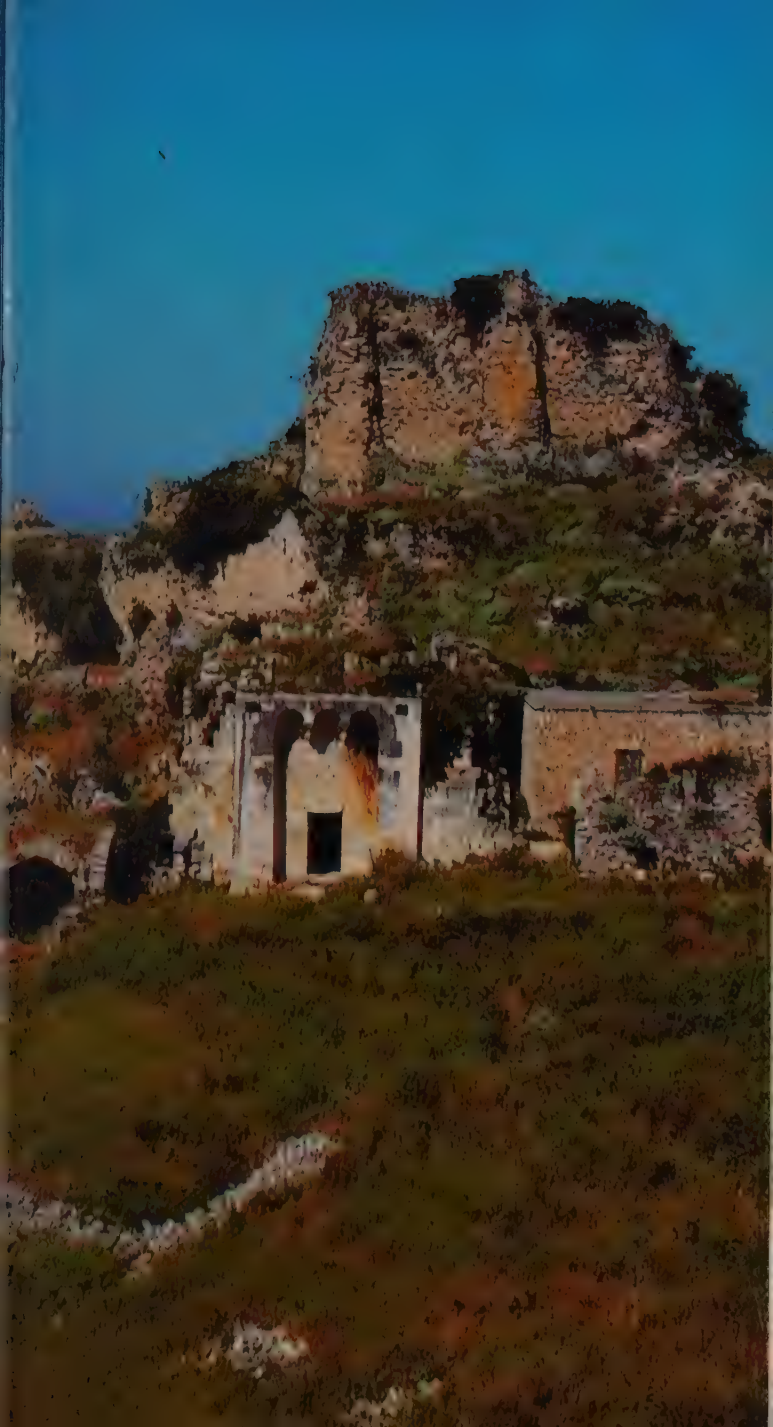
*Le couvent Saint-Georges.
Pages suivantes : la galerie de style gothique
du Krak des Chevaliers.
Perchée sur une crête boisée, la citadelle
de Salahed Din semble impenable.*











La vallée de l'Oronte

A l'est de la chaîne de montagnes qui borde le littoral, le fleuve Oronte (en arabe « Nahar al-Assi » : le fleuve rebelle) prend sa source dans les montagnes du Liban, près de Balbek. Il traverse les villes de Homs et Hama avant de flâner, plus au nord, dans la vallée fertile du Ghab avant de se jeter dans la Méditerranée. Voie de communication avec l'intérieur du pays, la vallée de l'Oronte a connu toutes les invasions qui se sont succédées en Syrie.

Les éléphants que les pharaons venaient chasser dans les marécages insalubres de la plaine du Ghab, au XV^e siècle avant notre ère, ont disparu, remplacés par de tranquilles buffles. Le « fleuve rebelle » est dompté depuis les années 70 grâce à de nombreux barrages et aménagements hydrauliques.

Misyaf

Si vous quittez le Crac des Chevaliers pour rejoindre la vallée de l'Oronte, prenez la belle route de montagne qui remonte vers le nord jusqu'à Misyaf (environ 30 km) en passant par Einhlaiqim.

Le château de Misyaf est le mieux conservé des châteaux ismaéliens qui formaient un réseau dense à travers le djebel Hansariyé. L'intérieur du château n'est pas en bon état mais une visite autour des remparts suffit à donner une idée de la puissance de ce bâtiment massif dressé sur son rocher. Les plus curieux peuvent essayer de pénétrer dans la forteresse et tenter de découvrir les éléments des périodes séleucides et romaines. Continuez votre route en direction d'Apamée, vers le nord, en longeant le pied de la montagne.

Apamée - (Afamia-Qualaat Al Madiq)

A 50 km au nord de Misyaf et à 55 km au nord-ouest de Hama, se déploient les ves-

tiges de l'une des villes antiques les plus remarquables de Syrie : un autre grand moment de votre séjour en Syrie.

Pendant près de quinze siècles, à la frontière de la fertile vallée du Ghab à l'ouest et au début de la steppe à l'est, Apamée joua un rôle prépondérant dans la région. Si la découverte de tessons prouve que les premiers hommes sont déjà installés sur ce site au V^e millénaire avant notre ère, il faut attendre le début du III^e siècle av. J.-C. pour que le roi Séleucos I^{er} Nicator édifie sur ce promontoire qui domine l'Oronte l'une des quatre grandes villes de son royaume. Il la nomme Apameia en l'honneur de sa femme d'origine perse.

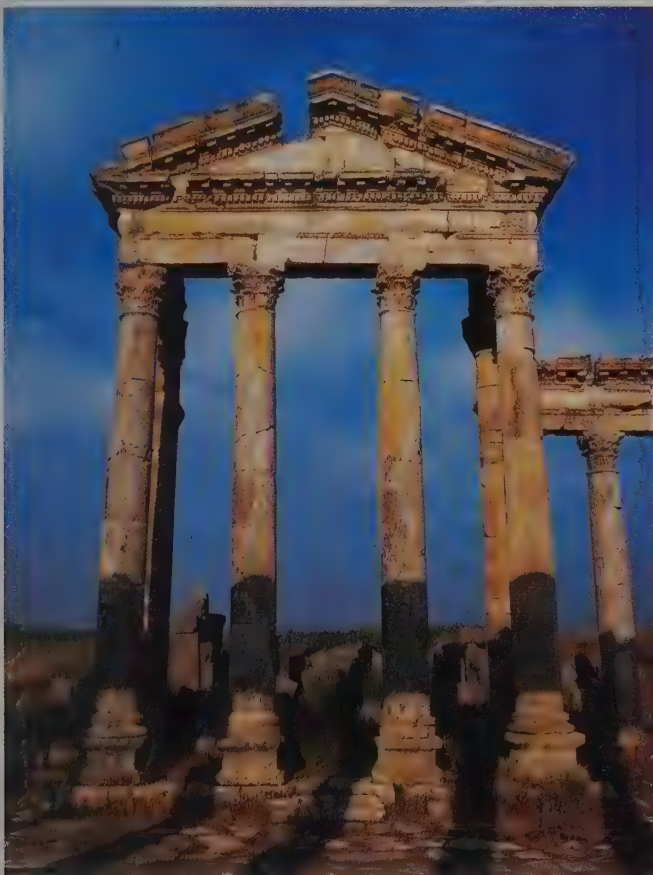
En plus de sa vocation économique, il est attribué à la ville une destinée militaire. Pendant la période hellénistique, plus de 30 000 juments, 300 étalons et près de 500 éléphants sont élevés et dressés pour combattre. Nombreux sont les cavaliers, les dresseurs de chevaux, les maîtres d'armes et autres instructeurs nécessaires à l'activité de ces haras royaux.

En 64 av. J.-C., la ville passe sous domination romaine. De nombreux édifices sont érigés pendant les trois siècles qui suivent. Apamée connaît une réelle prospérité. Un recensement effectué vers l'an 6-7 de notre ère révèle que la ville intramuros compte près de 120 000 habitants et 380 000 autres habitent dans ses environs immédiats. Les besoins en eau d'une si nombreuse population sont importants. Outre les traditionnels puits et le captage des sources environnantes, il faut construire un aqueduc pour faire venir l'eau depuis Salamiyyé à 80 km au sud-est.

Toute l'autorité de l'empereur Trajan sera nécessaire pour faire rebâtir la cité, à la suite du terrible tremblement de terre en 115 apr. J.-C., qui entraîne la disparition d'une grande partie des monuments de la période hellénistique. La grande colonnade est achevée sous le règne de Marc Aurèle (161-180 apr. J.-C.). La ville est alors protégée par une muraille haute de près de 10 m, d'environ 7 km de long, qui comporte 4 portes principales et plus de 50 tours carrées.

Au début du IV^e siècle, la ville abrite une

Apamée : une des métropoles de la Syrie classique.



page
978
208

école influente de philosophie néoplatonicienne introduite par Iamblicus (Jamblique). Dernier sursaut de l'hellénisme dans un pays largement dominé par le christianisme.

Apamée, siège d'un évêché important dans la Syrie byzantine, connaît une période de prospérité jusqu'à la fin du V^e siècle. Mais une série de tremblements de terre et le passage destructeur des Perses sassanides en 573 affaiblissent la cité. Subissant à nouveau la domination des Perses entre 613 et 628, puis repassant sous l'autorité byzantine, c'est avec soulagement que la population – majoritairement convertie au monophysisme, donc opprimée par l'orthodoxie de Constantinople – voit arriver les armées musulmanes en 636.

A partir de 1106, les croisés occupent la ville qui est reprise par Nur Ed Din en 1149, mais seule la citadelle, située sur la colline qui domine la plaine de Ghab retient l'attention des conquérants. En 1157, puis à nouveau en 1170, des tremblements de terre mettent fin à la grandeur d'Apamée.

Seule demeure la petite forteresse utilisée par les différentes armées pendant les siècles qui suivent. En contrebas, le grand caravansérail du XVI^e siècle abritera longtemps les pèlerinages d'Istanbul à La Mecque et les caravanes qui remontent le cours de l'Oronte.

Lorsque vous arrivez à Qala'at al-Madiq, passez sous la citadelle puis, presque à la

sortie de la ville moderne, prenez sur votre droite pour accéder sur le plateau. Laissez la citadelle sur votre gauche pour continuer vers l'est, vers la « ville basse ». La route moderne recouvre le Decumanus romain.

Sur votre gauche et votre droite : une perspective exceptionnelle. Plus de 400 colonnes s'alignent sur une large allée (le Cardo Maximus romain) de 1850 m de long et 37,5 m de large, ce qui permettait aux chars romains de se croiser sans encombres. Le Cardo est beaucoup plus long que celui de Palmyre (1,2 km) ou de Damas (1,35 km). De chaque côté, des portiques superbement sculptés. L'emplacement et le modèle de sculpture des colonnes (avec ou sans sculpture, sculptures à cannelures torsées ou droites) annoncent l'importance du bâtiment situé en arrière. Certaines possèdent une console destinée à recevoir la statue de personnages importants.

Il faut imaginer qu'au début des années 80, Apamée n'était qu'un vaste champ de ruines duquel émergeaient quelques colonnes. Il est aisé d'imaginer la somme de travail qui a été nécessaire pour offrir une telle vision aux visiteurs. Chaque année, des morceaux de colonnes ou des édifices sont déblayés et remontés avec l'aide des éléments trouvés sur place. Un jour viendra où Apamée rivalisera avec Palmyre.

Une visite d'Apamée commence par la partie nord du Cardo Maximus, l'allée





La porte fortifiée de Qala'at Sheizar.

principale qui regroupe les principaux bâtiments publics. Tout de suite sur votre droite, un nymphaeum, fontaine publique de 15 m de diamètre qui était décorée de statues disposées dans des niches. Environ 150 mètres plus loin, sur la gauche, se situe l'agora. Vaste place de 150 m de long sur 45 m de large (une partie est encore ensevelie sous les décombres). Sur la façade avant, les vestiges du tycheion, sorte de petit temple où étaient vénérés les dieux protecteurs de la cité. Derrière, vers l'ouest, à une centaine de mètres, sont disposés les quelques ruines du temple de Zeus Bêlos, détruit en 384, sur ordre de l'évêque Marcellus.

Continuez sur le Cardo, les premiers thermes sont situés 50 mètres plus loin sur la droite. Toujours sur votre droite, ne manquez pas le pilier bachique planté dans le sol. On y trouve gravées des scènes représentant Bacchus, Lycugus et Pan au milieu de grappes de raisins. Devant vous, au milieu de l'allée, la colonne votive, haute de 14 mètres, posée sur son socle triangulaire. Environ 150 m plus loin, sur la droite, d'autres thermes. Vous pouvez vous rendre jusqu'à la porte d'Antioche (porte nord de la ville).

En reprenant la route asphaltée vers l'est (l'ancien Decumanus), vous arrivez à un groupe de bâtiments situés de part et d'autre de la chaussée. Sur la gauche la « maison aux consoles » et « la maison aux pilastres », deux grandes demeures romaines partiellement rebâties.

Sur la droite, la « cathédrale de l'est ». Vaste ensemble religieux, le siège de l'évêché byzantin s'étend sur près de 12 000 m². C'est là que furent trouvées, dans des bâtiments antérieurs aux constructions chrétiennes, de superbes mosaïques datant de 362-363.

Tout de suite à droite de l'intersection du Cardo et du Decumanus subsistent les fondations d'une église du V^e siècle et, plus au sud, à 50 m sur la gauche, quelques vestiges d'une église à atrium de la même époque.

En revenant vers la vallée de l'Oronte, sur le bord ouest du Decumanus, vous pouvez deviner les traces du théâtre datant du II^e siècle apr. J.-C. Il fut certainement l'un des plus grands du monde romain avec ses 139 m de diamètre et sa façade de 145 m. Malheureusement, il servit de carrière et la plupart de ses pierres ont permis l'édification d'autres bâtiments, dont la citadelle. Cette dernière, encore habitée, ne révèle plus grand-chose des périodes passées. Ça et là, quelques blocs intégrés dans des maisons ou le mur d'enceinte rappellent son prestigieux passé. Dans le village subsiste une mosquée ottomane du XVI^e siècle. Datant de la même époque, en contrebas de l'ancienne acropole, se trouve le caravansérail qui hébergea les pèlerins en route vers La Mecque. Aujourd'hui, ce vaste bâtiment carré de 80 mètres de côté abrite le musée

255



La ville de Hama.

d'Apamée dans lequel se trouve les grandes mosaïques trouvées sur le site. Ne manquez pas celle qui représente « Socrate et les sept sages » (IV^e s.) ainsi que « le Jugement des Néréides » (III^e siècle).

Pour rejoindre Hama, prenez la route qui passe par Sqeilbyeh puis Mhardeh.

Qala'at Sheizar

Sur la route qui mène à Hama, à presque 30 km d'Apamée, se dresse le château de Sheizar qui domine une gorge étroite où coule l'Oronte. L'éperon rocheux de 300 m de long, sur lequel est érigée la forteresse, explique l'installation d'un régime de cavalerie d'Alexandre-le-Grand au IV^e siècle avant notre ère. Qalaat Sheizar fut un puissant lieu de résistance des troupes musulmanes face aux Byzantins puis aux croisés qui ne réussirent jamais à s'en emparer. Il fut fortement endommagé par les tremblements de terre de 1157 et 1170 ; c'est à Baybars puis à Qalaun que l'on doit la reconstruction de l'ensemble et son aspect actuel.

L'entrée se fait par le côté nord, au-dessus du pont et des norias situés au débouché du défilé. La grande porte fortifiée s'ouvre sur des vestiges en mauvais état mais la promenade sur les remparts, ainsi que la vue sur l'étroite vallée de l'Oronte qui coule 50 mètres plus bas, méritent une halte à Qala'at Sheizar.

Hama

Hama, traversée par l'Oronte, est l'une des villes les plus agréables de Syrie. Sa situation entre Damas (226 km) et Alep (140 km), la proximité de sites comme Apamée ou même le Crac des Chevaliers ainsi que son équipement hôtelier en font une étape séduisante.

Les premières traces d'occupation du site remontent au néolithique. Au XI^e siècle av. J.-C., c'est le centre d'un royaume araméen sous le nom de Hamath avant de passer sous le contrôle du roi Salomon. En 200 av. J.-C., les Séleucides nomment la ville Epiphania. L'endroit demeure un centre important pendant les périodes romaines, byzantines et lors des premières conquêtes musulmanes en 636. Partagée entre les différents pouvoirs qui se succèdent à Damas et Alep, Hama ne connaîtra un véritable essor qu'à partir du XIII^e siècle durant la domination des Ayyoubides.

Des bâtiments pré-islamiques, il ne reste que quelques éléments visibles dans une grande excavation au sommet de la colline, transformée en jardin public, au nord-ouest de la ville, au-dessus de la mosquée al-Nouri. Hormis les norias dont la construction débute au XIII^e siècle, les autres édifices sont tous postérieurs à la conquête musulmane. Il faut savoir qu'une partie de la vieille ville qui bordait l'Oronte a disparu pendant les événements de 1982 et que des travaux de

rénovation ont été nécessaires sur de nombreux bâtiments.

Constamment entretenues, les norias symbolisent la ville de Hama. Immenses roues noires qui tournent au bord de l'Oronte dans un vacarme assourdissant, elles servent à hisser l'eau, grâce à un système de godets, jusqu'à des petits aqueducs en pierre qui redistribuent l'eau selon un système complexe de répartition entre les habitants de la ville et les paysans des environs. De nos jours, seules quelques roues sont encore utilisées pour leur fonction première, les autres sont entretenues pour les visiteurs et la population.

17 norias sont répertoriées à Hama et ses environs. Les principales sont situées en

amont et en aval du centre-ville. À 250 mètres de la citadelle, au nord-ouest, se trouve la plus grande des norias appelée al-Muhammediya. Destinée à alimenter la Grande Mosquée, elle a été construite en 1361 et le diamètre de sa roue atteint 21 mètres. En remontant le fleuve, d'autres norias parsèment votre parcours. Près de la mosquée al-Nouri, la noria al-Jaabariya est parfaitement intégrée dans un bel ensemble visible depuis la rive droite. Au centre-ville, de part et d'autre du fleuve, entre restaurants et jar-

Les norias sur l'Oronte symbolisent la ville de Hama.





Le hammam du palais Azem.

dins publics, quelques norias envoûtent la ville de leur grincement lancinant. Encore plus en amont (à l'est), à proximité immédiate des meilleurs restaurants de Hama, un groupe de quatre norias (norias al-Bécheriya) barrent le fleuve.

En face de la citadelle, de l'autre côté du fleuve, traversez en empruntant le petit pont, vous trouverez à gauche une modeste mosquée qui abrite le mausolée d'Abu al-Fida. Historien, géographe et poète de grande renommée, il fut nommé comme émir de Hama par les Mamelouks en 1320.

Au pied de la citadelle se dresse la mosquée al-Nouri. Édifiée par Nur ed-Din à partir de 1172, son admirable minaret, alternance de basalte noir et de calcaire blanc, surplombe une cour dans laquelle on découvre des éléments rapportés de monuments plus anciens ainsi que certaines inscriptions en grec.

En restant sur cette rive du fleuve, vous trouverez à 200 m sur votre gauche le palais Azem transformé en musée. Construit en 1740 par Assad Pasha al-Azem, puissant gouverneur de Hama puis de Damas, le palais est agrandi en 1780 et 1830. La plus grande partie se situe sur la droite après l'entrée. Le haremlik, partie privée, s'ouvre sur une superbe cour baignée par les senteurs de magnolias et de cyprès tandis qu'une fontaine apporte de la fraîcheur à l'immense iwan (porche couvert sur la face

nord de la cour) finement décoré.

Une grande salle donnant sur cette cour abrite de nombreuses pièces trouvées sur les sites archéologiques des environs. À noter la très belle « mosaïque des Musiciennes » du IV^e siècle découverte à Mariamin à l'ouest de Homs. À l'étage, plusieurs pièces abritent des scènes reconstituées de la vie quotidienne. À gauche, les salles de réception privées sont décorées somptueusement, mais en cours de rénovation.

Puis en traversant le petit hammam du palais, vous vous retrouvez dans le salemlik (partie de réception publique). Les plafonds peints des pièces situées à l'étage supérieur sont exceptionnels.

En vous promenant dans les souks modernes de la ville, vous pouvez apercevoir deux grands khans. Le Khan Rustom Pacha, situé sur la gauche au début de la rue al-Murabet, date du XVI^e siècle et sa rénovation par le ministère du Tourisme semble presque achevée. La grande façade du Khan Assad Pacha s'élève quelque 300 mètres plus loin, sur la droite. Édifié en 1738, il abrite actuellement une école technique.

La mosquée des Omeyyades a été entièrement détruite pendant les événements de 1982, sa rénovation vient juste d'être terminée. Elle fut à l'origine bâtie, comme celle de Damas, sur les restes d'une basilique chrétienne (elle-même édifiée sur un temple païen) dont il reste quelques éléments épars. La configuration de la grande salle de prière, composée de 3 nefs couvertes par 5 dômes en forme de croix, rappelle les plans des bâtiments antérieurs. Dans la cour entourée de portiques voûtés, se dresse, comme à Damas, un « trésor », petit édifice posé sur des colonnes qui servait jadis à entreposer les richesses publiques.

La douceur du soir venue, il ne vous reste plus qu'à dîner dans l'un des nombreux restaurants situés sur les berges tranquilles de l'Oronte en écoutant chanter les norias. Chemin faisant, vous remarquerez certainement que la proportion de femmes voilées est plus importante que dans les autres grandes villes de Syrie. Hama reste attachée à son image de ville pieuse.

A l'est de Hama, des constructions de terre dites en "pain de sucre" subsistent.



250

Qasr Ibn Wardan

A environ 65 km au nord-est de Hama, pendant les dernières années de son règne, vers 561-564, l'empereur byzantin Justinien fit édifier Qasr Ibn Wardan afin de renforcer ses défenses contre les invasions perses. Cet ensemble de bâtiments qui comprenait un palais, une église et une caserne militaire était destiné au contrôle des bédouins arabes plus qu'à la défense de l'Empire.

Des 3 bâtiments, seuls le palais du gouverneur et l'église sont encore en bon état de conservation. Les deux étages du palais s'élèvent autour d'une grande cour carrée. L'église, construite selon un schéma complexe comprenant trois nefs avec deux niveaux, était recouverte par un dôme de 20 mètres de haut. La caserne, qui pouvait accueillir près de mille soldats et 200 chevaux, est à peine visible. L'alternance de blocs de basalte sombres, de briques claires et de colonnes en marbre rose surmontées de chapiteaux (certains provenant certainement d'un réemploi d'éléments d'Apamée) en marbre blanc donnent une finesse et une légèreté surprenantes au milieu d'un désert si rude.

Qasr Ibn Wardan.

Basalte, brique, marbre rose ou blanc rythment les façades des bâtiments.

Homs

Située au bord de la rivière Oronte, dans l'axe qui rejoint le désert et la côte par la plaine de la Boquée (l'une des positions les plus stratégiques de Syrie), Homs ne pouvait que susciter les convoitises de toutes les armées conquérantes qui ont assailli le pays. Aujourd'hui, la ville connaît une expansion industrielle remarquable.

Mais ces multiples passages, plusieurs séismes et l'édification de la ville moderne ont laissé peu de vestiges à visiter.

Habité depuis longtemps, Homs connaît son apogée pendant la période romaine. A partir de 64 av. J.-C., Homs (Emesa en latin) est sous contrôle romain dans le cadre d'une association avec des tribus arabes de bédouins qui deviendront de redoutables combattants au service de Rome. La ville est l'une des dernières à être intégrée dans la province romaine de Syrie en 78 apr. J.-C. Puissante alliée de Palmyre, Homs restera le point de passage obligé des caravanes venues de l'Orient jusqu'à la chute de la cité du désert.

Lors de son passage à Emesa, vers 187 apr. J.-C., le général romain Septime Sévère tombe sous le charme de la fille du roi. Il finit par épouser cette belle Syrienne et, devenu empereur (en 193), il engendre une lignée d'empereurs romains avec Carracala (211-217) et Héliogabale (qui règne de 218 à 222).



Ce dernier, petit-neveu de Septime Sévère, est proclamé empereur à l'âge de 14 ans par une troupe de légionnaires qui voient dans le jeune homme une réincarnation du dieu Bacchus. Depuis Homs, Helagabalus apporte la Pierre Noire (pierre à laquelle était attribuée une origine divine), vénérée dans le temple du Soleil et impose son culte aux notables de Rome. Mais très vite il sombre, et une bonne partie de Rome avec lui, dans la débauche et les orgies. Après son assassinat par la garde prétorienne, son cousin et successeur, Sévère Alexandre, renvoie la Pierre Noire à Homs où elle sera honorée jusqu'au V^e siècle. Devenue un centre important pour les Arabes après 635, la cité est épargnée par les proches Croisés du Krak des Chevaliers.

Au nord de la ville, près de la route qui mène à Hama, se dresse la Grande Mosquée aux coupes argentées. Située au milieu d'un parc, la mosquée Khaled Ibn Walid abrite le tombeau du général qui fit pénétrer l'Islam en Syrie en 636. L'édifice, avec ses deux grands et fins minarets, date du début de notre siècle (1908-1913).

Plus près du centre-ville, au sud-est des souks, deux églises retiennent l'attention pour des raisons bien différentes.

La première, appelée « Kanisat Om el-Zunnar » renferme dans une petite chapelle, au fond de la nef, une relique qui

serait la ceinture de la Vierge. Le morceau de tissu, d'apparence quelconque, fut découvert en 1953, enroulé dans un tube de métal placé dans l'autel de l'église.

Un peu plus loin, toujours vers l'est, des fresques datant du XII^e siècle sont peintes sur les murs dans l'aile droite de l'église St Elian. Elle est dédiée au fils d'un haut fonctionnaire romain qui fut martyrisé à la fin du III^e siècle pour avoir refusé de renoncer au christianisme. Dans la nef principale, d'autres fresques plus récentes décrivent la vie de saint Elian.

Vous pouvez retourner vers le centre-ville pour goûter au charme des grands cafés populaires qui bordent l'avenue Shoukri Al Kouatli ou, sur la même avenue, visiter le musée consacré aux sites de la région.



Les villages chrétiens au nord de Damas

Deir Mar Moussa

Sur la grande route entre Homs et Damas, vous pouvez faire un détour par Deir Mar Moussa. Au niveau de An Nabk (80 km au nord de Damas – 82 km au sud de Homs), quittez l'autoroute, traversez la ville, puis engagez-vous sur les pentes du djebel Deir Atiyé, vers l'est. Après une quinzaine de kilomètres de piste (attention à ne pas vous perdre, le chemin n'est pas évident mais un véhicule tout-terrain n'est pas nécessaire), vous atteindrez l'ensemble monastique de Deir Mar Moussa. Dans la

Le village de Maaloula est niché dans une étroite vallée, sur les contre-forts de l'Anti-Liban. Ses habitants parlent encore l'araméen, la langue du Christ. L'église de Saint-Serge dominant la falaise est l'une des plus vieilles du monde. De nombreuses icônes ornent les murs de sa chapelle.

petite chapelle du VI^e siècle dédiée à Mar Moussa (saint Moïse, saint éthiopien vénéré dans les rites Syriens), des fresques datées du VII^e siècle ont été préservées malgré l'abandon du site au XVII^e siècle. Désormais habité par des prêtres italiens, le monastère domine le vaste désert qui s'étend à l'est.

Maaloula

Reprenez l'autoroute vers Damas, puis bifurquez rapidement vers Yabrud (à 8 km). Continuez vers Maaloula à une vingtaine de kilomètres.

Au détour de la route, le village apparaît enfoui au creux de la vallée. Les maisons bleues et blanches semblent comme suspendues à la falaise qui les domine.

Un grand hôtel de luxe est perché en haut du village, cassant un peu ce « paysage biblique ».

Dans le bourg, en prenant la route qui monte dans l'étroite vallée sur la gauche vous rejoignez le monastère Saint-Serge (Mar Sarkis) obéissant au rite grec catholique. Construit au début du IV^e siècle sur l'emplacement du temple d'Appolon, le monastère est dédié à Saint Serge et Bacchus qui étaient officiers romains à Rassafé (dans le désert au sud de l'Euphrate) et furent martyrisés par les Romains pour leur foi chrétienne. La petite église se trouve au fond de la cour.



De nombreuses icônes, dont certaines datent du XII^e siècle, ornent les murs. La plus connue est l'icône de la Théotokos qui est une présentation de la Vierge avec l'Enfant Jésus dans les bras. Mais le plus étonnant est certainement la présence, dans les absides centrale et septentrionale, d'autels taillés dans la pierre à la manière des tables païennes destinées aux sacrifices, mais sans orifice pour l'écoulement du sang et sans gravures d'animaux autorisés pour les libations. Ces éléments témoignent de l'ancienneté du lieu.

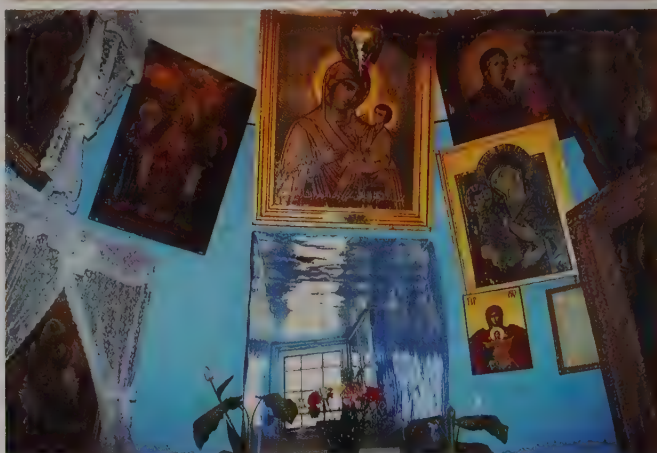
Des scientifiques ont attesté que le bois des poutres insérées dans le mur (ancienne

technique pour résister au tremblements de terre fréquents dans cette région) aurait au moins 2000 ans. Cette église est sans aucun doute l'une des plus anciennes du christianisme.

Avant de quitter les lieux, ne manquez pas de faire un tour dans la boutique de souvenirs où le père Michel chantera volontiers pour vous un cantique en araméen. Il est certainement un des derniers habitants de la région à parler cette langue du Christ.

En contrebas du monastère, vers le sud, se trouvent quelques grottes taillées dans la pierre par les premiers habitants de





Notre Dame de Sednaya.

Maaloula. Dans l'une d'elle se trouve une inscription datant de 175 av. J.-C., affirmant le caractère religieux du lieu. Plus tard, elle a été transformée en lieu de culte chrétien. On peut y voir, sculptée dans la pierre, la Vierge portant l'enfant. Pour redescendre au village, contournez l'hôtel par derrière jusqu'à un petit pont qui enjambe un étroit défilé par lequel vous rejoignez le couvent de Sainte-Thècle (de rite grec orthodoxe). Au passage, notez les nombreux caveaux taillés dans la roche. La légende veut qu'une

jeune fille païenne convertie au christianisme par saint Paul trouvât refuge dans la grotte située au-dessus du couvent. De son vivant, les foules se pressaient près de la cavité rocheuse pour bénéficier des pouvoirs de guérison de sainte Thècle et puiser une eau chargée de vertus miraculeuses. Aujourd'hui, on peut toujours accéder à ce lieu d'où l'on a une belle vue sur le village. Dans la grotte, très fréquentée au moment des pèlerinages, de nombreuses icônes et ex-voto emplissent l'espace. Dans le village, des mosaïques du IV^e siècle ont été découvertes dans l'église Saint-Leontius.

Seydnaya

A 27 km au nord de Damas et 28 km au sud de Maaloula se dresse, sur un piton rocheux, un impressionnant couvent : Notre-Dame-de-Seydnaya. Fondé par Justinien au VI^e siècle, l'ensemble ressemble à une forteresse. On dit que la Vierge Marie serait apparue à cet endroit. Cette croyance est renforcée par la présence d'une icône que l'on dit peinte par la main de saint Luc l'Évangéliste. Cette icône vient de Tartous où elle avait déjà suscité un fort engouement pendant les premiers siècles du christianisme. Durant les croisades, impressionnés par la légende de l'apparition de la Vierge Marie, les Francs font de « Notre-Dame-de-Sardenaye » le second lieu de pèlerinage après Jérusalem. Les pèlerins croisés viendront à Seydnaya même pendant les périodes de vives tensions entre les Francs de Jérusalem et les musulmans de Damas. Après avoir grimpé les longues séries de marches et passé l'enceinte massive, vous accédez au lieu où est apparue la Vierge, par une cour sur votre droite. L'endroit est tenu par des sœurs de rite grec orthodoxe. Très sombre, enfumée par les cierges et souvent bondée de pèlerins venus de toute la Syrie, mais aussi du proche Liban, la petite chapelle est tapissée d'ex-voto et d'icônes de différentes périodes. Certaines datent des V^e et VII^e siècles.

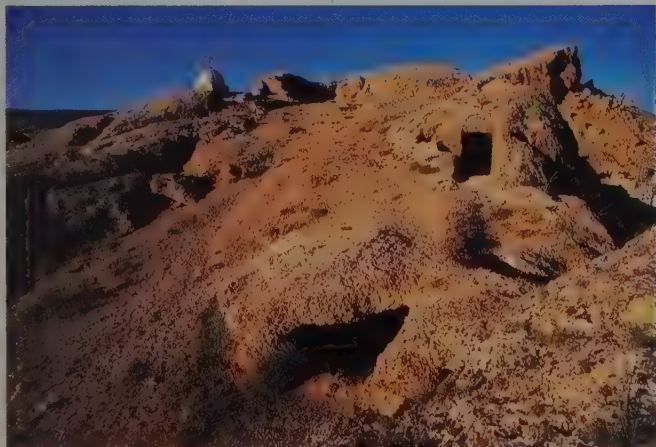
L'icône peinte par saint Luc est à peine visible, protégée par une grille couverte de demandes de grâces. Le 8 septembre de chaque année un grand pèlerinage rassemble des milliers de chrétiens venus célébrer l'anniversaire de la Vierge.

En repartant, lorsque vous reprenez les escaliers, vous verrez des personnes agenouillées afin d'effleurer une des dernières marches, protégée par une grille. De l'huile miraculeuse suinte de la pierre...

Ci-dessous : à Maaloula, grottes taillées par les premiers chrétiens.

Pages suivantes : les maisons bleues et blanches de Maaloula semblent comme suspendues à la falaise.

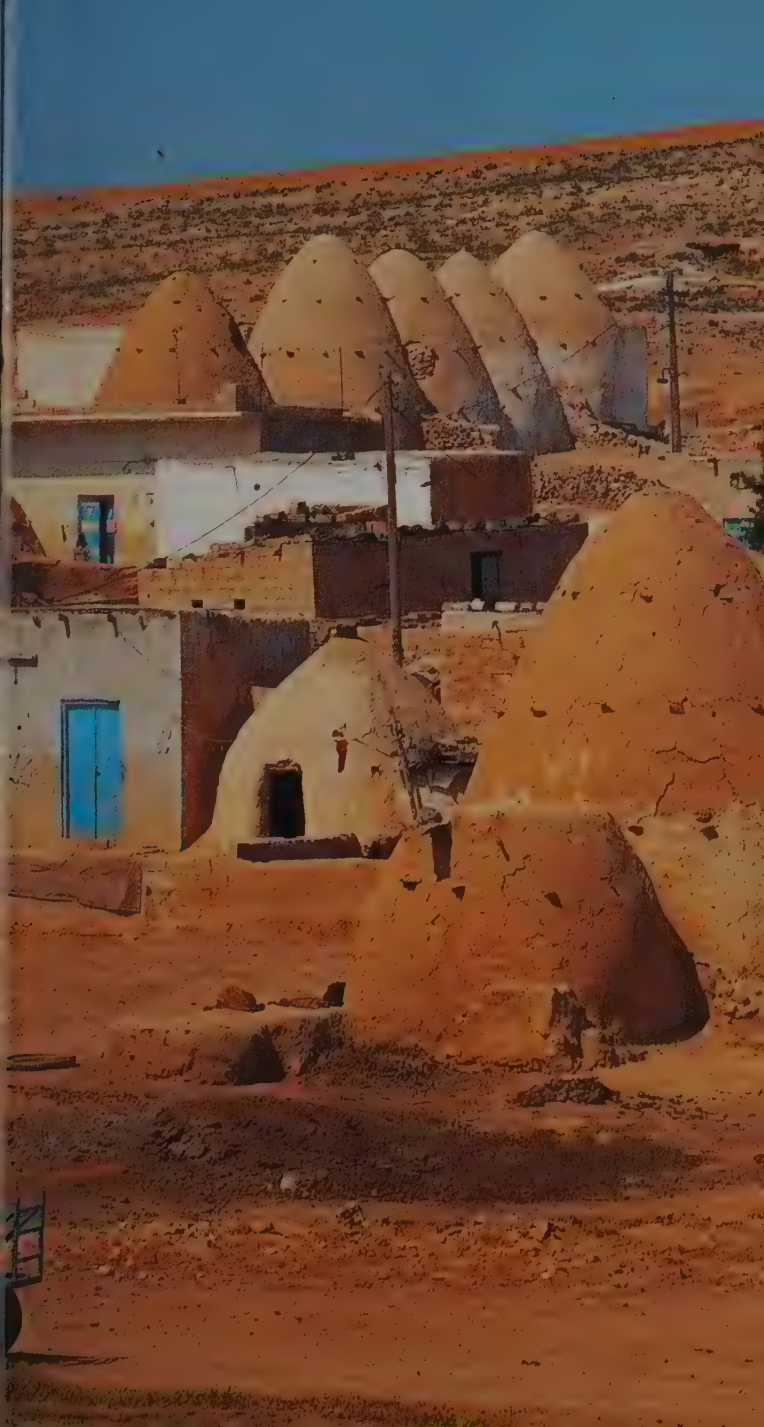
Étonnant village aux constructions "pain de sucre" utilisées comme habitations ou comme grenier.













Le grand de la Syrie Le grand de la Syrie Le grand de la Syrie



SYRIE Pratique

**Le départ.
Quand partir?
L'arrivée
à Damas.
Monnaie
et change.
Se déplacer
en Syrie.
Hébergements
et restaurants.
Achats.**

Le guide de la Syrie. Le guide de la Syrie.

Le départ

Visa

Pour se rendre en Syrie, il est nécessaire d'obtenir un visa établi à l'ambassade de la République arabe syrienne : 20, rue Vanneau. Tél. : 01 40 62 61 00. Comptez une semaine pour un visa touristique. Sur place, votre visa ne sera valide que 15 jours après votre date d'entrée même si l'ambassade vous a délivré un visa pour plusieurs mois. Il faut absolument le faire renouveler auprès du Service de l'immigration de la ville la plus proche durant votre périple. Prévoyez 5 photos d'identité et 3 photocopies de votre passeport. Si vous souhaitez faire une excursion dans des pays limitrophes, il est préférable d'obtenir vos visas dans votre pays d'origine, c'est même indispensable pour vous rendre au Liban. Il n'existe pas de représentation diplomatique de ce pays en Syrie.

Pour d'autres informations vous pouvez contacter :

- le Centre culturel arabe syrien : 12, avenue de Tourville 75007 Paris - Tél. : 01 47 05 30 11
- l'Institut du monde arabe : 1, rue des Fossés Saint Bernard 75001 Paris - Tél. : 01 40 51 38 38

Compagnies aériennes

Plusieurs compagnies aériennes desservent Damas ou Alep par des vols directs ou avec escale depuis Paris et les grandes villes de province :

Syrian Air :

1, rue Auber 75009 Paris -
Tél. : 01 47 42 11 06

Air France : renseignements au :
01 44 08 24 24 ou auprès de votre agence.

Alitalia (via Rome) :

69, bd Haussmann 75008 Paris -
Tél. : 01 44 94 44 00

Austrian Airlines (via Vienne) :

4, rue Ferrus 75014 Paris -
Tél. : 01 45 81 11 01

KLM (via Amsterdam) :

16, rue Chauveau Lagarde 75008 Paris -
Tél. : 01 44 56 18 18

Lufthansa (via Frankfurt) :

numéro Vert appel gratuit : 0 800 46 98 41

Turkish Airlines (via Istanbul) :

1, rue Scribe 75009 Paris -

Tél. : 01 42 66 47 40

Tarom (via Bucarest) :

38, av. de l'Opéra 75002 Paris -

Tél. : 01 47 42 25 42

Les voyageurs

De nombreuses agences proposent des voyages organisés à destination de la Syrie. Généralistes ou spécialisés, du plus culturel aux randonnées dans les « villes mortes » du nord de la Syrie, il y en a pour tous les goûts et tous les budgets. Certains offrent des visites combinées avec la Jordanie et le Liban. Mais nous pensons que la Syrie mérite un séjour à elle seule. Quelques adresses :

Atalante : 37, quai Arloing 69009 Lyon
Tél. : 04 78 64 16 16

Oriensce : 164, rue Jeanne-d'Arc 75013 Paris
Tél. : 01 43 37 12 13

Clio : 34, rue Hameau 75015 Paris
Tél. : 01 53 68 82 82

Djos'Air : Bât le Bonaparte 20 - CAPN - 93153 Le Blanc Mesnil -

Tél. : 01 48 67 15 60

Ikhar : 32, rue du Laos 75015 Paris
Tél. : 01 43 06 73 13

Jet Tours : 38, av. de l'Opéra 75002 Paris -
Tél. : 01 47 42 06 92

Nouvelles Frontières : Tél. : 01 41 41 58 58

Terres d'aventures : 6, rue Saint-Victor 75005 Paris - Tél. : 01 53 73 77 77

Quand partir ?

Le climat est continental et sec à l'intérieur, maritime et humide sur le littoral. De novembre à mars, les pluies sont fréquentes, et presque inexistantes à partir d'avril. Janvier est le mois le plus froid et le plus pluvieux alors que les mois de juillet et d'août enregistrent les températures les plus élevées pouvant atteindre 45 °C. Le printemps (de mars à mai) est la saison la plus agréable pour visiter le pays ; la steppe reverdit et les cours intérieures des maisons exhalent le parfum des jasmins, des orangers et des citronniers en fleurs. Puis vient l'été, pendant lequel le spectacle des travaux agricoles, en particulier dans la Djézireh, est inoubliable, les visites extérieures devront cependant être prévues en évitant les heures de forte chaleur. Les mois de septembre et octobre, tempérés mais secs,

sont également agréables pour un voyage en Syrie.

A lire

Ouvrages généraux

- A. Raymond (sous la direction de), La Syrie d'aujourd'hui, Ed. du CNRS, 1980
- A.M. Bianquis (sous la direction de), Damas, Ed. Autrement n°65
- G. Degeorge, Syrie, Art, Histoire et Architecture, Ed. Hermann, Paris, 1983
- G. Degeorge, Damas, des Ottomans à nos jours, L'Harmattan, 1994
- D. Le Gac, La Syrie du général Assad, Ed. Complexe, 1991
- L'espace social de la ville arabe (sous la

Publications orientalistes de France, 1983
- N. Khost, L'exil du paradis, Damas, 1989

A écouter

- Sabri Moudallal, chants sacrés et profanes de Syrie – Institut du monde arabe, Distribution Blue Siver, 1994
- Syria, Rituel Islamique Zikr, Auvidis/Unesco, 1989
- Sabah Fakhri enregistré au palais des congrès – Paris
- Syrie, musique des derviches tourneurs de Damas, Hamza Shakkour, Saga, 1994
- Abed Azariyeh,
- Ud en Syrie, collection Arabesque
- Nay en Syrie, collection Arabesque



- dir. de Dominique Chevallier Ed.G.P).
Maisonneuve et Larosse – Paris – 1979
- P. Rondeau, La Syrie, PUF, « Que sais-je? », 1993
 - G. Roux, La Mésopotamie, Seuil, 1985
 - Syrie : mémoire et civilisation, IMA-Flammarion, 1993

Littérature

- M. Barrès, Un jardin sur l'Oronte, Gallimard, 1922
- Abdel Salam Al-Ujayli, Damas Téléphérique, Publisud-Unesco, 1974
- F. Zarzour, Sève et sable ; Contes et nouvelles de Syrie, Ed. Zoé, Genève, 1981
- Z. Tamer, Printemps de cendre,

- L'art sublime du Ghazal, Adib Dayikh et Julien Weiss, Ed. Al Sur

La recherche française en Orient

De l'origine des civilisations au monde contemporain, les connaissances et découvertes sur le Moyen-Orient sont dus au travail de nombreux chercheurs en France et à l'étranger. En France, l'IREMAM à Aix-en-Provence ou la maison de l'Orient à Lyon regroupent en un même lieu des équipes travaillant dans des disciplines aussi variées que l'archéologie, la linguistique, l'épigraphie, la sociologie, la céramologie... Ils se

retrouvent sur des programmes thématiques dont la synthèse fait l'objet de publications. Ces équipes ont tissé des liens avec différents instituts ou universités dans le monde. Damas abrite deux centres qui représentent des lieux d'échanges et de formation importants :

- l'Institut français d'études arabes de Damas (IFEAD), fondé en 1922, il est à l'origine consacré à l'art et à l'archéologie islamique. Aujourd'hui son champ de recherche est orientée vers la connaissance du monde arabe classique : histoire, civilisation, langue et littérature, religion. Dépendant du ministère français des Affaires étrangères, il regroupe plus de soixante personnes, pensionnaires, chercheurs associés, allocataires de recherche et forme une quarantaine d'étudiants qui séjournent à Damas pendant l'année universitaire. De plus, l'institut accueille de nombreux chercheurs qui viennent de l'étranger ou de France et bénéficient de la bibliothèque. Il offre des bourses destinées à faire progresser une recherche, organise des stages et des séminaires. L'IFEAD publie une dizaine d'ouvrages par an ainsi que le Bulletin d'études orientales, ces parutions constituent un ensemble de référence.

- l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient (IFAPO) créé en 1946 au Liban est aujourd'hui implanté à Damas mais également à Beyrouth et Amman. Son champ de recherche couvre l'étude des peuplements, du paléo-environnement et du patrimoine au Proche-Orient, des origines au début de l'Islam. Il relève également du ministère français des Affaires étrangères. En plus des accords avec différentes structures de recherche françaises, il coopère avec des institutions locales comme la Direction générale des antiquités et des musées de Syrie. Certaines fouilles sont menées conjointement. L'IFAPO publie des ouvrages de référence : environ 150 titres parus pour la « Bibliothèque archéologique et historique » (B.A.H) ainsi que 2 fascicules par an pour « Syria, revue d'art oriental et d'archéologie ». Une bibliothèque de plusieurs dizaines de milliers de volumes répartis comme suit : le fonds ancien se trouve à Beyrouth, les acquisitions depuis 1983 à Damas et une annexe est installée à Amman. A l'instar de l'IFEAD, l'institut



est chargé de l'accueil des chercheurs et boursiers, et de la formation des jeunes archéologues. Il organise également des rencontres scientifiques.

L'arrivée à Damas

L'aéroport international de Damas se trouve à une trentaine de kilomètres du centre-ville. Vous pouvez louer une voiture avec chauffeur dans le hall de l'aéroport pour un prix similaire à ce que coûte la course avec un taxi jaune possédant un compteur. Solution très économique et relativement rapide, prendre le bus à droite en sortant de l'aéroport. Il vous mène au cœur du quartier des hôtels, au centre-ville, pour 1 FF. Avant de commencer votre voyage passez à l'office du tourisme de Damas (Tel. : (011) 222 23 88) situé sur l'avenue 29 Ayyar (29 mai), à 150 mètres sur la gauche lorsque l'on vient de la place Al Azmeh (celle où se dresse fièrement la statue d'un paysan) et que l'on se dirige vers le nord, vers le bâtiment de la banque centrale. Il est ouvert de 9 à 19 heures. En plus des cartes du pays et des régions, vous trouverez des plans détaillés des grandes villes.

Monnaie et change

L'unité monétaire est la livre (syrian pound), elle-même divisée en 100 piastres



symboliques, car même les pièces d'une livre ne sont plus utilisées que dans les campagnes. Selon le taux de change en vigueur 1 FF vaut environ 8 à 10 livres syriennes. Les banques acceptent les chèques de voyage mais gardez avec vous des petites coupures en dollars U.S. Les hôtels, à partir de la catégorie moyenne, sont obligés de vous faire payer en devises. Les cartes de crédits internationales connaissent un développement important dans les grandes villes pour les hôtels et les commerces de souvenirs. Le change au noir est fortement déconseillé. Le gain léger que vous pouvez obtenir (environ 10 %) ne vaut pas les risques importants que vous courez.

Téléphoner

Le téléphone fonctionne beaucoup mieux depuis quelques années. Des cabines avec cartes se trouvent dans les bureaux de poste des villes.

De France vers la Syrie : 00 963 + indicatif de la ville + n° du correspondant.

De Syrie vers la France : 00 33 + n° à 10 chiffres.

A l'intérieur de la Syrie : 0 + indicatif de la ville + n° du correspondant.

Quelques adresses à Damas

- Ambassade de France : rue Ata al-Ayoubi Quartier Afif - Tél. : (011) 332 79 92
- Centre culturel français : rue Al-Azmet Tél. : (011) 224 61 81. Dans une petite rue sur la droite de l'avenue Youssef al-Azmeh. C'est un bon endroit pour rencontrer des Syriens francophones. Bibliothèque, expositions...

Se déplacer en Syrie

En voiture

Se déplacer en Syrie ne pose pas de problème particulier et l'état des routes s'améliore chaque année. Presque tous les sites sont accessibles avec un véhicule normal. Pour les voyageurs individuels, la location d'une voiture reste le meilleur moyen de découvrir le pays. Depuis plusieurs années, avec la libéralisation économique, le

nombre de sociétés de location de véhicules a fortement augmenté et désormais on trouve une large gamme de voitures avec ou sans chauffeur. Avant de louer un véhicule, assurez-vous de son bon état général et évitez ceux qui ont trop de kilomètres. La plupart des loueurs sont situés dans le quartier autour de la place Youssef el-Azmeh, là où se trouvent les agences de voyages et les banques. Il faut posséder un permis international et la majorité des loueurs acceptent les cartes de crédit.

Essayez de ne pas rouler la nuit, car il est fréquent que les véhicules (camions, tracteurs, engins agricoles...) circulent ou soient garés sans éclairage. A cela il faut ajouter les nombreux animaux qui peuvent à tout instant franchir la chaussée. Dans les grandes agglomérations, la conduite est moins facile et demande un bon sens de l'orientation. Roulez lentement et soyez très vigilant.

Si la signalisation est traduite en anglais sur les grands axes ou près des sites les plus visités, elle est en arabe, voire inexistante dans les zones plus isolées. Mais la très grande hospitalité de la population compense largement cette déficience. N'hésitez pas à demander votre chemin et pensez à utiliser plusieurs noms pour nommer votre destination. Pour un Syrien, Palmyre est plus connu sous le nom de Tadmor ou Qal'at Sama'an pour Saint-Siméon. Ce sera souvent l'occasion d'une rencontre et certaines personnes n'hésiteront pas à faire un important détour pour vous mettre sur la bonne voie.

En minibus

Une autre solution, presque moins onéreuse que la voiture de location, est le « microbus » avec chauffeur, pouvant prendre jusqu'à 9 personnes. Vous pouvez en louer à la journée ou pour plusieurs semaines. La négociation se fait directement avec les chauffeurs aux grandes stations de minibus. Comptez entre 100 et 200 FF par jour, frais d'essence inclus. La solution consiste à utiliser les grands bus entre les villes et à louer des minibus pour une ou plusieurs journées afin de visiter les sites environnants.

En bus

Les principales villes sont reliées par de

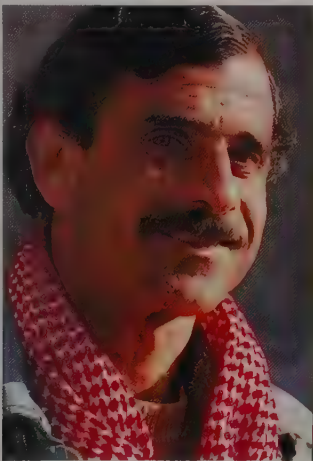
grands bus confortables, climatisés et équipés d'un écran vidéo. Avec la concurrence, la qualité à bord augmente et il est fréquent qu'une boisson soit offerte. C'est le meilleur moyen pour se déplacer dans le pays : rapidité et ponctualité, départs et arrivées dans le centre des villes et qualité du service. Des autobus plus vétustes assurent les liaisons avec les petites agglomérations.

En avion

La compagnie nationale Syrian Arabian Airlines assure, à partir de Damas, un certain nombre de vols intérieurs.

En train

Certaines liaisons sont assurées par train



entre les principales villes par Syrian Railways. Pour ceux qui ont du temps, qui aiment les trains et veulent découvrir la Syrie sous un autre angle, deux trajets ferroviaires peuvent présenter un intérêt : Alep – Lattaquié pour le passage à travers les montagnes et Alep – Deir Ez Zorr pour le panorama sur l'Euphrate.

Photographies et caméras

Les Syriens sont comme tous les habitants de la planète : demandez leur l'autorisation avant de les photographier ou de les filmer. Un regard, un geste suffisent à

créer un contact. Les refus sont exceptionnels et, en général, il y a rapidement un groupe d'enfants qui se forme pour une photo collective, toujours dans la bonne humeur.

Évitez de photographier les bâtiments administratifs et les grands sites économiques : ministères, postes, ports, aéroports, barrages, etc.

Comme dans tous les pays du monde, laissez votre matériel dans son sac à proximité des quelques bases militaires en bordure de route. Emportez vos films et pellicules avec vous. Il est possible de se dépanner dans les grandes villes, mais trouver le magasin qui possède les films désirés peut prendre du temps.



Hébergements et restaurants

L'hébergement a longtemps été un problème en Syrie car il n'existait presque pas d'hôtels intermédiaires entre la catégorie luxe (entre 500 et plus de 2000 FF/nuit) et les petites chambres sans aucun confort (entre 10 et 30 FF/nuit et par lit). Désormais il est possible d'effectuer un périple à travers le pays en logeant dans des hôtels avec un confort (salle de bain, toilette et air conditionné ou ventilateur) et des prix raisonnables (entre 100 et 300 FF/nuit pour une chambre double).

Les restaurants sont nombreux et on en

trouve dans chaque petite ville ou le long de la route. Tous servent les quelques « mézzés » de base ainsi que les traditionnelles brochettes de viandes. Nous vous donnons quelques adresses, non exhaustives, où vous pourrez goûter une cuisine raffinée et variée.

A Damas

Les hôtels (funduk en arabe) ne manquent pas à Damas mais ils peuvent être complets en haute saison touristique ou lors des grandes foires. La plupart sont situés à l'intérieur d'un triangle qui va du Musée national de Damas à l'entrée du souk El Hammidiyé pour rejoindre le rond-point Youssef el-Azmeh (au nord). Quelques adresses :

Catégorie luxe

- Le Méridien : av. Choukry al-Kouwatli. P. O. BOX 5531 - Tél. : (011) 371 87 30 Fax : (011) 371 86 61
- Cham Palace : rue Maysaloun. P. O. BOX 7570 - Tél. : (011) 223 23 00 Fax : (011) 224 57 62

Catégorie intermédiaire

- Alaa Tower : Bahsa (en face du Centre culturel français) - Tél. : (011) 222 32 51 Fax : (011) 224 68 65. Central et calme.
- Al Majed : rue Muhamed Sayed al-Habssi (derrière la place Youssef el-Azmeh) Tél. : 441 38 74 - Fax : 441 38 74. Très central.
- Orient Palace (en face de la gare centrale) Tél. : 221 15 10 - Fax : 221 15 12. Grand hôtel du début du siècle.

Petits budgets

En plein centre-ville, dans une petite rue du souk Sarouja, perpendiculaire à l'avenue Al-Kouatly et accessible par quelques escaliers : deux vieilles maisons pleines de charme.

- Al Haramain - Bahsa Sarouja - Tél. : (011) 222 94 87

A quelques dizaines de mètres, sur le même côté :

- Al Rabie - Tél. : (011) 221 83 73

Se restaurer à Damas

Nous vous proposons 4 adresses de restaurants (dont 3 situés dans l'enceinte de la vieille ville), mais beaucoup d'autres, pour tous les budgets, pourront vous initier à la cuisine syrienne.

- Zeitouna - Bab Charki : 24, rue Zeitoun

Tél. : (011) 543 13 24

Une cuisine raffinée dans l'élégant cadre d'une maison traditionnelle rénovée avec goût.

- Ommayad Palace : rue Al-Khadra, perpendiculaire au mur sud de la Grande Mosquée - Tél. : (011) 222 08 26

Un peu touristique mais le grand buffet permet d'avoir une idée de la grande variété des plats que l'on peut déguster en Syrie.

- Alez : 74 rue Bab el-Barid, la dernière sur la gauche dans le souk Hammidiyé avant d'arriver à la Grande Mosquée. Ne manquez pas l'entrée étroite et montez jusqu'au dernier niveau - Tél. : (011) 221 81
- Sympathique, ambiance plus populaire que les précédents, orchestre et reconstitution de l'intérieur d'une tente bédouine.

- Nadi al Hamal : rue Muhamed Sayed al-Habssi. Situé en face de l'hôtel Al-Majed dans le quartier moderne, à proximité de l'office du tourisme, ce restaurant propose une cuisine de qualité à prix très doux. Littéralement son nom signifie Club des Travailleurs, il est d'ailleurs géré par un syndicat. C'est le restaurant des artistes et intellectuels de Damas.

Si vous êtes amateur de crèmes glacées, allez chez le grand marchand situé sur la droite (en direction de la Grande Mosquée), dans le souk Hammidiyé. La glace est battue et mélangée aux pistaches. Un vrai régal partagé avec les familles et les nombreux paysans venus faire leurs courses à Damas.

Dans le sud - Région du Hauran

A Bosra

Catégorie luxe

- Bosra Cham Palace - En face du théâtre antique - Tél. : (0151) 73 25 02

Petits budgets

Il est possible de loger dans une annexe de la cafétéria du théâtre-citadelle.

Renseignements auprès du gardien à l'entrée.

A Suweida (à 1/2 heure de Bosra)

Catégorie intermédiaire

Hôtel Tourisme - depuis la place de la Mairie, remontez vers l'est, vers la montagne. Grand cube blanc - Tél. : 221 012.

Dans le désert

Palmyre

Catégorie luxe

- Palmyra Cham - Tél. : (034) 23 70 00

Catégorie intermédiaire

• Zénobia – Tél. : (034) 22 01 01 - Fax : (034) 22 24 07. Situé directement sur le site, une étape agréable dans cet hôtel confortable du début du siècle. Prudent de réserver.

• Al Nakheel (La Palmeraie) – Tél. : (034) 22 07 44. Dans la ville. Près de la rue centrale.

• Tower Hôtel – Tél. : (034) 22 01 15. Dans la rue principale.

Petits budgets

• Palmyra – Après le musée, rue principale – Tél. : (034) 22 01 56.

Au bord de l'Euphrate

Deir ez-Zor

Catégorie luxe

• Concord hôtel – Au bord de l'Euphrate, dans la ville côté ouest. L'hôtel est neuf - Tél. : (051) 22 42 72 - Fax : (051) 22 54 11

• Furat Cham – A l'extérieur de la ville, sur la route d'Alep - Tél. : (051) 22 54 18

Catégorie intermédiaire

• Hôtel Raghdan – Bien situé près du centre-ville, au bord d'un bras de l'Euphrate. Restaurant au dernier étage. Tél. : (051) 22 20 53 - Fax : (051) 22 11 69

Petits budgets

• Hôtel Damas – A quelques dizaines de mètres du précédent. Au bord du bras de l'Euphrate - Tél. : (051) 22 14 81

Dans la Djézireh

Qamishli

Catégorie intermédiaire

• Hôtel Semiranis – Boutros Bahou – Au milieu de la rue principale. Le seul de sa catégorie - Tél. : (053) 42 11 85

Alep

Catégorie luxe

• Amir Palace – Place Al-Rayès - Tél. : (021) 21 48 00 - Fax : (021) 21 57 00.

Confortable et bien situé près de la vieille ville. Accueil sympathique.

• Cham Palace – Place Al-Jamaa. Tél. : (021) 24 85 72. Un peu plus excentré mais possède une piscine.

Catégorie intermédiaire

• Baron – Rue Baron. Tél. : (021) 21 08 80. Très central, un rien désuet mais beaucoup de charme. Peut-être qu'Agatha Christie ou Lawrence d'Arabie ont dormi dans votre lit.

• Tourist Hôtel – Bustan Gulab - Tél. :

(021) 21 65 83. Dans une petite rue parallèle à la rue Baron, en allant vers la vieille ville. Chambres propres avec salle de bains. Souvent complet.

D'autres hôtels pour les petits budgets sont situés dans ce quartier. Demandez à voir les chambres.

La réputation de la gastronomie aleppine n'est pas usurpée. En plus des traditionnels petits restaurants quelques grandes tables où vous dégusterez les spécialités locales :
• Wanes – Place al-Aziziyé - Tél. : (021) 22 43 53. Entre la gare et le quartier chrétien de Jdeidé. En plus de la qualité des mets, le service est remarquable. Très fréquenté par la bourgeoisie locale.

• Al Shalal – Place al-Aziziyé - Tél. : (021) 24 33 34. A quelques dizaines de mètres du précédent. Une qualité irréprochable pour une grande variété de plats.

Sisi House – Rue Samira ou place Jdeidé, entrée par le magasin de souvenirs - Tél. : (021) 21 94 11. Au cœur du quartier chrétien, dans une maison ancienne admirablement rénovée. Qualité et générosité sont au rendez-vous dans un cadre romantique. Possibilité de prolonger la soirée dans le bar du sous-sol.

• Al Andalib – Rue Baron - Tél. : (021) 22 40 30. A quelques pas de l'hôtel Baron. Un restaurant populaire situé sur une grande terrasse. Prix sympathiques pour une cuisine classique.

Vous pouvez aussi goûter au buffet varié et généreux de l'hôtel Amir pour un prix raisonnable. Belle vue sur la ville depuis le restaurant panoramique.

Lattaquié

Catégorie luxe

Deux grands hôtels situés au nord de la ville près du complexe sportif :

• Le Côte d'Azur - Tél. : (041) 22 86 92. Lieu de villégiature pour la bourgeoisie syrienne et celles des pays limitrophes. Belle plage privée.

• Le Méridien - Tél. : (041) 42 87 36. Confortable avec plage privée.

Autour de ces hôtels, on vous proposera de louer des petites maisons à des prix très attractifs. Cela peut être une bonne solution si vous souhaitez rayonner dans la région.

En ville, plusieurs hôtels de différentes catégories sont alignés sur la « Kornish »,

près du port. Au centre-ville :

Catégorie intermédiaire

- Hôtel Al Nour - Rue de Beyrouth - Tél. : (041) 42 39 80. Un rapport qualité/prix satisfaisant. Dans le prolongement de la rue 14 Ramadan.

Tartous

Catégorie intermédiaire

- Grand hôtel - Al Cornish - Tél. : (023) 22 54 75. Bâtiment sans charme en bord de mer. Confortable, rénové récemment.

Petits budgets

- Daniel Hôtel - Rue Al-Wahala - Tél. : (023) 22 08 51. Dans une petite rue proche du port de l'embarcadère pour l'île d'Arwad. Propre et accueillant.

Krak des chevaliers

Les hôtels sont situés au nord, sur la route qui mène au couvent Saint-Georges.

Catégorie luxe

- Al Wadi - Tél. : (031) 73 04 56. Une belle vue sur le Krak des Chevaliers pour un hôtel digne de sa catégorie.

Catégorie intermédiaire

- Al Nasra - Tél. : (031) 23 63 40. Dans le village d'Al Nasra, au pied de la montagne, au nord du château. Hôtel neuf et bien tenu.

Les savons d'Alep à l'huile d'olive et au laurier.

Hama

Catégorie luxe

- Apamée Cham Palace - Jisr ar-Raïs - Tél. : (033) 22 10 13. Belle vue sur la ville depuis la terrasse.

Catégorie intermédiaire

- Noria Hôtel - Rue Kouatly - Tél. : (033) 51 24 14. Au centre de Hama, un hôtel moderne, accueillant et confortable. Un des meilleurs rapports qualité/prix du pays.

Petits budgets

- Cairo Hôtel - Rue Kouatly - Tél. : (033) 51 17 15. Le rendez-vous des routards. Bon accueil.

Plusieurs restaurants au bord de l'Oronte offrent une cuisine de qualité à des prix variables : Quatre Norias, près des quatre norias qui barrent le fleuve ; Al-Rawda, au centre-ville, sur la berge gauche du fleuve et Le Sultan, derrière la mosquée An-Nouri. La spécialité de Hama se déguste dans l'une des pâtisseries de la rue Kouatly. Le « halawat al-jibné » est une sorte de crêpe fourrée à la crème arrosée de miel.

Maaloula

Les sœurs du couvent de St-Tacla peuvent vous héberger pour un prix raisonnable à moins que vous ne préfériez l'hôtel.

Catégorie luxe

Safir - Tél. : (012) 77 02 50) au-dessus du village.



Achats

Les villes de Damas et d'Alep connaissent depuis des siècles un artisanat de grande qualité, parmi les plus prestigieux du monde arabe. Orfèvres, verriers, maroquinières, dinandiers, tisserands emplissent les souks des merveilles de l'Orient. Vous trouverez également de nombreux « trésors » dans les boutiques situées à proximité des souks, ou parfois installées dans de vieilles maisons damascènes. Si vous avez peu de temps pour flâner : à Alep, le Khan al-Sounah, et, à Damas, la Tekkiyé Suleimaniyé, abritent des boutiques où vous retrouverez un panorama de l'artisanat syrien.

- Le plus souvent les tapis viennent d'Iran, du Caucase, de Turquie.

- Des objets en marqueterie de bois incrustés de nacre, des coffres, boîtes ainsi que des jeux de back gamon, d'échecs...

- Le verre soufflé orné de motifs en arabesques peints à la main.

- Le travail du cuivre, dont les gestes confirmés scandent les ateliers des arrière-cours.

- Les orfèvres travaillent presque exclusivement l'or. Les bijouteries de Deir ez-Zor présentent des modèles traditionnels bédouins. Les bijoux en argent, anciens ou importés sont proposés à la clientèle touristique dans les souks de Damas ou d'Alep.

- A Damas, le visiteur sera tenté par les brocards de soie, riche tissage rehaussé de fils dorés ou argentés. Quelques noms de solide réputation, dans le souk Hamidiyyé, possèdent une large gamme de coloris et d'imprimés : Stefan – ou Shallati & Zaiem pour les étoffes brodées, en particulier les nappes, et les cotonnades.

- Alep offre un choix plus important de foulards de soie aux couleurs chatoyantes, et parfois imprimés à partir de tampons. Le foulard traditionnel, porté par les femmes de la région, associe un noir profond au rouge sang de divers motifs. Les savons d'Alep au laurier et huile d'olive sont renommés de longue date. La ville compte une quarantaine de fabriques, dont celle de la famille Zanabali ou Jbeli située face au Bimaristan Argun.

- Enfin, les épices, fruits secs, pistaches abondent en saveurs. Ne manquez pas les abricots ou autres fruits confits, proposés en coffret de bois chez les confiseurs. Diverses « sucreries » sont préparées à base de pâte d'amande, elle sont excellentes à Alep.

*Épices, fruits secs et sucreries :
odeurs et saveurs multiples.*



Les Auteurs

Christine Delpal est née en 1965, Marc Carbonare en 1959. Après dix-sept années passées en Algérie et au Sénégal et un troisième cycle en sciences économiques, il part travailler en Afrique dans des projets de développement. Après une maîtrise en sociologie, elle crée à Lyon l'agence de photographes Neroptik avec Marc Carbonare. Ils alternent de fréquents reportages à l'étranger et une activité régulière dans la région Rhône-Alpes. Ils sont correspondants de plusieurs magazines. En parallèle, Christine Delpal mène une réflexion sur la photographie et l'analyse des villes dans les sciences humaines au sein du GREMMO (Maison de l'Orient à Lyon).

Elle expose à l'Institut du Monde Arabe (Paris) "Syrie, images citadines" (1993). Ils exposent à l'Institut du Monde Arabe "Oman entre mer et citadelle" (1994) et à la Maison des Cultures du Monde (Paris) "Yemen" (1994). Missions photographiques pour l'UNESCO/agence Gamma (projet "Patrimoine 2001") sur les villes et sites classés au Yemen et au sultanat d'Oman (1994). Ils ont publié "Aimer Lyon", éd. Ouest France, "La fresque des Lyonnais" avec la Cité de la Création, "Le Beaujolais", éd. Milan, "Lyon, intelligence d'une ville", éd. Ouest France, "LYON, les lumières de l'Europe" avec Les Créations du Pélican.

Ils travaillent comme accompagnateurs et concepteurs de circuits avec l'agence de voyages-aventures Atalante. Leurs reportages sont diffusés par les agences Explorer (Paris) et Iconos (Lyon).

Christine Delpal et Marc Carbonare sont également auteurs de "Lyon, les lumières de l'Europe", édité aux Créations du Pélican/Vilo.



- Le plan détaillé de la cité
- Son histoire sous la forme d'une chronologie datée illustrée
- Des mosaïques photographiques à thème
 - Les richesses des musées
 - Les curiosités de la région
- Chaque photo repérée sur un plan

Format 21,5 x 22,5 cm. 144 pages
sur papier glacé 150 g,
reliées sous couverture cartonnée,
pelliculée mat avec vernis brillant partiel.
300 photos couleurs.

Tous les textes sont doublés en anglais. 

PVP : 100F



Les guides de La Manufacture

ROUMANIE

Diane Chesnaïs - NOI Média Print

368 pages, 230 photos et plans couleurs
Parution avril 1999. **150 F**

GUYANE

Jean-Michel Renault

368 pages, 400 photos et plans couleurs,
Parution nov. 1999. **150 F**

DJIBOUTI

Pierre Rivals

176 pages, 200 photos et plans couleurs.
Disponible. **150 F**

SÉNÉGAL

André Bassinet - J.-Philippe Vidal

240 pages, 230 photos et plans couleurs.
Parution nov. 1999. **150 F**

ARGENTINE

Graciela Cutuli - Pierre Dumas

346 pages, 150 photos et plans couleurs
Disponible. **145 F**

CHILI et île de Pâques

Raphaël Motte

238 pages, 150 photos et plans couleurs
Disponible. **145 F**

LACS ITALIENS et MILAN

Hélène Leprisé - Philippe Giraud

240 pages, 250 photos et plans couleurs
Disponible. **145 F**

CORSE

Georges Ravis-Giordani

388 pages, 250 photos et plans couleurs
Disponible. **145 F**

Sont également disponibles
dans cette collection, sous couverture rigide

AFRIQUE DU SUD - Namibie - Botswana,
ALBANIE, BOLIVIE, CUBA, ÉQUATEUR
et îles Galapagos, GUADELOUPE, INDE du
NORD, ISLANDE et îles Féroé, JORDANIE,
LOUISIANE, MARTINIQUE, PÉROU,
PHILIPPINES, SICILE, TUNISIE,
VENEZUELA, VIÊT-NAM Cambodge et Laos.

Demandez-les à votre libraire
ou commandez-les directement chez l'éditeur

VILO/La Manufacture - 25, rue Ginoux - 75015 Paris

Tél. : 01 45 77 08 05 - Fax : 01 45 79 97 15

Internet : www.lrlc.com/manufacture

La Manufacture

Abbasides	167	102, 104, 105, 136, 158,	Assad Pacha	113, 258		
Abd al-Malik	27	160, 164, 168, 180, 181,	Assad Pacha el-Azem	104,		
Abd al-Salem Safar	75	182, 184, 185, 186, 192,	112, 258			
Abdel Qader	104	193, 210, 214, 218, 246, 256	Assagha	112		
Abdoul Hamid II	107	Alexandre	162	Assouan	42	
Abdul Hamid	112	Alexandre Sévère	22	Assurnasirpal II	21	
Abel	118	Alexandre-le-Grand	21,	Assyrien	103, 109	
Abou el-Fida	130	103, 184, 232, 236, 241, 256	Atargatis	162		
Abou Kamal	66, 98, 158	Alexandrette	21, 35, 42,	Atassi	37	
Abraham	188	94, 185	Athènes	26		
Abu al-Fida	258	Alexandrie	22, 24, 161,	Atlantique	27, 28	
Ach Charkassiyeh	103	232	Attaturk	42		
Ad'Dana	218	Ali	110	Aurélien	22, 138	
Adonis	162	Allat	140, 143, 144	Ayyoubides	104	
Adrien	137	Allemagne	37	Azem	31, 47, 112, 113	
Afghanistan	238	Alpe	46	Ba'al	20	
Afrin	213, 214	Amérique	50	Baal	235	
Afrique	184	Amman	94	Baalshamin	141, 143	
Agatha Christie	193	Amorites	19	Baas	37, 44, 60, 61	
Agha Khan	66	Amrit	240, 241	Bab Al Kandil	130	
Aglibôl	142, 143	An Nabihuri	213	Bab Al Salam	115	
Aïn Darah	193, 213	Ananie	116	Bab al-Kallasa	109	
Aïn Diwar	179	Anatolie	19, 22, 31, 34,	Bab Allah	105	
Akkad	19	40, 105, 138, 182	Bab Antakiyah	185, 186,		
Akkar	244	Andelys	244	193		
Al Arab	128	Angleterre	31, 32, 37, 185	Bab Charqi	115, 116	
Al Comish al-Bahri	240	Ankara	42	Bab el-Faraj	193	
Al Hasakeh	158, 179	Ansariyé	94, 238	Bab el-Hawa	130	
Al Jama El Omawi	186, 190	Ansariyeh	30, 61	Bab el-Nasr	192	
Al Kayali	192	Antarados	239	Bab Qaysan	115	
Al Khidir	131	Anti-Liban	96, 97	Bab Qinnesrin	185, 186	
Al Maabed	241	Antioche	22, 24, 25, 26,	Bab Saghir	116	
Al Mansura	166, 168	35, 62, 103, 138, 161, 185,	Bab Touma	115, 116		
Al Mashabak	210	218, 232, 236, 239, 244, 255	Babylone	19, 21, 160		
Al Mouhajrin	103	Antiochos	22	Babylonie	160	
Al Thawra	168	Apamée	22, 24, 25, 26,	Bacchus	255, 261, 262	
Al Tuteh	185	216, 252, 254, 255, 256, 260	Bagdad	27, 30, 30, 36,		
Al Zaher el Ghazi	188	Apameia	252	165, 166, 232		
Al-Attrach	62	Aphlad	162	Bahira	131	
Al-Bara	217	Aphrodite	133	Baïbars	30, 242, 246	
Al-Bazuriyé	112	Apollon	143	Balbek	252	
Al-Bécheriya	258	Appolodore	24	Balikh	40	
Al-Haffeh	236	Ar'rahbeh	164	Banias	238	
Al-Hakim	61	Ar'Raqqa	165	Banyas	95	
Al-Hamidiyé	107, 108	Arabie	98, 129	Barada	40, 43, 78, 96,	
Al-Hattab	192	Arabie-Saoudite	37, 44, 158	103, 105, 117		
Al-Jaabariya	257	Arados	239	Basutah	213	
Al-Mansour	27, 165	Aram	21	Baudoin 1er	184	
Al-Muhammediya	257	Ararat	41	Bay	109	
Al-Naasan	116	Arbaka	136	Bazuriyé	113	
Al-Nahhasine	186	Armana	233	Beit Nizam	116	
Al-Nouri	256, 257, 258	Arménie	22, 98	Beit Achikbache	192	
Al-Qadi	186	Arsu	143	Beit al-Ghazalé	192	
Al-Qom	96	Arwad	234, 236, 237, 239,	Bekka	35	
Al-Qunaytra	133	240, 241	As'Sweida	131, 132, 133	Bél	141, 142, 143, 144,
Al-Rafiq	165	As-Sukhna	144	161, 162		
Al-Salihiné	186	Ash Sharqi	136, 144	Beqqa	21	
Al-Zaher Ghazi	181	Asie	27, 66, 97	Bequa	244	
Alaouites	35, 37	Asie Centrale	28, 105	Beroja	184	
Alep	19, 26, 27, 30, 31, 32,	Asie Mineure	26	Beyrouth	31, 32, 34, 46,	
35, 40, 41, 47, 50, 64, 65, 66,		Assad	41, 98, 158, 178	94, 104		
68, 70, 75, 76, 77, 94, 97,				Bilad al-Cham	26, 31, 32, 94	

Bill Clinton	51	Damascins	103	Gamal Abdel Nasser	36
Bimaristan Argoun al-Kamili		Danube	24	Gaza	36
186		Daraa	47	Genève	51
Bizantins	104	Daret'Ezzeh	210	Ghab	40, 96, 252, 254
Boghazhöy	233	Darius	21	Ghassanides	128
Bonaparte	31	Dausara	168	Ghazi	184
Boquée	244, 246, 260	David	103	Ghouta	35, 43, 46, 96, 103, 105
Bosra	22, 128, 129, 130, 131	De Gaulle	35	Golan	37, 47, 51, 61, 66, 96, 128, 133
Bousrà Al Sham	128	Decamanus	116, 129, 185, 255	Golf Arabique	137
Brak	179	Deir ez-Zor	47, 48, 98, 144, 158, 161, 164, 168, 178, 179	Golfe	27, 44, 47, 105, 107, 131, 158, 178, 182, 232
Bulbul	214	Deir Mar Moussa	262	Golfe Persique	25
Byblos	21, 234	Deir ze-Zor	165	Grande-Bretagne	35
Byzance	22, 24, 25, 64, 109	Dimarshqa	103	Grèce	234
Caeciliana	181	Dimaski	103	Guillaume II	112
Caïn	118	Dioclétien	138, 140	Guzana	21, 180
Callinicum	165	Djebel	35	Hadad	108, 109, 143
Cap	184	Djeziré	19, 21, 35, 158	Hadrien	22
Cappadoce	138	Djézireh	44, 65, 66, 97, 98, 102, 164, 168, 178, 193	Haféz al-Assad	37, 44, 48, 51, 61
Caracalla	22, 137	Doura Europos	117	Halabiyeh	165
Cardo	130, 133, 254, 255	Druze	96, 97, 128	Halaf	21
Cardo Maximus	116, 254	Dura	162	Halawiyé	192
Carracala	260	Dura Europos	161, 162, 167	Hama	239, 246, 252, 256, 257, 258, 260, 261
Catroux	35	Dyonisos	133	Hamath	256
Caucase	66, 105	Ebla	18, 19, 103, 118, 160, 193, 214, 215, 218, 234, 244	Hamidiyé	106, 108, 117
Cella	141, 235	Echmoun	241	Hammourabi	19
César	24	Edesse	26	Hammurabi	160
Chaaba	193	Efqá	142, 144	Hansariyé	242, 252
Chaari al-Thawra	118	Egée	234	Haroun al-Rachid	27, 77, 165
Chalcédoine	25, 64, 104	Egypte	19, 22, 26, 30, 32, 34, 36, 37, 61, 94, 105, 184, 233, 234	Harun al-Rashid	144
Chastel Blanc	242			Hassaké	41, 98, 179
Cheikh Mokh el-Din	118	Einhlqim	252	Hauran	32, 47, 96, 105, 118, 128, 131, 132, 133, 242
Chichakli	36	El Walid	109	Hazaël	21
Chine	27	El-Gharbi	117	Hazano	218
Choukir-al-Kouatli	35, 36	Elagabal	22	Hedjaz	34, 105, 117
Chypre	239, 240	Elahbêl	142	Helagabalus	260, 261
Chypristes	19	Emesa	22, 260	Hélios	132
Conon	162	Emirats arabes unis	158	Héraclius	26
Conrad	104	Epiphania	256	Hercule	143, 241
Constantia	239	Eridu	18	Hilmagesh	21
Constantin	24	Espagne	24	Hisham	144, 167
Constantinople	24, 30, 31, 104, 254	Euphrate	17, 18, 19, 22, 25, 26, 40, 41, 42, 43, 44, 47, 51, 94, 97, 98, 140, 144, 158, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 168, 178, 180, 182, 184	Hittin	30
Constantius	239	Europe	50	Hittites	19, 21, 184, 215, 234
Crète	31, 234	Europos	162	Hollande	185
Cryptoportique	130, 131	Extrême-Orient	34, 105, 137	Homs	22, 47, 48, 97, 136, 140, 239, 244, 246, 252, 258, 260, 261, 262
Ctésiphon	22	Fakhr ed-Din	144	Hosn el-Akrad	244
Cyrhus	214	Fatimides	27, 30	Hospitaliers	30, 244, 246
Cyrus	21	Fayçal	117	Hussein	110, 112
Dagon	235	Faysal	34, 35	Ibbit-Lim	215
Daïfa Khatun	193	France	31, 35, 36, 42, 185	Ibn Arabi	118
Damas	21, 22, 24, 26, 27, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 41, 43, 46, 47, 50, 51, 64, 66, 68, 75, 76, 77, 78, 96, 97, 102, 103, 104, 105, 112, 113, 116, 117, 118, 128, 133, 136, 140, 142, 160, 162, 182, 214, 217, 238, 246, 256, 258, 262, 265	Franques	236	Ibn el-Walid	115
Damascène	108	Gadara	132	Ibn Walid	158
				Ibrahim Pacha	31

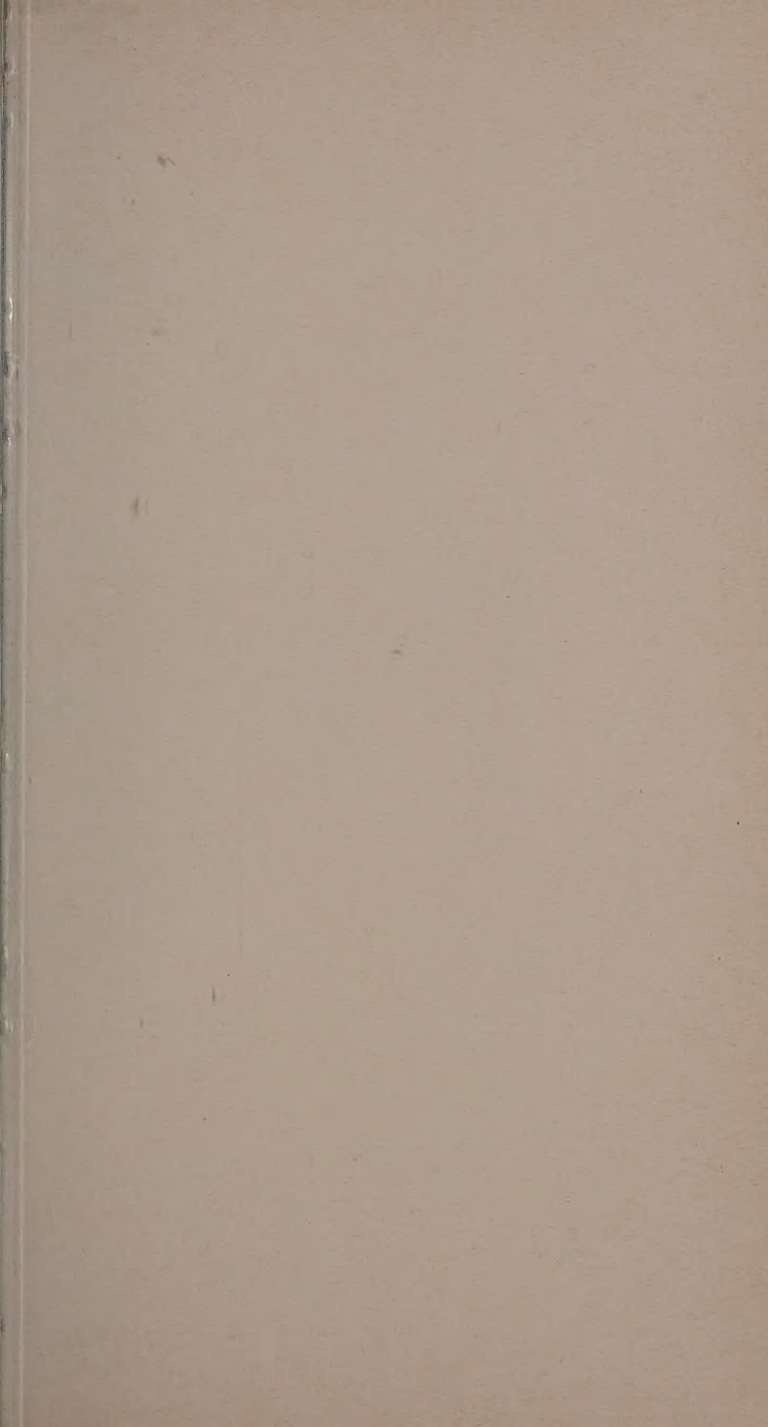
Idlib 96, 218
 Igrish-Khep 215
 Inde 27, 109
 Irak 27, 35, 42, 65, 94, 98, 158, 178
 Iran 27, 65, 105, 107
 Ishtar 213
 Israël 21, 36, 47, 51, 94, 103, 133
 Issos 21
 Istanbul 182, 254
 Itzaak Rabin 51
 Jableh 237, 238
 Jaqmagiyé 112
 Jarabolos 158
 Jdeidé 192
 Jedda 68
 Jerash 132
 Jérusalem 27, 30, 31, 94, 104, 238, 244, 246
 Jibl Qader 180
 Jordanie 36, 94, 128, 129, 132
 Juda 21
 Julius Marôna 142
 Jupiter 106
 Justin II 26
 Justinien 26, 167, 247, 260
 Kaaba 105
 Kabylé 130, 133
 Kafar Nuboll 217
 Kafrijanneh 214
 Kalah 244
 Kanisad Om el-Zunnar 261
 Kapara 180
 Kassab 235
 Keban 42
 Keir Atiyé 262
 Khabour 41, 161, 178
 Khabur 18, 40
 Khalap 184
 Khaled Ibn al-Walid 104, 138
 Khaled Ibn Walid 184, 261
 Khan el-Gumruk 185
 Khan Maysalun 135
 Khazné 109
 Khosroës II 167
 Kouatli 36
 Koweït 158
 Krak des Chevaliers 240, 242, 244, 246, 247, 252, 256, 261
 Kurdes 98
 La Mecque 32, 34, 105, 112, 117, 130, 131, 254, 255
 Lac Assad 17, 168
 Lagash 19
 Lagides 22
 Laodicée 232
 Laodicée-sur-Mer 22
 Lattaquié 22, 46, 95, 161,

232, 233, 236, 238
 Lawrence d'Arabie 34, 117, 193
 Le Caire 27, 30, 31, 34, 66, 104, 182, 239
 Levant 35, 234
 Liban 31, 32, 35, 51, 94, 95, 232, 244, 246, 247, 252
 Libanios 24
 Licinus 24
 Lindberg 193
 Louis VII 104
 Lucius Verus 162
 Lycugus 255
 Lyon 24
 Maaloula 262, 264, 265
 Maarat al-Numan 217, 244
 Mabrak 131
 Madhat Pacha 113, 116
 Maghreb 35, 109
 Mahadu 234
 Maktab Anbar 116
 Malakbel 143
 Malik al-Aziz 30
 Malik al-Zahir 184
 Mamelouk 30, 104, 164, 186, 246, 258
 Mamoura 97
 Mar Sarkis 262
 Marc Antoine 137
 Marc-Aurèle 22, 252
 Marcellus 255
 Marcus Julius Philippus 128
 Mari 18, 19, 43, 118, 137, 158, 160, 161, 184, 193, 233, 234
 Mariamin 258
 Mariamyeh 116
 Marqab 30, 246
 Marrakech 68
 Martyrium 168
 Matyriion 212
 Maysalun 35
 Médiine 117, 131
 Méditerranée 17, 19, 21, 22, 94, 98, 137, 160, 162, 178, 212, 214, 232, 252
 Mehmet II 31
 Melqart 241
 Mer Rouge 105
 Merjé 103, 105, 117
 Mésopotamie 18, 19, 25, 26, 161, 182, 184, 213
 Mhardeh 256
 Michel Afflak 36, 37
 Minet al-Beida 234
 Misyaf 252
 Mitani 19
 Mohamed 26, 131
 Mohamed Ali 31
 Mohamet 110
 Mokha 105

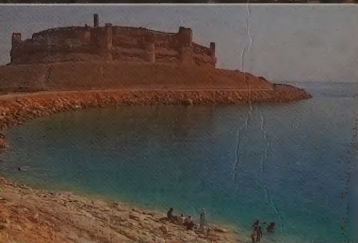
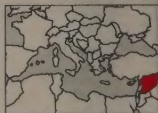
Mongols 30, 104
 Moyen-Orient 104, 130
 Mu'awiyya 26
 Muassallam Aabdeen 107
 Myreybet 17
 Nabuchodonosor 21
 Nahr el Kebir 17
 Naples 24
 Napoléon III 32
 Nassif Pacha 116
 Nébo 140
 Nicée 24
 Nicephotium 165
 Ninive 25
 Notre-Dame-de-Seydnaya 265
 Notre-Dame-de-Tortosa 239, 240
 Nour ed-Din 30, 104, 115, 164, 166, 184, 190, 214
 Numénus 24
 Nur al-Din 107
 Nur ed-Din 113, 181, 188, 239, 242, 246, 254, 258
 Nuri Iskendar 75
 Nymphée 130
 Odeinat 22, 138
 Omar 77, 131
 Omeyyades 103, 105, 109, 190, 258
 Orient 162
 Oronte 17, 19, 40, 42, 43, 47, 96, 97, 241, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 260
 Orphée 133
 Osman I 31
 Osmanlis 31
 Ostie 24
 Ottomans 62, 65, 184
 Ougarit 232
 Oukaibeh 118
 Ourai 27
 Palestine 30, 31, 35, 167, 238, 239
 Palmyra 137
 Palmyre 22, 25, 47, 96, 117, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 158, 162, 163, 165, 254, 260
 Palmyrène 96
 Pan 255
 Paolo Matthiae 214
 Papinien d'Emèse 24
 Paris 34
 Parthes 25
 Pasolini 193
 Pergame 22
 Perse 22, 34, 66, 105, 109
 Pétra 22, 129, 130, 137
 Philadelphie 132
 Philippe l'Arabe 22, 133, 138
 Philippiéion 132, 133

Philippolis	22, 133	Salamiyyé	66, 252	Tamerlan	104, 188
Phocas	26	Salhiye	103	Tancred	244
Pompée	22	Salihyya	118	Tartous	46, 95, 236, 238, 239, 240, 241, 242, 265
Pyrénées	27, 104	Salmanazar III	21	Taurus	17, 18, 40, 65, 94
Qala at Sheizar	256	Salomon	256	Tayara	181
Qala'at Jabar	168	Samarcande	104	Techrin	41
Qala'at Sema'an	212	Samarie	21	Télanissos	212
Qala'at al-Madiq	254	San Remo	35	Teleda	212
Qala'at al-Marqab	238	Saône	236, 246	Tell al-Halaf	180, 193
Qala'at Salah ed-Din	246	Saraqeb	214	Tell Chibran	128
Qala'at Sheizar	255	Sargon d'Akkad	19, 160, 179	Templiers	30
Qalaoun	238	Sargon II	103	Terentius	162
Qalaun	237, 256	Sarouja	118	Terqa	19
Qalb Loze	218	Sassanides	22, 25, 138, 162	Tétrapyle	140
Qamechliyé	98	Saul de Tarse	116	Tharthar	42
Qamishli	168, 179, 180	Sayyida Roqayya	112	Thaurus	161
Qanawat	132	Seldjoukides	30, 31	Théodose	24
Qasr al-Hayr	136, 144	Seldjoukides	107	Théotokos	263
Qasr al-Hayr al-Gharbi	136	Séleucides	22, 109, 133, 137, 165, 214, 256	Tigrane	22
Qasr al-Hayr al-Sharqi	158	Séleucie-de-Piérie	22, 25	Tigre	21, 41, 42, 96, 97, 98, 178, 179
Qasr el-Heir	117	Séleucos Nicator	22, 103, 162, 184, 232, 252	Tivoli	138
Qasr Ibn Wardan	260	Selim I	31	Trajan	22, 24, 129, 162, 252
Qatura	210	Septime Sévère	260, 261	Tripoli	246
Qqeilbyeh	256	Séraya	132	Turkestan	31
Quadri Dallal	75	Serge	167	Turquie	35, 42, 65, 94, 95, 98, 168, 179, 185, 232, 234, 235, 238, 244
Qala'at Sama'an	213	Sergilla	216, 217	Tuthmose III	241
Quasioun	103, 118	Sergiopolis	166, 167	Tyr	21, 234
Qubbat el-Arbaïn	118	Sévère Alexandre	128, 261	Ugarit	20, 118, 193, 232, 233, 234, 235, 240
Qunaytra	133	Seyville	68	Ulpian de Tyr	24
Quneitra	37	Seydnaya	64, 265	Ur	19, 160
Rabia	217	Sha'ari al-Amin	116	Urbain II	30
Ramadan	232	Shahaba	133	URSS	36
Raqqa	27, 47, 98, 118, 166	Shahba	22, 128, 132	Uruk	18
Ras el-Aïn	180	Shakkanaku	160	USA	37
Ras Shamra	20, 233	Shari el-Nasr	116	Walid I ^{er}	109
Rasafeh	166, 167	Shima	165	Wilson	34
Rass el Basit	235	Shoukri Al Kouatli	261	Yabrud	262
Rastan	97	Sicile	24	Yalbogha al-Nassri	190
Raymond de Saint-Gilles	239, 244	Sidi Ibrahim Ben Adham	238	Yamhad	184
Recta	106, 115, 116, 168	Sidon	21, 24	Yarhibôl	142, 143
Richard Cœur de Lion	244	Sinan	117	Yémen	105
Robert de Saône	236	Slenfeh	236	Zagros	19
Rome	22, 24, 260, 261	Sobah	21	Zahir Ghazi	30, 193
Rupanu	235	Socrate	256	Zalabiyeh	165
Russie	31	Souwieda	47	Zengi	184
Rustom Pacha	258	St-Jean-d'Acre	239	Zenguide	30
S. el-Jabri	117	Suez	32, 36, 105	Zénobie	22, 137, 138, 140, 165
Sabiq al Din Djabar	168	Sukhné	96	Zénon	24, 25, 210
Sabri Mudallal	75	Sulaymaniyé	104	Zeus	143, 162
Safita	242, 244	Sumer	19	Zeus Bêlos	255
Sahat al-Chouhada	117	Sura	26	Zimri-Lim	160
Saïda Zeïnab	118	Suweida	22		
Saint-Ananie	116	Sykes-Picot	35		
Saint-Jean-d'Acre	31	Syrie	65, 247		
Saint-Pétersbourg	137	Tabqa	40, 42, 98, 165, 168		
Saint-Siméon	193, 210	Tadmor	136, 137		
Saladin	77	Takiyeh Souleimaniyeh	117		
Salah Bitar	37	Taltamar	180		
Salah ed-Din	30, 65, 104, 107, 112, 184, 193, 232, 236, 237, 238, 239, 240, 246				

Compléments photographiques : Philippe Maillard
Mise en page : Sylvie Lefranc - Mauguio
Photogravure : Atelier Six Arts graphiques - Montpellier
Imprimé en U.E. sur les presses de **beta**



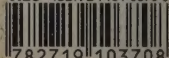
Le Guide de la SYRIE



La fascination de l'Orient, ce charme exercé sur les poètes et les voyageurs des siècles derniers, opère toujours en Syrie et nous transporte jusqu'à la réalité de la légende. Entre le Tigre et l'Euphrate, les hommes ont expérimenté l'agriculture, édifié les premières cités et inventé l'alphabet. Ils ont nommé les dieux et leur ont élevé des temples. Palmyre, comme échouée au milieu des sables à la croisée du monde hellénistique et de la steppe, résonne encore de ses caravanes. L'âge d'or de l'islam au ^{viii} siècle fait de Damas la capitale du premier empire arabo-musulman. Ses monuments édifiés par les princes omeyyades, seldjoukides ou mamelouks révèlent la splendeur d'un art qui s'étendra des Pyrénées jusqu'à la Chine. Depuis les Croisades, le Krak des Chevaliers et le château de Saladin dressent encore leur imposante silhouette sur les crêtes.

La Syrie d'aujourd'hui est résolument moderne, elle est au cœur des mouvements qui ont traversé le Moyen-Orient depuis le début du siècle. Elle s'est enrichie des cultures de communautés diverses et reste une des pièces maîtresses de l'avenir de la région. Elle s'ouvre aux voyageurs, et ses habitants, héritiers de siècles d'échanges entre la Méditerranée et la Mésopotamie, parsèment la route de l'étranger de paroles de bienvenue.

VILO - ISBN 2 7191 0370 5



9 782719 103708